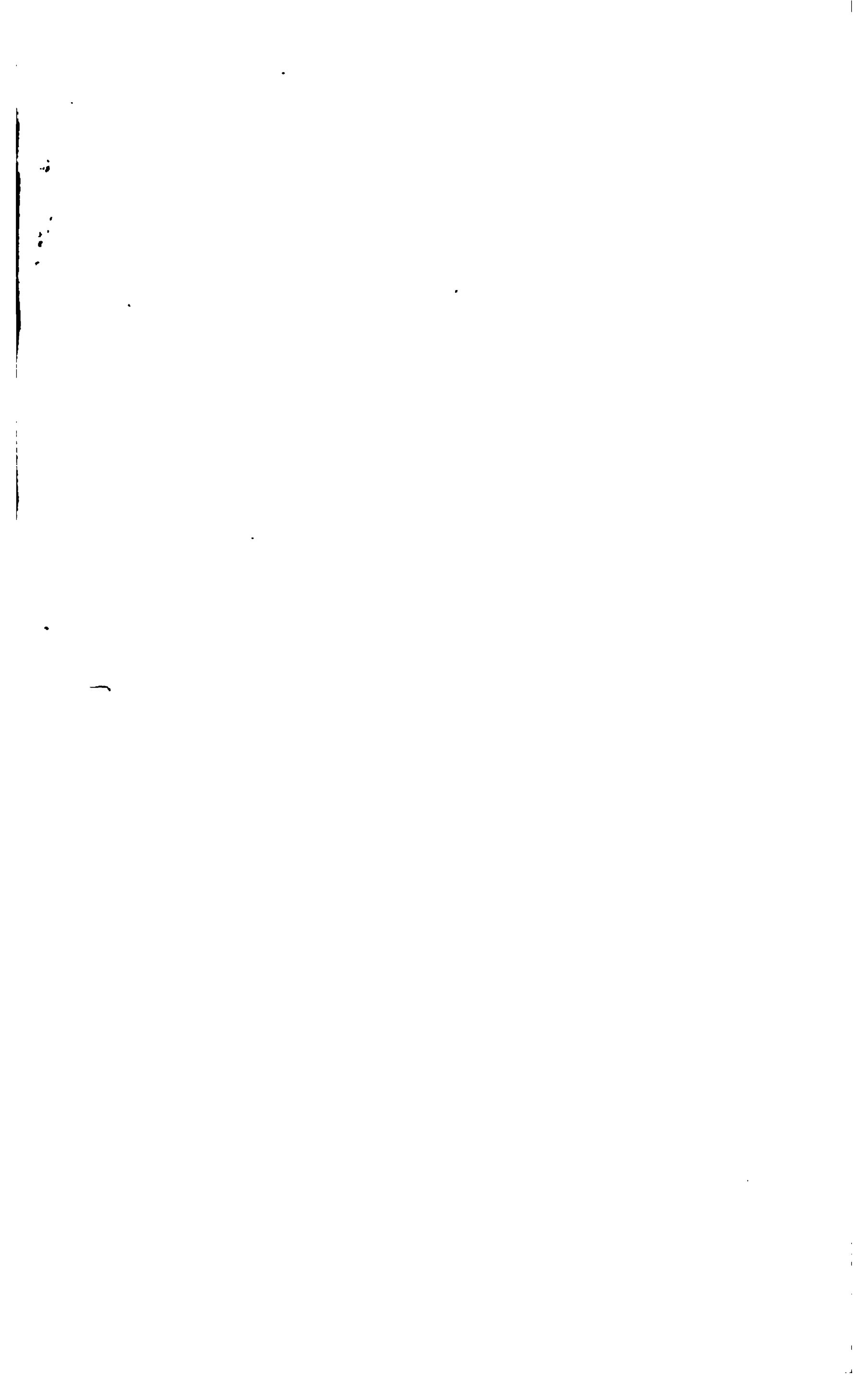
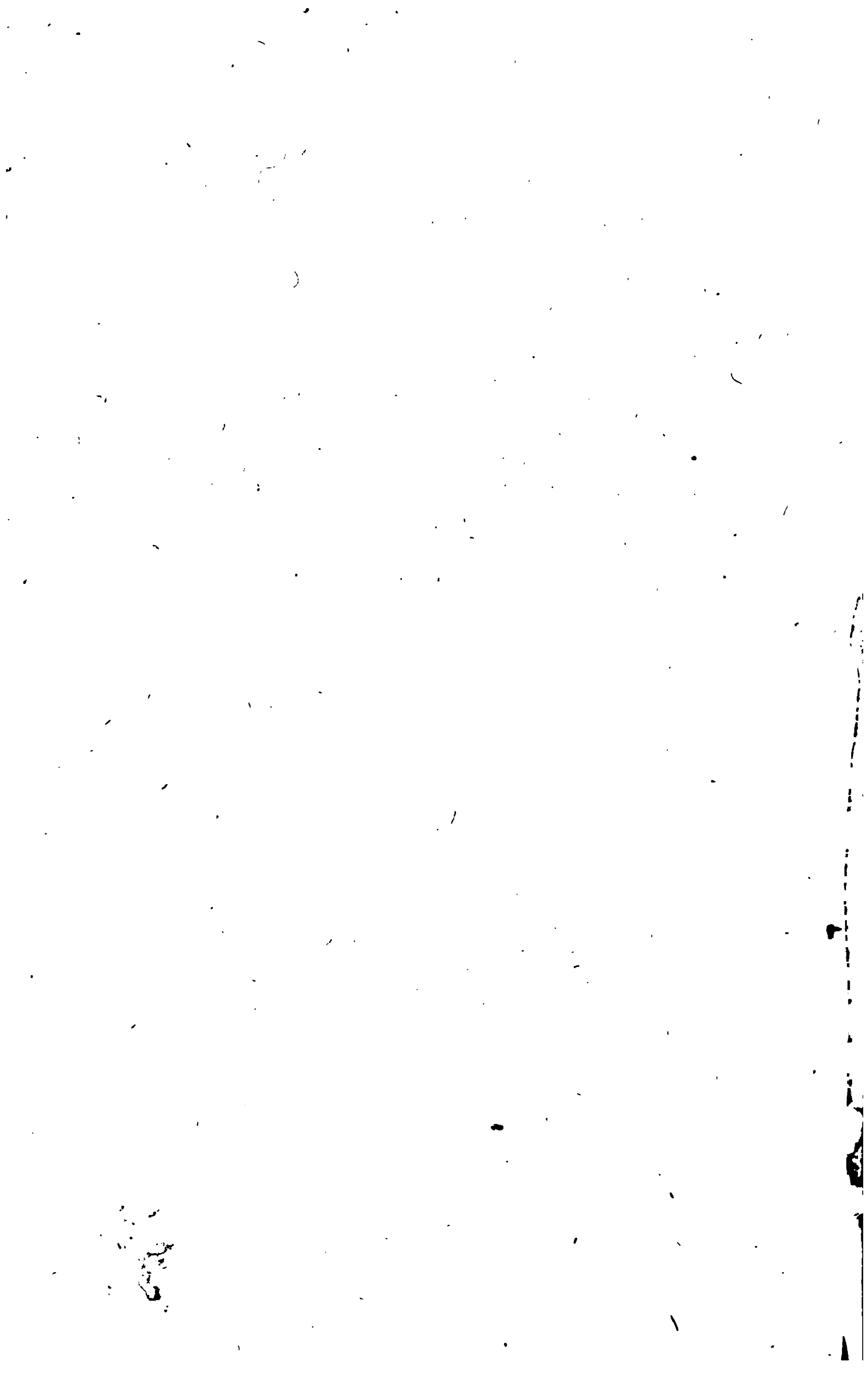



VI · VIVO ET · ARMIS
Jas. Hennessy.





VOYAGES
D'ANTENOR
EN GRÈCE ET EN ASIE.

T. I.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

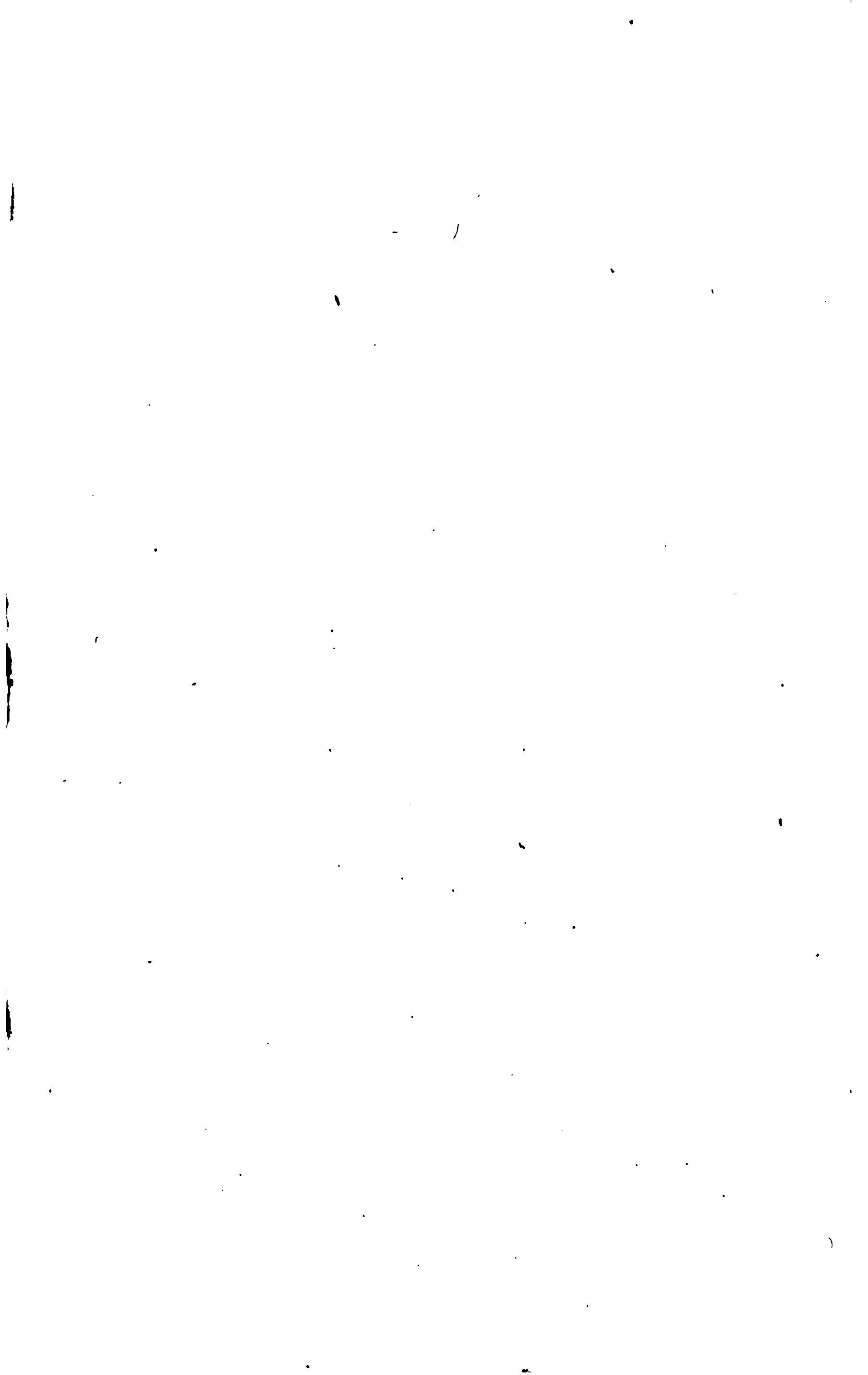
Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

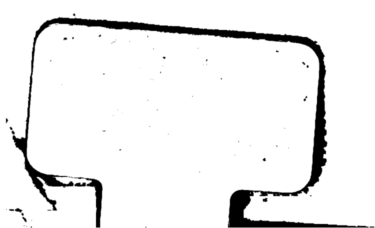
Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

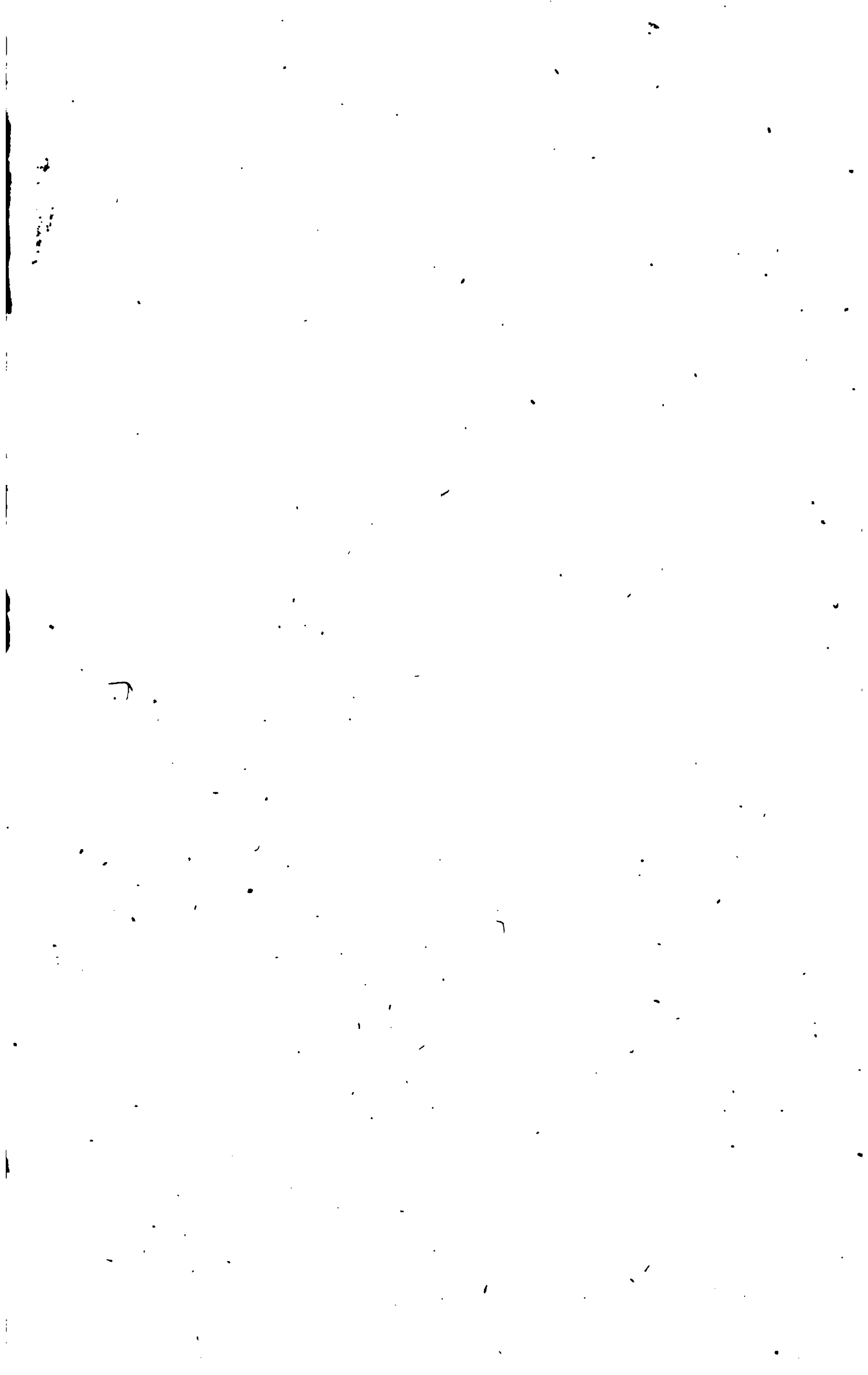
Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 19 thermidor, an IX de la République Française.

Buisson

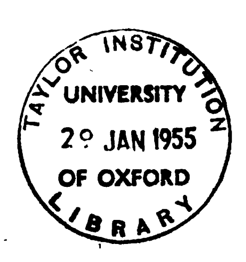






VOYAGES
D'ANTENOR
EN GRÈCE ET EN ASIE.

T. I.



Ouvrage du même Auteur, qui se trouve à la même adresse :

Contes en prose et en vers, suivis de Pièces fugitives et du Poëme d'Erminie ; par *E.-F. Lantier*. 3 vol. in-18, sur caractères neufs : Édition soignée, avec trois jolies Gravures. Prix, 4 fr. broché.

AVANT-PROPOS.

Je voyageois en Italie. Arrivé à Naples, je m'empressai de visiter ce fameux Vésuve, dont la première éruption éclata, selon quelques Auteurs, sous l'Empereur Titus, l'an soixante-dix-neuf de notre Ère, et coûta la vie au célèbre Pline. Au retour je voulus voir Herculanum, cette Ville que l'on venoit, pour ainsi dire, d'exhumer[1]. Je descendis, à la lueur des flambeaux, dans cette habitation des Gnomes, enfoncée sous terre d'environ quatre-vingts pieds; mais l'hu-

[1] Ce fut le duc d'Elbœuf qui, en 1736, faisant creuser un puits dans sa maison de Portici, découvrit, sous une voûte, des colonnes, des statues. Il céda ensuite ce terrain au roi de Naples, qui fit fouiller l'espace de plusieurs milles, et déterra cette ville antique. Elle est à 73 pieds de profondeur, sous plusieurs couches successives de terre et de pierre vitrifiées. Elle avoit cependant un théâtre à trois étages, de 300 pieds de circonférence, posé sur des pilastres de briques, couverts d'un beau vernis et ornés de corniches de marbre.

midité, la fraîcheur et la fumée des torches abrégèrent ma promenade.

Je me rendis à Portici, belle maison du roi de Naples, à deux lieues de cette capitale, dans une situation charmante, au bord de la mer et au pied du Vésuve. Enchanté de l'aménité de ce séjour, je m'y établis en imagination, en m'écriant:

Abite hinc urbanæ molestæque curæ!

En parcourant le Muséum du Roi, rempli de tout ce qu'on a déterré à Herculanum, jusqu'à des noix, des œufs et du pain, je vis des hommes occupés à déchiffrer des Manuscrits prêts à tomber en poussière : c'étoient des rouleaux cylindriques, de la forme à-peu-près des boucauts de tabac. Les premières feuilles étoient très-difficiles à développer : on se servoit, pour cette opération, d'une espèce de petit métier de tapisserie incliné, sur lequel ce parchemin noir et criblé, qu'on avoit doublé d'un linge ou d'un papier onctueux, s'étendoit avec

des vis. On découvroit un mot, on l'écrivoit; on devinoit celui qu'on ne pouvoit lire par le mot qui le précédoit et celui qui le suivoit. Il n'y avoit ni points, ni virgules : l'intelligence et le savoir des Préposés suppléoit à tout.

Comme j'admirois ce Travail ingénieux, un des Coopérateurs, l'abbé Spalatini, homme d'esprit et d'une politesse rare, me dit que ces rouleaux sortoient des ruines d'Herculanum, ville abîmée, depuis dix-sept siècles, sous les laves du Vésuve. « Nous nous flattions de trouver dans ces débris les Fragmens qui nous manquent de tant d'Auteurs célèbres, de Polybe, de Denis d'Halicarnasse, de Diodore de Sicile, de Salluste, de Tite-Live; mais, au lieu de l'or que nous cherchons, nous n'avons recueilli jusqu'à présent qu'un minérai très-médiocre, des Livres grecs sur la Musique, la Médecine, la Morale et la Rhétorique ». Je le priai de me permettre de parcourir ces antiques lambeaux. Je vis un rouleau

très - volumineux, dans l'idiome grec, dont le titre étoit: *Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie.* Je demandai à l'Abbé s'il connoissoit cet Ouvrage. — «Non; je n'ai pas le loisir de lire un si grand fatras, qui d'ailleurs est d'un Auteur très-inconnu [1] ». Comme j'avois encore quel-

[1] M. l'abbé Spalatini se trompe : plusieurs Savans, comme tout le monde sait, ont parlé d'Antenor. Saint Augustin, Cité de Dieu, livre 7, chapitre 15, fait ainsi son portrait : *Inenormis proceritas, succulenta gracilitas, rubor temperatus, oculi cæsii quidem, sed vigiles, et in aspectu micantes; speciosus et immeditatus incessus.* Cependant il faut convenir que les érudits ne s'accordent pas sur l'époque de son existence. Lylius Giraldus affirme que cet Antenor étoit un statuaire, le même dont parle Pausanias, qui avoit sculpté les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, que Xercès enleva dans son irruption en Grèce, et qu'Alexandre, après la prise de Persépolis, renvoya aux Athéniens. « Ce qui prouve, dit-il, mon sentiment, c'est qu'Antenor a connu Aristide dans sa vieillesse. Or, Aristide étoit archonte dans la soixante - douzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-neuf ans avant Jésus-Christ». Pierre Colwius, auteur très - exact, nie vivement cette assertion : il fait vivre Antenor beaucoup plus tard, dans la quatre - vingt - treizième olympiade de Chorœbus, quatre cent huit ans avant Jésus - Christ,

ques bribes de grec dans la tête, je priai l'abbé Spalatini de me le prêter pour quelques jours. Je m'enfermai pendant

l'an quatre mille trois cent six de la période julienne, et trois cent quarante-six de la fondation de Rome. Cette supputation savante lui attire un démenti formel de Jean Wower qui s'exhale en injures, et appelle Colwius, *Doctor asinorum;* en quoi il a tort. Il prétend qu'Antenor n'a paru que sous Alexandre le Grand, trois cent quarante ans avant Jésus-Christ; ce qui n'est pas une légère erreur, puisqu'il y a soixante-huit ans de différence; et il ajoute que cet Auteur grec a feint d'avoir vécu dans un âge plus reculé, pour rendre ses Mémoires plus piquans, en nous persuadant qu'il a vu et connu les grands Personnages, les Philosophes qu'il représente sur la scène. Ce paradoxe fait dresser les cheveux à Godescalc Stewechius; il s'emporte, et crie à l'impudence. « Il est évident, dit-il, que, si Antenor étoit né du temps d'Alexandre, assurément il auroit parlé de ce héros, de l'incendie d'Éphèse, de la bataille de Chéronée, et de l'assassinat de Philippe de Macédoine ». Cornélius Celsus et Priceus sont du même avis. Il est vrai qu'ils défendent leur sentiment avec une espèce de modération qui fait douter de leur conviction intime.

Que conclure de cette diversité d'opinions? qu'Antenor a réellement existé; et qu'à l'égard de l'époque de son existence, il faut abandonner la critique aux Savans, et dire modestement :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

vingt-quatre heures dans ma chambre ; mais je vis que je n'étois pas assez familiarisé avec la langue d'Homère, pour comprendre et traduire ce Voyage. Je retournai vers l'Abbé, et lui demandai la permission de l'emporter à Paris, promettant, sur ma parole d'honneur, de le lui renvoyer dès que la Traduction seroit finie : il hésita long-temps, mais enfin il céda à mes vives instances.

Dès mon arrivée dans cette trop fameuse Lutèce, j'associai à mon Travail un de mes Amis, très-versé dans le grec, et dont l'érudition profonde m'a été de la plus grande utilité. Au reste, il seroit d'un scepticisme ridicule de douter de l'existence d'Antenor, puisqu'il a existé aussi-bien qu'Aristote et Platon ; car son Ouvrage existe.

Je désire que le Public me sache gré de mon Travail, et que l'antiquité et la singularité de l'Ouvrage fassent pardonner à la foiblesse de la Traduction.

Heureux si les Savans me lisent par

curiosité, les Gens du monde par désœuvrement, pour acquérir sans peine quelques notions sur les Mœurs et les Usages antiques ! Les Femmes pourront trouver dans les Aventures amoureuses un remède contre l'ennui et les vapeurs, et un doux aliment pour leur sensibilité.

Quant aux Vers semés dans cette Production, j'ai fait tous mes efforts pour rendre la pensée et la poésie du Texte : mais toute Traduction d'un grand Poète n'est qu'une figure en cire, qui veut représenter un corps animé.

Depuis l'impression de cet Ouvrage, j'ai reçu de Leipsick cette Lettre datée du 23 Septembre 1800 :

« Une dispute, monsieur, s'est élevée entre Thomas Fuldes mon ami, Professeur en langue grecque à Leipsick, et moi qui ai l'honneur de montrer les mathématiques au jeune Prince de ***. C'est au sujet de votre *Voyage d'Antenor en Grèce et en Asie.* Mon ami l'Helléniste prétend que votre Ouvrage n'est qu'un Roman, l'invention du Manuscrit grec à Herculanum une fiction, et que votre Livre n'a pas cette couleur antique, ce caractère grec qui est empreint sur les écrits de cette nation par excellence; que de plus il fourmille d'ana-

chronismes, de traits, d'anecdotes qu'on ne trouve ni chez Athénée, ni dans Hérodote ou Pausanias, auteurs qui sont toujours sur son bureau ou sur sa table de nuit. Il ajoute qu'on ne peut, sans une crédulité puérile (ce sont ses mots), croire à l'existence de ce manuscrit. Moi, je réponds et j'affirme au contraire qu'il existe, que votre véracité se montre dans tous les détails où vous entrez sur Herculanum, et sur la manipulation ingénieuse qu'on emploie pour transcrire les Ouvrages demi-pourris qu'on y a trouvés ; que d'ailleurs vous citez en témoignage M. l'abbé Spalatini, qui est sans doute un homme de mérite et digne de foi, et qui vous auroit déjà démenti si cela n'étoit. Enfin, monsieur, la dispute s'est échauffée au point que nous avons cessé de nous voir et de nous parler : mais ce qui est le plus important, c'est que nous avons gagé cent florins, et nous avons décidé de nous en rapporter à votre jugement et à votre parole d'honneur. Je suis, monsieur, avec une respectueuse considération,

» Léopold Lernutius ».

Réponse de l'Auteur à M. Léopold Lernutius, Professeur de Mathématiques à Leipsick.

« Monsieur, votre confiance m'honore : mais il me semble que, pour éclaircir une question aussi importante, il est plus naturel que vous vous adressiez, à Naples, à M. l'abbé Spalatini, s'il est dans ce monde, qu'à moi qui suis trop intéressé dans cette affaire. Mes hommages, je vous prie, à M. Thomas Fuldes ; et vous, monsieur, daignez agréer ma respectueuse considération ».

PRÉFACE D'ANTENOR.

LORSQUE j'ai fait paroître mes Voyages, je comptois vingt-sept olympiades, c'est-à-dire que le soleil avoit décrit, depuis ma naissance, cent huit fois son cercle annuel. Ces jours, au travers desquels j'ai passé, ont disparu comme les lignes de l'ombre qui passent sur une horloge solaire. Le temps, a-t-on dit, est un point entre deux éternités. Que d'hommes j'ai vu naître et mourir! Un fleuve dont les flots se suivent, se heurtent, se pressent, est la vive image des générations que j'ai vu s'écouler. Que de Révolutions, de Combats, de Batailles, alors si intéressans, aujourd'hui oubliés! Que sont devenus ces Tyrans, ces Factieux qui, féroces d'orgueil, haletans de la soif des richesses et de la domination, sont montés de crime en crime au gouvernement de l'Etat, et de cette hauteur, comme des

Génies mal-faisans portés sur des nuages, ont répandu la désolation et le deuil sur leur Patrie? Ils ne sont plus qu'une vile poussière, chargée des malédictions des passans; et moi j'existe encore! Mais qu'importe, quand l'heure du trépas sonne, d'avoir vécu deux siècles ou deux jours!

Au reste, si quelqu'un, envieux de ma longévité, désire de connoître par quel secret je me la suis procurée, je lui dirai que ma recette se trouve dans cette branche de la Médecine qu'on appelle *Hygiène*. Beaucoup d'exercice, un grand usage de l'eau et de l'hydromel [1], de fréquens séjours à la campagne, la sobriété dans les repas, dans les plaisirs, la pro-

[1] C'est de l'eau qu'on fait cuire avec le miel, et quelquefois avec du vin vieux. Ce breuvage est très-bon pour les gens bilieux et pour les vieillards. L'empereur Auguste ayant demandé à un citoyen de Rome, âgé de plus de cent ans, par quel moyen il avoit conservé cette vigueur d'esprit et de corps, il lui répondit: « Avec de l'hydromel en dedans, et de l'huile par dehors ».

preté du corps, et la paix d'une ame sereine : voilà toute ma science.

Mais pour égayer mes Contemporains et la Postérité, que je vois devant moi comme un juge redoutable, je vais transcrire les Critiques qui ont assailli mon Ouvrage au moment de son apparition, non pour les réfuter, mais pour soulager l'imagination du Lecteur, qui trouvera sans peine, sous sa main, les traits dont il doit me percer.

Les Voyages d'Antenor, dit un Sophiste d'Athènes, sont une conception bizarre, informe; et si j'étois chargé de lui chercher un titre, je l'appellerois *Les Folies d'Antenor*. Dans cette Production hétéroclite, il a renversé entièrement l'ordre de la Chronologie, le seul fil qui puisse nous conduire, à travers les âges, dans la route de l'Histoire. Quel Philosophe du Lycée ou du Portique pourra lire, sans indignation, sans lacérer la feuille, un Ouvrage où l'on réunit, dans la même scène, des Personnages

acérées de mes Zoïles. Je n'aurois pas manqué de raisons, et sur-tout d'injures; mais j'aurois troublé mon repos et échauffé mon sang. J'aime mieux que mon Livre tombe tout doucement, comme un corps léger descend de l'air, et non avec la vîtesse et le fracas d'un chêne abattu par les vents.

A l'égard de ceux qui, pour renforcer leur érudition, désirent de savoir l'époque de ma mort, je ne puis les satisfaire tant que je serai en vie.

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

PAYS D'ANTENOR. SA NAISSANCE MIRACULEUSE. SON ÉDUCATION. SON DÉPART POUR ATHÈNES.

Je suis né à Ephèse, ville d'Ionie, où étoit le superbe temple de Diane. Ma mère, consacrée au culte de cette déesse, étoit à quatorze ans, par sa haute dévotion et la pureté de ses mœurs, l'exemple des jeunes prêtresses et l'admiration des anciennes; sa beauté, sa jeunesse relevoient l'éclat de ses vertus : elle jouissoit d'un bonheur sans mélange; mais un événement imprévu, miraculeux, vint contrister les jours de celle qui possédoit la faveur du ciel et des hommes.

Cette aimable et vertueuse Euphrosine, ainsi se nommoit ma mère, depuis quelque temps languissoit, se décoloroit comme une fleur

acérées de mes Zoïles. Je n'ai
manqué de raisons, et sur-to
res; mais j'aurois troublé mo
échauffé mon sang. J'aime
mon Livre tombe tout
comme un corps léger desc
non avec la vîtesse et le fr
abattu par les vents.

A l'égard de ceux qu
leur érudition, désir
poque de ma mort, je
tant que je serai en

ay-
unions
ses sens
oit disparu.
prêtre, soit en
morer de ses fa-
, sa vertu n'en resta
, aussi pure que le lis

moi à la campagne : on
accourut

rt pour me voir dans mon
que j'étois le fils d'un

flatta de me
on de sa
pide
mon
de mon
rment, la
n raison du
enir à l'entier
s, en multipliant
nombre sept, je
ir vécu plus qu'âge
té a été très-tardive.
uphrosine, en mourant,
ux prêtre, son ami et son
ena à Ephèse, où il commença
n. Ses principes, sa morale se
t dans le respect dû aux ministres
, et dans la vertu suprême, dite l'éco-
, ou plutôt l'avarice; car c'étoit bien le
l le plus avare qui eût rampé sur la terre.
me recommanda très-expressément, à sa
mort, de bien me garder de mettre plus
d'une obole sous sa langue pour payer à Caron
son passage, disant que, s'il ne vouloit pas le

d'automne : bientôt on crut apercevoir des symptômes de grossesse. A cette nouvelle, que la médisance fit voler de bouche en bouche, quels furent l'étonnement et les alarmes de la communauté! Les prêtresses crurent voir Diane venger la profanation de son temple, soit par l'apparition de quelque monstre, soit par le désordre des élémens : mais le ciel resta serein, et nul monstre n'épouvanta la terre ; ce qui fit taire la calomnie, et ramena les prêtresses à l'indulgence pour ma mère, qui affirmoit, avec toute la candeur de l'innocence, que sa pensée étoit aussi vierge que le regard de la pudeur.

Elle se rappeloit seulement qu'un jour s'étant endormie dans la dernière enceinte du temple, Apollon lui étoit apparu sous la forme d'un beau jeune homme, les cheveux flottans et couronnés de lauriers ; qu'il lui avoit parlé d'hyménée, de la volupté pure et intime des unions célestes ; que le trouble, le délire de ses sens l'avoient éveillée, mais que le dieu étoit disparu. Soit fraude de quelque jeune prêtre, soit en effet qu'Apollon eût voulu honorer de ses faveurs la belle Euphrosine, sa vertu n'en resta pas moins aussi blanche, aussi pure que le lis qui vient d'éclore.

Elle accoucha de moi à la campagne : on accourut

accourut de toute part pour me voir dans mon berceau; car on savoit que j'étois le fils d'un dieu.

Ma mère, si jeune encore, se flatta de me voir un jour l'appui et la consolation de sa vieillesse; mais une maladie aiguë et rapide abrégea sa course. J'avois alors dix ans, et mon esprit et mon corps étoient au-dessous de mon âge. Si, comme des philosophes l'affirment, la durée de la vie des individus est en raison du temps qu'ils mettent pour parvenir à l'entier développement de leurs facultés, en multipliant le nombre des ans par le nombre sept, je dois peu m'étonner d'avoir vécu plus qu'âge d'homme; car ma puberté a été très-tardive.

La malheureuse Euphrosine, en mourant, me confia à un vieux prêtre, son ami et son conseil. Il m'emmena à Ephèse, où il commença mon éducation. Ses principes, sa morale se renfermoient dans le respect dû aux ministres des dieux, et dans la vertu suprême, dite l'économie, ou plutôt l'avarice; car c'étoit bien le mortel le plus avare qui eût rampé sur la terre. Il me recommanda très-expressément, à sa mort, de bien me garder de mettre plus d'une obole sous sa langue pour payer à Caron son passage, disant que, s'il ne vouloit pas le

passer à ce prix-là, il attendroit sans peine sur le rivage pendant cent ans.

J'étois dans mon printemps lorsque ce vieux sycophante quitta ses trésors et la vie.

Agité de nouveaux besoins, animé d'une nouvelle existence, libre, sans état, sans parens, sans patrie, je résolus de devenir cosmopolite. Je partis pour Athènes, enflammé du désir de suivre les philosophes, et de m'exercer dans l'éloquence et la gymnastique.

CHAPITRE II.

SES ÉTUDES A ATHÈNES. SES REMARQUES. SA PRÉSENTATION A ARISTIPPE. SON PORTRAIT.

Je m'appliquai d'abord au dialecte du pays. J'étudiai cette harmonie de langage, cette noblesse d'expression qui distingue les Athéniens du reste de la Grèce. Je m'attachai sur-tout à la prononciation. Les Athéniens sont si jaloux de la pureté de leur accent, qu'ils portent l'attention jusqu'à l'exiger des nourrices de leurs enfans.

Il n'y avoit pas alors de séjour plus délicieux

qu'Athènes; ses habitans étoient doux et aimables; les fêtes et les jeux s'y succédoient sans cesse : on y aimoit les plaisirs, la gloire, la liberté. Cependant Isocrate comparoit cette ville à ces femmes à la mode, à qui on adresse des vœux passagers, mais qu'on ne voudroit pas épouser.

La souveraineté résidoit dans le peuple : il s'assembloit de grand matin dans la place publique, ou au théâtre de Bacchus. Chaque citoyen, après l'âge de puberté, a voix délibérative dans cette assemblée, et doit y assister sous peine d'amende. Je vis un jour plusieurs magistrats, nommés *lexiarques*, qui marchoient dans les rues, tenant une corde teinte d'écarlate, tendue d'une maison à l'autre. Ils poussoient le peuple devant eux, pour l'obliger de se rendre à l'assemblée. Si la corde marquoit de rouge quelque traîneur, il étoit condamné à l'amende. Les citoyens exempts de cette marque recevoient trois oboles pour leur droit de présence.

Je suivis les lexiarques. On ouvrit la séance par un sacrifice à Cérès. Des prêtres immolèrent un jeune cochon, et de son sang purifièrent l'enceinte. Ensuite un magistrat prononça cette imprécation : *Périsse, maudit des dieux,*

avec sa race, quiconque agira, parlera, ou pensera contre la république !

Cette assemblée, pour faire une loi, doit être au moins de six mille hommes. Des sénateurs proposèrent le sujet du décret; des orateurs, debout, déployèrent leur éloquence pour l'appuyer ou le combattre : mais ils étoient soumis à la loi des clepsydres, c'est-à-dire qu'ils devoient terminer leurs harangues au temps fixé par des horloges d'eau. Après de grands débats, de bruyantes clameurs, le décret passa à la majorité des suffrages, qui se donnent par l'extension des mains. J'avoue que ces cris tumultueux, les flots de cette tourbe, émus et agités comme ceux de l'Euripe, m'ont laissé, pour toujours, une impression défavorable contre les états démocratiques.

Je me plaisois beaucoup aux exercices du gymnase; j'eus même des succès à la lutte, à la course, au disque; je me formai une constitution robuste. Que je me suis applaudi souvent de cette éducation physique! combien de fois elle m'a été utile! combien elle a contribué à mon bonheur!

La fréquentation du gymnase me lia avec des jeunes gens, dont l'un me présenta au célèbre Aristippe : ce philosophe, dont l'ame

flexible se plioit à toutes les situations, étoit alors dans son automne; mais le calme de son ame, sa modération dans les plaisirs, dans ses affections, son indifférence sur les événemens de la vie avoient prolongé sa virilité.

C'étoit l'homme d'Athènes le plus aimable, le plus instruit; ses talens s'étendoient jusque sur l'art des repas. Les cuisiniers le consultoient sur la délicatesse et l'apprêt des mets : aussi il étoit friand de bonne chère, et il disoit que, si elle étoit blâmable, on ne feroit pas de si grands festins à la fête des dieux. Auprès des femmes, il cachoit son érudition sous le voile de l'enjouement, ou n'en laissoit échapper que les traits qui pouvoient les amuser; il aimoit à leur plaire, à jouir de leur embarras, de leur résistance. Comme il se possédoit parfaitement, il filoit leur séduction, les enveloppoit avec tant d'art, que peu d'elles évitoient ses piéges. Sa maison étoit le rendez-vous de la meilleure compagnie : sa philosophie douce et facile, sa gaieté, les grâces de son esprit, mille traits ingénieux et flatteurs rendoient sa société délicieuse. Il étoit doué d'une telle sagacité, qu'il ne demandoit, pour connoître un homme, que de l'entendre parler. « Qu'il parle comme il voudra, disoit-il, pourvu qu'il parle, cela me suffit ».

Il étoit profond dans les affaires, léger et amusant dans les cercles et les festins. Il avoit un heureux choix d'expressions; sa plaisanterie étoit fine sans causticité. Il parloit, avec la même aisance, de politique, d'amour, de morale, de religion, des plaisirs et de la mort.

CHAPITRE III.

DÎNER D'ARISTIPPE.

QUELQUES jours après ma présentation, il me pria à dîner. Je me rendis chez lui au déclin du soleil; j'y trouvai nombre de convives. On n'attendoit plus qu'Aristippe et la philosophe Lasthénie son amie, que je ne connoissois pas. Ils entrèrent ensemble. Aristippe portoit une robe teinte en pourpre, et pénétrée des odeurs les plus suaves. Lasthénie étoit parée avec la simplicité et le charme des grâces : ses cheveux châtains tomboient en boucles sur ses épaules; des fleurs ornoient sa tête et son sein; c'étoit sa plus riche parure. On nous fit prendre le bain; on nous parfuma d'essences, et nous nous rendîmes à la salle du festin : on y brû-

loit de l'encens, des parfums. Au fond étoit un buffet, où le luxe étaloit des vases d'or, d'argent et de vermeil, quelques-uns enrichis de pierres précieuses. Des esclaves s'avancèrent portant des couronnes de fleurs, qu'ils posèrent sur nos têtes (1), et des vases pour verser de l'eau sur les mains. On tira au sort le roi de la fête : il tomba sur Xantès le péripatéticien, qui ordonna les santés, régla les loix du repas, et les momens où nous devions boire.

Nous nous plaçâmes sur des lits, autour d'une table qu'on lava à plusieurs reprises : les couvertures de nos lits étoient couleur de pourpre.

Philoxène le sophiste entra dans ce moment ; et frappé de l'abondance et de l'appareil de ce festin, il fronça le sourcil, et dit à Aristippe que cette profusion, ce luxe ne convenoient pas à un philosophe, à un sage. Aristippe lui répondit, sans s'émouvoir : « Mon cher Philoxène, veuillez être des nôtres, faites-moi cette grâce. —Vous êtes trop obligeant ; il n'y a pas moyen de vous refuser ». Lorsqu'Aristippe le vit placé mangeant de bonne grâce, il lui dit : « Mon cher Philoxène, je vais, pour répondre à votre censure sur la somptuosité de ma table, vous conter ce qui m'arriva avec Andron le stoïcien. J'achetois, devant lui, une perdrix cin-

quante drachmes (quarante-cinq livres); comme vous il me gourmanda d'une telle dépense. Je l'écoutai tranquillement, et lui dis : « Si une perdrix ne coûtoit qu'une obole, vous l'achèteriez sans doute ? — J'en conviens. — Eh bien ! je n'estime pas plus cinquante drachmes, que vous une obole. Je vois que ce n'est pas le faste et la bonne chère qui vous effarouchent, mais la dépense ». Le sophiste sentit l'application, mais n'en mangea pas moins.

Le premier service consistoit en coquillages, les uns crus, les autres apprêtés; on y joignit des œufs frais de poules et de paons, ceux-ci sont les plus estimés; des pieds de cochon, des têtes d'agneaux, des fraises de veaux et un plat de sauterelles, que les Athéniens aiment beaucoup et qui abondent dans les marchés. Nous réservâmes les prémices des mets pour l'autel de Diane.

Au second service on apporta du gibier, de la volaille et les poissons les plus exquis.

Je m'aperçus que plusieurs convives faisoient emporter des plats par leurs esclaves : on me dit que c'étoit l'usage, et que tout convive pouvoit en envoyer à ses amis.

Aristippe, au commencement du repas, effleura une coupe de vin du bord des lèvres, et

la remit ensuite à son voisin, qui but, la fit passer, et la coupe circula à la ronde. Ce premier coup est le symbole de la fraternité des convives : d'autres coupes suivirent. Aristippe nous porta des santés, que nous lui rendîmes sur-le-champ. La première coupe avoit un tiers de vin sur deux tiers d'eau ; insensiblement on diminua l'eau, et l'on finit par s'abreuver de vin pur.

Lasthénie prit ensuite une cythare et chanta, en s'accompagnant, un hymne en l'honneur de Bacchus. Sa voix étoit douce, mélodieuse et flexible ; elle avoit l'art de la moduler à tous les tons. Les vers étoient de sa composition. On applaudit beaucoup à ses talens, et le plaisir qu'elle fit étoit au-dessus des éloges.

Tous les convives, tenant des branches de laurier et de myrte, chantèrent tour-à-tour en s'accompagnant de la lyre.

Lorsque ce fut à moi, j'avouai, en rougissant, que je ne savois pas la musique ; ce qui fit préjuger que mon éducation avoit été négligée [1].

[1] Cependant les Athéniens ne se piquoient pas d'exceller dans la musique. La perfection de cet art n'étoit accordée qu'aux deux nations les moins spirituelles et les plus grossières : les Béotiens pour le jeu de la flûte, et les Arcadiens pour le chant.

Comme un des convives louoit Aristippe sur sa magnificence, sur le goût, l'élégance de sa table, et exaltoit son bonheur : « Epicure, s'écria Philoxène, ne dépensoit qu'un as (un sou) par repas, et cependant il étoit heureux. — L'étoit-il aussi, lui demanda Lasthénie en souriant, lorsque, tourmenté et déchiré des douleurs de la goutte, il s'écrioit : *Je suis heureux ; c'est ici le dernier jour et le plus fortuné de ma vie ?* — Oui, je n'en doute pas. — Et moi, je pense que c'est de la jactance et de la morgue philosophique. — Elle suppose du moins un grand courage, dit Aristippe ; car il a soutenu cette fermeté jusqu'au dernier moment. La nature n'a placé le bonheur, ni dans les richesses, ni dans la pauvreté, car le pauvre a les mêmes sensations, les mêmes voluptés que le riche, mais dans la flexibilité de l'ame et la sagesse de la conduite. La plupart des hommes sont bien étranges ! s'ils veulent acheter des biens, des meubles, ils prennent toutes les précautions imaginables pour n'être pas trompés ; mais s'il s'agit d'un système de conduite pour se rendre heureux, ils n'y songent nullement. La scène a souvent changé autour de moi : j'ai troqué plus d'une fois mon pallium de pourpre contre l'étoffe la plus grossière,

et j'ai su, au sein de l'indigence, faire naître des roses dans un champ très-aride.

Jeune et maître d'une fortune considérable, je quittai Cyrène, ma patrie, pour venir à Athènes jouir de ses délices, et cultiver ma raison. J'étudiai sous Socrate avec ardeur, mais j'en mettois autant à suivre les plaisirs ; et, avide de bonheur, j'eus bientôt epuisé mes richesses. J'ouvris les yeux au bord de l'abîme : je vendis meubles, chevaux, bijoux, habits ; je m'enveloppai d'un manteau grossier, je marchai pieds nus, la tête obombrée d'un grand feutre, et j'allai cacher ma vie dans Œnoë, bourg de l'Attique. Là, je vécus de légumes et de racines. Au-dessus de ma situation, par l'énergie de mon caractère, je me créai des jouissances nouvelles : la promenade et l'étude remplirent mes loisirs. Un homme riche vint un jour me demander quelle somme j'exigerois pour instruire son fils. — Six cents drachmes. — Par Bacchus, j'aurai un esclave pour ce prix-là ! — Vous avez raison ; achetez-en un, et vous en aurez deux.

Comme le plaisir doit être le premier mobile de tout être pensant, et qu'un de nos philosophes, poète, a dit très-heureusement, *que l'amour feroit adorer un dieu dans un pays*

d'athées, je ne négligeai point le culte de ce fils de Vénus; mais au lieu des beautés brillantes d'Athènes, je choisis une villageoise simple, ingénue et fraîche comme le printemps. La rose s'épanouissoit sur son front virginal, légèrement rembruni par le soleil. Pour lui plaire, je me fis son égal; je l'aidois à puiser de l'eau, à traire sa chèvre; je portois le fagot sur mes épaules; j'allumois le feu; j'épluchois les herbes; je dînois avec la mère et la fille sur une table aussi maltraitée des ans que celle de Baucis. Un plat de légumes, un morceau de fromage composoient tous nos services. Lorsque j'assistai depuis aux festins élégans et somptueux de Denis de Sicile, je riois des jeux de la fortune. Mon aimable Milza avoit toute la candeur et l'innocence de son âge et de son état. Je me rappelle que, dans un moment très-vif où je pressois mon bonheur, elle me demanda si je promettois de l'épouser. « Le mariage, lui dis-je, combleroit mes vœux; mais je vous aime trop pour vous le proposer. L'oracle de Delphes m'a déclaré que ma première femme mourroit six mois après la noce; voudriez-vous hasarder votre vie? — Non, je ne voudrois pas mourir.—Ni moi non plus vous exposer; vous m'êtes trop chère ». Il fallut nous passer de la

cérémonie du mariage. Je trouvai cette intrigue d'autant plus agréable, qu'elle ne me détournoit pas de mes études, et que je buvois dans la coupe du plaisir sans passion et sans craindre l'ivresse ». Le morose Philoxène lui dit alors: « Vous m'avouerez qu'aujourd'hui vous ne chercheriez plus à séduire cette petite fille? — Je tâcherois encore de lui plaire, si elle m'inspiroit des désirs. — Comment ! un philosophe tel que vous, disciple de Socrate ! — Un philosophe comme moi sait apprécier les préjugés et les sophismes des prétendus sages. Si une femme savante pouvoit vous être utile par ses connoissances et son esprit, vous refuseriez-vous au plaisir de l'écouter? — Au contraire, je rechercherois sa conversation. — Si, accablé de soif et de chaleur, vous trouviez un ombrage frais, sous lequel couleroit une eau limpide, vous en boiriez, je pense, et vous vous reposeriez sous l'ombrage? — Sans doute; l'un et l'autre ont leur utilité et leur fin. — Eh bien ! comme l'eau, l'ombre, la femme savante ont leur utilité et leur fin, ainsi une belle femme a son utilité, et sa fin qui est le plaisir, et je me permets de le goûter, comme je me permets de jouir de la fraîcheur de l'ombre et de l'entretien d'une femme savante ».

Ce discours amena la conversation sur le souverain bien. « Epicure, nous dit Aristippe, le fait consister dans le plaisir et l'exemption de la douleur. — Cette définition, répliqua Philoxène, a fait décrier sa morale et ses mœurs. — A tort. Et quoiqu'on lût à la porte de son jardin : *Ici la volupté est le souverain bien*, il ne traitoit ses hôtes qu'avec du pain et de l'eau; et il disoit qu'on ne peut vivre agréablement qu'en suivant le sentier de la sagesse et de la justice.

Philoxène. Zénon, le chef des stoïciens, pensoit que la santé, la réputation, les richesses et les autres avantages ne sont pas des biens, et il exclut du rang des maux la pauvreté, l'ignominie et la douleur. « La vertu seule, dit-il, suffit à notre bonheur, et le sage, dans quelque situation qu'il se trouve, est toujours heureux ». — *Aristippe.* Je crois bien que le sage dans les afflictions, dans les fers, a beaucoup plus de motifs de consolation qu'un autre; mais il n'y a qu'un fou qui puisse s'écrier, en pareil cas, qu'il est heureux. Un ignorant qui boit du bon vin, qui possède sa maîtresse, est assurément plus fortuné qu'un sage dans une prison, réduit au pain et à l'eau. — *Philoxène.* Le sage de Zénon est un être sans passions; les traits

même de la pitié n'atteignent point son ame. Les stoïciens traitent ce sentiment de foiblesse. — *Aristippe.* Cet être exagéré ressemble au vrai sage, comme une statue d'Hermès ressemble à un être animé. Ce n'est pas là mon homme. — Ni celui de mon sexe, s'écria Lasthénie. — *Aristippe.* Les péripatéticiens sont les philosophes les plus raisonnables. Ils conviennent que l'homme est composé d'un corps et d'une ame ; il faut donc la réunion des biens physiques et moraux, pour lui procurer une existence agréable et analogue au vœu de la nature. La santé, les richesses, la considération sont pour eux de vrais biens, et la douleur et la pauvreté des maux réels ; mais la vertu est au-dessus de tous les biens, et le vice est le plus grand des maux. — *Philoxène.* Je n'avouerai jamais que les richesses soient de vrais biens. — *Aristippe.* Quoi ! pas même lorsque vous faites un bon repas » ? Cette saillie fit rire. « Mais pour terminer cette dissertation, dit Aristippe, voici mon avis sur cet objet. Je ne crois pas que le bonheur ne soit que dans les plaisirs ; il est dans l'usage le plus actif de nos facultés, dans les soins et les travaux par lesquels nous recherchons ces plaisirs, la fortune ou la célébrité.

» Mais pour vous démontrer, presque mathé-

matiquement, combien peu les grandeurs, les richesses assurent notre félicité, je vous citerai l'exemple de Denis de Syracuse, auprès de qui j'ai vécu si long-temps. Il avoit beaucoup d'esprit et un sens droit; mais l'ambition le rendoit le plus malheureux des hommes. Au sein du luxe, assis sur le trône, il venoit souvent chercher la consolation auprès de moi, et je n'eus jamais besoin d'être consolé par lui. Un jour il m'offrit une place éminente pour me fixer à sa cour. « Ne m'ôtez pas, lui dis-je, la douceur de vivre avec mes égaux ». Il étoit toujours environné de soupçons, de terreur: il avoit fait bâtir une maison souterraine, entourée d'un large fossé, où sa femme et ses enfans n'entroient qu'après s'être dépouillés de leurs habits; il craignoit qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portoit toujours une cuirasse. Son barbier ayant dit en plaisantant que sa vie étoit entre ses mains, il le fit mourir, et lui-même, dans la suite, se brûloit la barbe [1]. Il paroissoit m'aimer beaucoup, si les tyrans peuvent aimer;

[1] Cromwel n'étoit pas moins agité des terreurs de la tyrannie. Il étoit toujours couvert d'une cuirasse, chargé d'armes offensives, et environné de satellites: il avoit douze chambres à coucher, et personne ne savoit celle où il devoit passer la nuit.

il

il m'a comblé de bienfaits : il est vrai que je lui faisois faire une chère excellente. Je présidois à ses festins, et m'enivrois avec lui. Je lui donnai un jour une leçon très-philosophique. Dans un transport d'amitié ou de générosité, d'ailleurs un peu échauffé de vin, il me dit que je n'avois qu'à former un souhait, et qu'il juroit de le remplir. Je demandai autant de grains de blé que produiroit le nombre des cases de l'échiquier, en doublant toujours, à commencer par un grain pour la première case, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, ainsi du reste. Chacun rit de la modicité de la demande, et Denis me l'accorda en ricanant. Quand nous fîmes le calcul, tout le blé de la Sicile et de l'Egypte n'auroit pu me payer.

»Une autre fois je lui demandai un talent, dont j'avois besoin. « Ah! ah! dit-il avec un ris sardonique, vous m'avez dit tant de fois que le sage ne manquoit de rien! — J'ai dit vrai; mais donnez toujours, et puis nous discuterons cette affaire». Lorsque j'eus la somme, je lui dis: «Vous le voyez, le sage ne manque de rien».

Dans ce moment, des jeunes gens étant survenus, on quitta la table pour danser, car la danse est un des plus grands plaisirs des Athéniens; on s'y remit ensuite, et l'on servit d'autres

hors-d'œuvres pour exciter l'appétit, des olives et du vin : en finissant, nous fîmes nos libations, et nous bûmes à Jupiter sauveur (2).

J'avois prêté l'oreille aux discours d'Aristippe : il parloit avec tant d'esprit et de grâce, sa philosophie étoit si bien adaptée à la foiblesse et à la nature du cœur humain, qu'il commandoit le silence et l'attention.

CHAPITRE IV.

ANTENOR DEVIENT AMOUREUX DE LASTHÉNIE. SON ENTRETIEN, SES COURSES AVEC ELLE.

Cependant la belle Lasthénie avoit attiré souvent mes regards ; elle se livroit peu dans la conversation, mais son accent étoit si pur, sa voix si touchante, si flatteuse ; elle mettoit tant d'expression dans ce qu'elle disoit, que j'étois fâché de la sobriété de ses paroles. En la quittant j'emportai son image ; elle se plaça au fond de mon cœur.

Un hasard heureux me la fit rencontrer le lendemain au Parthénon (3). « Vous venez, me dit-elle, admirer nos chef-d'œuvres ? — Autant qu'il est possible à un étranger de sentir les

beautés d'un art auquel il n'est pas initié. — Je veux vous servir de mystagogue [1].

Commençons par la statue de Minerve; c'est l'ouvrage de Phidias : sa hauteur est de trente-six coudées; elle est debout, couverte de son égide et d'une tunique blanche, d'une main elle tient sa lance, et de l'autre une Victoire, haute de quatre coudées; son casque est surmonté d'un sphinx. — J'y vois quantité de bas-reliefs. — Ils sont parfaitement exécutés : les parties visibles du corps sont en ivoire, excepté les yeux, où l'iris est figuré par une pierre particulière. Il est entré dans cet ouvrage pour près de trois millions d'or; examinez-le attentivement. Quelle majesté! quel grand caractère! quel air de tête! La déesse respire, elle impose. La lampe d'or qui est devant elle, brûle toute l'année, et l'on n'y verse de l'huile qu'une seule fois; la mèche est d'amiante, et ne se consume jamais. La hauteur de cette Minerve vous surprend; vous serez bien plus étonné lorsque vous verrez à Olympie le Jupiter du même artiste et de la même matière ».

En quittant le Parthénon, Lasthénie me

[1] Cicéron dit que les mystagogues étoient ceux qui montroient les trésors et les autres raretés des temples des dieux.

proposa de me conduire au Pécile, ainsi nommé, dit-elle, à cause de la variété de ses tableaux, peints par Mycon et Polygnotte, deux de nos plus grands maîtres, qui, les premiers, ont employé quatre couleurs; c'est un portique ouvert, un des beaux monumens d'Athènes. Le devant est orné d'un grand nombre de statues; entr'autres de celle de Solon, ce grand législateur, ce sage, qui disoit : « Laissons la richesse en partage aux autres mortels, mais que la vertu soit le nôtre ». Lorsque nous fûmes entrés, elle me dit : « Regardez ce second tableau; c'est le fameux chef-d'oeuvre de la prise de Troie. Vous voyez les Grecs qui tiennent conseil sur l'attentat d'Ajax contre Cassandre, fille de Priam. Voilà l'audacieux Ajax : dans ce groupe de captives, on distingue l'infortunée Cassandre. Quel est l'objet qui vous frappe le plus ? — C'est Cassandre. — Avec raison. Polygnotte a saisi le moment où elle vient d'être violée par Ajax, dans le temple de Minerve. Un voile couvre une partie de son visage; mais à travers l'on voit la rougeur de son front et tous les symptômes de la pudeur outragée. Les Athéniens sont fort épris de cette figure, et n'admirent rien tant que l'intelligence avec laquelle l'artiste a su vaincre la difficulté d'un tel sujet ».

A côté de la prise de Troie, je vis le combat de Marathon, du même peintre. J'y lus, en lettres capitales, le nom de tous les principaux guerriers, excepté celui de Miltiade. « Quoi ! m'écriai-je, le nom de Miltiade n'est pas à la tête de cette liste? — Il n'en sera que plus fameux; mais Polygnotte l'a omis, pour ne pas blesser l'amour-propre des Athéniens[1] ».

Au sortir du Pécile, nous allâmes voir la Vénus de Gnide de Praxitèle. « Cette célèbre statue, me dit Lasthénie, est le portrait de la fameuse Phryné, l'une des plus belles femmes de la Grèce. Cet artiste, après avoir étudié plusieurs attitudes, s'arrêta à celle-ci, la jugeant la plus favorable à faire briller tous les charmes de sa taille et toutes les perfections de sa figure. Quel chef-d'œuvre ! il semble qu'elle s'émeut, s'anime : on croit l'entendre; et souvent l'illusion est si forte, que nombre d'amateurs finissent par appliquer leurs lèvres sur celles de la déesse (4) ».

Lorsque j'eus assez admiré cette superbe statue, Lasthénie me dit qu'elle alloit se pro-

[1] *Sed præfulgebant Cassius, atque Brutus; eo ipso quod effigies eorum non visebantur.* Il y a pourtant des auteurs, entr'autres Pausanias, qui disent que Miltiade n'étoit pas oublié.

mener selon son usage. Un air pur, d'agréables allées, un exercice doux et modéré facilitent le jeu des ressorts, et donnent à l'ame une expansion nouvelle, et même des vertus, si nous en croyons Socrate et Aristippe. « Peut-on douter, disent-ils, que l'ame ne fasse ses fonctions plus noblement, plus aisément dans un corps bien disposé, que dans un corps malingre et cacochyme » ? Or, c'est l'exercice qui donne cette heureuse disposition. Je lui demandai la permission de la suivre. « Volontiers; nous passerons par le Céramique (5). Venez y révérer les restes d'un grand homme, et jeter quelques fleurs sur sa tombe ». Lorsque nous fûmes arrivés, elle s'approcha d'un tombeau de marbre, où je lus cette inscription : *Cette terre couvre le corps de Platon : le ciel contient son ame. Homme, qui que tu sois, si tu es honnête, révère ses vertus.*

Après nous être prosternés devant les reliques de ce beau génie, nous nous rendîmes sous les superbes platanes qui bordent l'Ilyssus. Je ne sais si la sérénité du ciel, la douce température de l'air, le silence de la solitude ouvroient nos ames à la confiance, ou si c'étoit un heureux rapport qui nous entraînoit; mais dès que nous fûmes sous l'ombre des

platanes, que nous vîmes couler à nos pieds l'eau pure et limpide de la rivière, une douce sécurité anima notre conversation. Le divin Platon en fut l'objet. « C'est un philosophe que j'aime, me dit Lasthénie; quelle fleur d'expression! quel atticisme! aussi l'appelle-t-on l'*abeille de l'Attique*, ou l'Homère des philosophes. Il polissoit continuellement ses ouvrages; et à sa mort, on trouva des corrections sur ses tablettes. Son école s'appeloit l'*Académie :* il voyagea beaucoup. On cite de lui une anecdote qui peint sa modestie. A son retour de Sicile, il passa par Olympie pour voir les jeux; il se trouva logé avec des étrangers de considération, auxquels il cela son nom. Il retourna avec eux à Athènes, et les reçut chez lui. Ils le prièrent de les conduire chez Platon. « Vous le voyez, répondit-il, en se montrant ». Jugez de la surprise de ces étrangers (6)! Un jour il passoit par Agrigente, dont les habitans étoient adonnés au luxe de la table et des édifices. « Les Agrigentins, dit-il, bâtissent comme s'ils devoient toujours vivre, et mangent comme s'ils mangeoient pour la dernière fois ». Quelqu'un lui dit : Tout le monde médit de vous. « Laissez-les dire; je vivrai de façon que je leur ferai changer de langage ». Il refusa de quitter son

logement pour échapper à une épidémie de son quartier, disant qu'il n'iroit pas sur le mont Athos, quand il sauroit y prolonger sa vie. Approuvez-vous cette philosophie ? — Non ; elle est exagérée. Elle est bien plus raisonnable lorsqu'il nous parle de la volupté, de la douleur, du mépris des richesses ; quand il nous recommande l'amour des hommes et de l'honnêteté ; qu'il nous annonce des récompenses destinées, après leur mort, aux gens de bien, et des supplices réservés aux méchans ».

Le charme de la conversation de Lasthénie m'entraînoit. « Platon, lui dis-je, malgré la gravité de ses moeurs, avoit un penchant secret pour les femmes. On le soupçonne d'avoir sacrifié quelquefois à l'amour. — La calomnie est un ver qui s'attache aux excellens fruits. On prétend qu'Axiothès, femme d'esprit, se déguisoit en homme pour aller l'entendre ; d'autres femmes osèrent l'imiter, et l'envie répandit à ce sujet des bruits injurieux. Ce qui pourtant pourroit faire soupçonner qu'il ne trouvoit aucune immoralité aux plaisirs de l'amour, c'est son système d'union entre les deux sexes dans sa république. Il veut que dans une fête on assemble les guerriers et les jeunes filles, que les magistrats mettent leurs noms séparé-

ment dans deux urnes, et que ceux dont les noms sortiront ensemble, soient unis l'un à l'autre pour quelques jours; les enfans qui naîtront de ces mariages éphémères seront aussitôt enlevés, confondus entr'eux, et les mères donneront leur lait au premier venu : dès que les deux amans auront satisfait au voeu de la patrie, ils se sépareront et resteront libres jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours. Ainsi les femmes peuvent appartenir successivement à plusieurs guerriers. Ce plan bizarre est l'écart d'une imagination exaltée, et je doute qu'il soit jamais adopté (7).

Ce qui pourroit encore jeter des doutes sur l'amour désintéressé de ce beau génie, c'est ce madrigal passionné qu'il fit pour Agathis :

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon ame,
Qui veut passer sur celle d'Agathis ».

Aristippe survint dans ce moment; il revenoit de la maison de campagne d'Anaxagore, où il étoit allé lui annoncer la mort de son fils. « Lorsque je lui ai donné cette nouvelle, dit Aristippe, il m'a répondu froidement : *Je sa-*

vois bien que je l'avois engendré mortel ». Aristippe louoit cette réponse; il y trouvoit du stoïcisme et du courage, et Lasthénie un défaut de sensibilité. Pour terminer la discussion, elle lui fit part de notre entretien sur Platon. « Je l'ai connu, dit-il; sa taille étoit élevée, ses épaules carrées, son front ouvert et dépouillé de cheveux; la modestie, la gravité et la noblesse dans le maintien imprimoient à son extérieur un air imposant et agréable. La beauté de son génie, l'étendue de ses connoissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation ont répandu son nom dans toute la Grèce. On prétendoit qu'il étoit fils d'Apollon, et que sa mère Périctioné, sacrifiant aux Muses, avec Ariston son mari, sur le mont Hymette, déposa le jeune Platon entre des myrtes, où elle le retrouva environné d'un essaim d'abeilles, dont les unes voltigeoient autour de sa tête, et les autres enduisoient ses lèvres de miel.

» On ajoute que Socrate vit en songe un jeune cygne s'échapper de l'autel de l'Amour, se reposer sur les genoux de cet enfant, s'élever dans les airs, et enchanter par la douceur de sa voix les hommes et les dieux. Il est mort âgé de quatre-vingt-un ans, le jour même de sa

naissance. Il avoit été prié à un repas de noces. Il n'y mangea que des olives, car il étoit extrêmement sobre : sa gaieté, ses saillies enchantoient tous les convives. On étoit loin de prévoir la catastrophe de cette fête. A la fin du repas, il eut une foiblesse. On s'empressa, on lui prodigua vainement tous les secours : il expira dans les bras de ses amis. Il étoit enclin à la mélancolie, ainsi que Socrate et Empédocle. Si c'est là le fruit de la sagesse et de la science, convenons que ce n'est pas la peine de cultiver l'arbre qui le porte.

» Quant à sa morale, Platon a suivi celle de Socrate son maître, qui n'est pas tout-à-fait la mienne : ces sages méprisent la volupté ; et moi je prétends qu'elle est le souverain bien, lorsqu'elle est assaisonnée par l'esprit et la délicatesse. Les préceptes de Zénon, de ces hauts professeurs en sagesse, me font pitié : dans les afflictions, ils nous ordonnent la lecture des livres sérieux, chargés de morale ; ils nous allèguent, pour nous consoler, la nécessité du mal, la fatalité, le malheur de la condition humaine : c'est se moquer de vouloir adoucir un mal par l'idée qu'on est misérable. J'ai connu un homme qui, dans le chagrin, recouroit à des liqueurs agréables. Cet homme raisonnoit en bon phy-

sicien. L'ame unie avec le corps en est sans cesse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, ou si la quantité est insuffisante, nous tombons dans l'abattement et la tristesse; si, par des breuvages, nous changeons cette disposition du corps, notre ame reçoit des impressions nouvelles, et reprend, pour ainsi dire, son mouvement et sa vie. Cependant le grave Platon connoissoit le prix de la gaieté; car, le jour de sa mort, on trouva, sous son coussin, un recueil de facéties.... Mais il faut que je vous quitte; je vais dîner chez Xénophane, qui prétend que la lune est habitée, et que sur la terre la somme des biens surpasse celle des maux, ce qui n'est pas mon avis; car je crois que les dieux avoient bu un peu trop de nectar lorsqu'ils eurent la fantaisie d'arranger ce globe terraqué».

Dès qu'il fut éloigné : «Voilà, dis-je, à Lasthénie, l'homme le plus aimable et le plus heureux d'Athènes. — Le plus aimable, j'en conviens : auprès des femmes c'est un enchanteur, d'autant plus dangereux que l'emportement des passions ne trouble jamais sa présence d'esprit. Quant à son bonheur, je le crois problématique. Vous rappelez-vous le propos qui lui est échappé hier au sujet d'une fille des champs?

Je buvois dans la coupe du plaisir sans passion et sans craindre l'ivresse. Une autre fois il a dit de Laïs : *Je la possédois sans qu'elle me possédât.* C'est qu'il n'a jamais eu d'autre façon d'aimer et de sentir : son cœur est dans sa tête. Il médite sur ses jouissances, même en jouissant. Est-ce là du bonheur ? Est-on heureux sans les douces illusions de l'amitié ou de l'amour ? Toujours calme en aimant, il n'a jamais connu les inquiétudes de la jalousie, qui prouvent si bien l'amour. On lui dit un jour que Laïs, avec qui il vivoit, ne l'aimoit pas. « Je ne pense pas, répondit-il, que les poissons m'aiment ; cependant j'en mange avec beaucoup de plaisir ». Un ami vint l'avertir en secret qu'elle lui faisoit de fréquentes infidélités. « Si je la paie, dit-il, ce n'est pas pour que d'autres n'en jouissent pas, c'est pour en jouir moi-même ». Diogène lui reprochant de vivre avec une fille publique, il répondit : « Trouvez-vous absurde que j'habite une maison qui a logé plusieurs locataires » ? Il n'est pas plus ardent pour l'amitié qui, selon lui, est un mot insignifiant. « Les fous et les sots, dit-il, la recherchent par des vues d'intérêt ; et les sages se contentent d'eux-mêmes sans se soucier des autres ». Il traite aussi légèrement l'amour de la patrie.

C'est une inconséquence, une absurdité, selon lui, de risquer son repos et sa vie pour un amas d'ignorans et d'insensés. « Je suis étranger partout, dit-il souvent; et Socrate disoit : Je suis citoyen de l'univers ». Nous aperçûmes dans ce moment, d'assez loin, deux personnes couchées sous un platane. Quand nous pûmes démêler les objets, Lasthénie s'écria : « Ah! fuyons, c'est Cratès ». La célébrité de ce nom me fit arrêter avec plusieurs autres personnes; et nous vîmes Cratès et Hypparchia sa femme, qui oublioient qu'ils avoient des spectateurs! Nous rîmes beaucoup de cette distraction ou de ce cynisme. Alors Cratès se redressa sur ses pieds. Je vis un petit homme laid, bossu, sale, couvert de haillons, qui nous apostropha en ces termes : « Quoi! vous avez la sottise de rire? Ne mangez-vous pas devant témoins? Vous cachez-vous pour planter un arbre? Allez, pauvres gens, c'est moi qui dois rire de votre imbécillité. Il n'y a de mal que celui qu'on fait aux hommes ». Pendant cette harangue, Hypparchia s'ajusta, se releva, nous fit une salutation, et partit avec son cher époux.

CHAPITRE V.

HISTOIRE D'HYPPARCHIA ET DE CRATÈS. PORTRAIT DE LASTHÉNIE.

Je redis à Lasthénie le discours de Cratès. « Il est connu, me dit-elle; c'est, avec Diogène, le cynique le plus déhonté de sa secte. — Ce cynisme m'étonne moins dans un homme; mais sa femme! — Elle est plus folle que lui. Elle a des talens, de l'esprit, de l'érudition, de la beauté; mais son amour pour la philosophie a un peu exalté sa tête. Elle alloit souvent entendre Cratès; et séduite par son éloquence et ses sophismes, elle prit la résolution de l'épouser, le préférant aux plus brillans partis d'Athènes. Ses parens lui représentèrent l'indignité, la bassesse de son choix. Elle répondit qu'elle ne pouvoit trouver un mari plus beau, ni plus riche, et qu'elle se poignarderoit si on le lui refusoit. Les parens, désespérés, recoururent à Cratès lui-même, qui promit de faire ses efforts pour la dissuader et la dégoûter de lui. Il se présenta tout nu de-

vant elle. « Voilà, lui dit-il, en étalant sa bosse et sa laide figure, le magot que vous convoitez ». Lui montrant ensuite son bâton et sa besace : « Voici toutes ses richesses. Songez-y bien ; si vous voulez devenir ma femme, il faut vous résoudre à partager ma misère, et à mener la vie de la secte cynique ». Hypparchia, pour toute réponse, l'embrassa en l'appelant son époux. Le mariage se fit, et fut consommé publiquement sous le Portique. Elle se revêtit de haillons ; et depuis, elle s'abandonne au plus dégoûtant cynisme. Cependant Cratès a du mérite et de la philosophie : pour se livrer entièrement à l'étude, les uns disent qu'il a jeté son argent dans la mer, en s'écriant : *Je suis libre !* d'autres, qu'il l'a déposé chez un banquier, avec ordre de le remettre à ses enfans s'ils sont ignorans et sans esprit, et de le donner au public s'ils étoient philosophes, parce qu'alors ils n'auroient plus besoin de fortune (8). On lui demandoit un jour à quoi servoit la philosophie : « A se contenter de légumes, et à vivre exempt de soins et d'inquiétudes ». Il est singulier en tout. Il s'habille fort chaudement l'été, et légèrement l'hiver. Sa mal-propreté est repoussante. Il

porte

porte des peaux de mouton non préparées ; ce qui, ajoutant à sa laideur, en fait une espèce de monstre ».

Je reconduisis Lasthénie chez elle : qu'il m'en coûtoit déjà de la quitter ! combien l'intérêt de sa conversation ajoutoit à sa beauté ! Tourmentée d'une nouvelle activité, mon ame s'ouvrit à de nouveaux besoins, à une autre existence. Mais je dois vous faire connoître cette aimable Lasthénie, et vous tracer un portrait, que je ternirois si je cherchois à l'embellir.

A l'âge de vingt ans l'amour de la philosophie et de l'étude l'avoit amenée à Athènes, où elle fréquenta assidument les écoles et se lia avec Aristippe. Malgré quelqu'irrégularité dans ses traits, l'éclat de son teint, sa fraîcheur, un petit front, une bouche vermeille, de belles dents la plaçoient à la tête des beautés de la ville ; sa physionomie étoit noble, décente et spirituelle ; sa taille majestueuse ; son esprit, profond et lumineux, ne s'animoit que dans une conversation intéressante, ou la plume à la main. Un jour on lui dit que son jugement étoit au-dessus de son esprit, et ce propos la flatta. Elle aimoit le vrai, le naturel en toutes choses ; elle

avoit un goût et une sagacité rares pour saisir les beautés et les défauts d'un ouvrage, démêler le verbiage des sophistes d'avec la saine logique d'un sage.

Les atomes de Démocrite et d'Epicure, les nombres de Pythagore, les idées de Zénon sur Dieu, et sur le monde qu'il regarde comme un animal parfait, étoient l'objet de ses railleries : Socrate et Aristippe lui paroissoient les philosophes les plus raisonnables.

Quoique très-instruite, elle n'avoit ni les caprices, ni l'humeur qu'on attribue aux gens de lettres, qui, tantôt se livrent à une loquacité importune, tantôt se renferment dans un silence méprisant. Lasthénie parloit peu, écoutoit beaucoup : elle citoit souvent la maxime de Zénon : *Que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.* Elle ajoutoit : *Le silence est l'ornement des femmes.* Elle aimoit à dire des choses flatteuses, et, ce qui est rare chez les gens d'esprit, elle écoutoit les sots avec indulgence. Elle étoit si bienfaisante, que, lorsqu'elle avoit rendu quelque service, elle ne regrettoit plus sa journée. « La joie de faire du bien, disoit-

elle, est plus douce, plus touchante que la joie de le recevoir; il faut y revenir souvent: c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité, on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui ».

L'amour des richesses étoit une passion absolument étrangère à son ame. Un jour, un homme opulent, ayant besoin de son crédit, lui fit porter, en présent, deux flacons de vermeil, d'un travail fini; elle les lui renvoya remplis d'un excellent vin, en lui faisant dire que tout son vin étoit à son service.

Ses goûts étoient simples comme son ame; elle aimoit la promenade, la campagne et les fleurs; dans sa parure elle s'attachoit à la propreté; dans les livres elle vouloit la perspicacité, la pureté du style, la noblesse, la profondeur dans les idées, et plus d'intérêt que d'esprit. Un jour elle en jeta un avec colère, en s'écriant: « Ce n'est que de l'esprit ». Elle aimoit la peinture, la musique, la danse; la poésie sur-tout, qu'elle appeloit la musique de l'ame.

Dans sa bibliothèque, à côté d'Euclide, de Démocrite et de Platon, on trouvoit

Hésiode, Anacréon, Homère, Euripide. Interrogée un jour sur cet art difficile de réunir les plaisirs, les devoirs de la société, avec le temps qu'elle donnoit à l'étude, elle répondit : « Il y a trois choses que les femmes d'Athènes jettent par la fenêtre, le temps, leur santé et leur argent. Je suis très-économe de ces trois choses : en fait de temps, je me conduis comme ces hommes qui n'ont qu'une fortune médiocre, et qui, par le moyen d'une économie intérieure, paroissent au niveau des gens opulens ».

Telle étoit cette aimable Lasthénie, dont le souvenir n'a souffert aucune altération dans mon esprit depuis trente ans.

CHAPITRE VI.

ACCUSATION ET JUGEMENT DU PHILOSOPHE CLÉANTHE. ANECDOTES SUR ARISTIPPE.

J'AVOIS la permission de venir la voir. Le lendemain elle me demanda comment j'avois passé la nuit : « A me promener sur les bords de l'Ilyssus ; y retournez-vous ce matin ? — Non, je vais à l'Aréopage. Vous connoissez

Cléanthe, ce philosophe du portique; il est mandé pour rendre compte de sa conduite. — Comment! ce grave et savant personnage? de quoi peut-on l'accuser? — D'être né pauvre. Il est arrivé dans cette ville avec quatre drachmes. Les Athéniens prétendent qu'un homme indigent, dénué de tout, est l'ennemi de tous; et une loi oblige chaque citoyen à déclarer ses moyens de subsistance. Je suis fort en peine pour Cléanthe: je lui ai fait offrir le crédit d'Aristippe et le mien; il m'a refusée. Ma curiosité se joint à mon inquiétude pour lui, et je veux aller voir comment il sortira de cette accusation; car enfin, tout le monde sait qu'il n'a rien, et qu'il passe ses journées dans l'école de Zénon».

Je suivis Lasthénie à l'Aréopage. Dès que l'accusé parut, les juges lui demandèrent, d'un ton sévère, « quel métier, quel travail le nourrissoient »? Cléanthe, à ces mots, présenta aux juges un jardinier et une vieille boulangère, en leur enjoignant de répondre pour lui. Le jardinier attesta que toutes les nuits Cléanthe lui puisoit de l'eau, et la boulangère déclara qu'au sortir de chez le jardinier, il venoit pétrir pour elle. Cette justification remplit toute l'assemblée d'estime et

d'admiration pour Cléanthe ; et les juges, frappés de cette grandeur d'ame, lui offrirent des présens considérables. Il les refusa, en disant : « Vous voyez que j'ai un trésor dans mon travail ». Les spectateurs applaudirent avec transport à ce désintéressement, et le reconduisirent en triomphe ».

En rentrant chez Lasthénie, nous trouvâmes Aristippe qui nous quitta bientôt.

Comme ce galant philosophe étoit l'objet secret de ma jalousie, je me hasardai de dire à Lasthénie : « Cet homme si calme, si apathique, s'est pourtant animé pour vous, ou son ame a été pétrifiée par la tête de Méduse. — Il proteste que je suis la femme qu'il a le plus aimée ; et j'avoue que ses agrémens, ses talens, ses lumières, en amusant mon esprit, avoient jeté un vif intérêt dans mon cœur : il voulut me plaire, et il y réussit ; mais il n'a pas eu l'art de nourrir cette illusion : l'esprit amuse, mais il n'échauffe pas ; c'est le feu d'un phosphore : sans un peu d'enthousiasme et d'ivresse, l'amour n'est plus qu'un sentiment commun et méprisable. Cependant, comme je n'avois que vingt ans, je fus séduite, peut-être autant par le charme de l'amour, que par le langage et l'attachement d'Aristippe ; et sans doute ma foiblesse

et mon penchant auroient assuré son triomphe, si son enjouement, ses plaisanteries, sa légéreté n'eussent peu à peu attiédi mon cœur. Lorsqu'il parloit, je le trouvois charmant, je m'applaudissois de sa conquête; quand il me quittoit, la réflexion le desservoit, et je m'affermissois dans mes refus. Un dernier trait de sa conduite fixa mon irrésolution. Vous savez la fin désastreuse du plus sage des hommes, Socrate. Aristippe étoit son ami; dès qu'il le sut condamné à boire la ciguë, il cessa de le voir: je lui en demandai la raison. « Si je pouvois briser ses fers, je volerois à son secours; mais, dans l'impossibilité de le servir, je m'épargne la douleur de le voir souffrir : à quoi bon se forger des peines! Un jour que je devois donner un grand repas, on vint m'annoncer qu'un ami intime se mouroit; soudain je déprie mes convives, et je cours prodiguer tous mes soins au malade. Je ne pus retarder sa mort d'une minute; il expira une heure avant le coucher du soleil. Je rappelai aussitôt mes amis, et mes frais ne furent pas perdus. — Votre philosophie est d'une complexion facile; vous pouvez connoître tous les plaisirs, mais non celui des larmes ».

Ce développement de son caractère me décida. Après une lutte pénible, je le fis prier de

passer chez moi. Il débuta avec sa légéreté ordinaire, en m'adressant des choses charmantes et flatteuses. Je résistai à cette séduction. « Mon cher Aristippe, lui dis-je, non sans quelqu'embarras, votre amitié m'est chère, votre philosophie aimable, l'enjouement et les grâces de votre esprit feront toujours le charme et le bonheur de ma vie : vous êtes fait pour instruire et embellir le monde ; mais avouez que vous n'êtes pas né pour l'amour ? — D'où vient? pourquoi me chasser si cruellement de son temple ? — C'est que vous n'avez pas le don d'aimer; que vous faites l'amour par système, par convenance, et non par sentiment. — Mais il faut des principes, même en amour : ce dieu n'est qu'un enfant ; il faut jouer avec lui, non le traiter gravement. Les passions tumultueuses, exagérées, fatiguent l'ame, la chargent de nuages : c'est le zéphyr qui fait éclore les fleurs ; Borée les flétrit et les tue. — Eh bien ! je vous prends au mot : je vous devrai mon repos et ma philosophie ; vous avez débarrassé mon esprit de bien des préjugés ; vous m'avez éclairée ; permettez que je vous éclaire à mon tour. L'amour n'est chez vous qu'une fantaisie, un mouvement de l'amour-propre ; vous voulez paroître aimable, peu soucieux d'aimer ou d'être aimé.

Bornez-vous donc à l'amitié, sentiment plus tranquille, plus analogue à l'essence de votre ame. — Quoi ! vous voulez me renfermer dans le cercle étroit de l'amitié ? — Oui, si vous me jugez digne d'être votre amie. — Vous êtes trop aimable, trop intéressante pour que je refuse un titre si flatteur ; mais aussi vous avez trop d'appas pour que j'éteigne facilement le feu qu'ils avoient allumé. — Consultez-vous bien; avec autant d'esprit vous trouverez cent maîtresses : une amie véritable est un être plus rare. — Je crains bien que vous n'ayiez raison. Allons, je répudie l'amour, et j'ouvre ma porte à l'amitié ».

Depuis, notre liaison est charmante : ni jalousie, ni querelles n'élèvent entre nous aucun nuage. Quand il retombe dans son défaut d'habitude et me parle galanterie, je lui dis, en riant : « Vous vous trompez, songez que nous sommes sur la route de l'amitié ».

CHAPITRE VII.

SENTIMENT DE LASTHÉNIE SUR L'AMOUR. ANTENOR FAIT UNE TRAGÉDIE POUR LUI PLAIRE.

Je revis trop souvent cette aimable Lasthénie, et le trait de l'amour s'enfonça dans mon

ame. J'aurois donné des siècles de vie pour en être aimé quelques mois. Elle me disoit un jour, en me parlant du mauvais choix de plusieurs femmes dans leurs inclinations : « Je n'aimerai jamais un homme sans esprit et sans connoissances. Si nous pouvons nous faire pardonner une foiblesse, c'est lorsque les talens et le mérite de l'objet aimé annoncent que notre attachement est épuré par le goût et la délicatesse. Aimer un sot, c'est s'identifier avec lui ; c'est afficher qu'on a des sens, et non une ame ; c'est dépouiller Vénus de sa ceinture ».

Ce discours m'enflamma pour l'étude et pour la gloire, et je conçus le projet d'une tragédie. J'y travaillai mystérieusement avec l'ardeur et l'impétuosité d'un jeune homme ; mon plan fut l'ouvrage d'une semaine, et les vers celui de deux mois ; il est vrai que j'y sacrifiois mes nuits. Le temps pressoit ; nous touchions au printemps, saison où l'on célèbre les grandes fêtes de Bacchus. Le sujet de ma pièce étoit la mort d'Achille tué par Pâris, au moment où il alloit épouser Polixène.

Mon drame achevé, j'en fis une lecture à cinq jeunes gens de mes amis, initiés dans les mystères de la littérature. Leurs éloges, leur censure ne s'accordèrent pas ; l'un approuvoit ce

que l'autre critiquoit; celui-ci vouloit supprimer; celui-là demandoit des développemens. Enfin, après avoir analysé, décomposé, critiqué, approuvé mon drame pendant une matinée entière, ces beaux-esprits se retirèrent, me laissant beaucoup plus indécis qu'avant la lecture.

Je confiai cet événement et mes anxiétés à un autre ami, qui avoit de l'esprit sans prétention, et ne le cultivoit que pour se rendre heureux. « Ecoutez, me dit-il, l'anecdote de Polyclète de Sicyone, célèbre statuaire. Il travailloit en même temps deux statues semblables, une publiquement, et l'autre en secret; pour celle-ci, il ne consulta que son génie; pour la première, il accueilloit tous les conseils, et corrigeoit, ajoutoit, retranchoit au gré des critiques. Ces deux ouvrages finis, il les expose à côté l'un de l'autre: on censure la première statue, et l'autre, celle de son génie, enlève tous les suffrages. « Athéniens, dit alors Polyclète, la figure que vous critiquez est votre ouvrage, et celle que vous admirez est le mien ». Je vous conseille donc, ajouta mon ami, de vous confier en vos forces et de suivre votre Minerve ». J'aurois volontiers consulté Lasthénie, dont je connoissois le goût et la saine critique; mais je voulois la surprendre et l'étonner par un coup d'éclat.

Cependant, quand j'eus poli, limé et donné la dernière couleur à mon tableau, je rencontrai Eupolis, poète dramatique, que j'avois vu plusieurs fois chez Lasthénie; il m'invita à entendre une comédie de lui, qu'on alloit représenter aux fêtes de Bacchus. Je crus le moment favorable pour lui confier le secret de ma production, et lui demander ses lumières, ajoutant que j'attendois de son amitié la plus exacte vérité. Il me le promit avec d'autant plus de zèle, que lui-même l'exigeoit de ses amis. Je le priai à dîner le lendemain; je le traitai splendidement, et, le repas fini, je commençai ma lecture. Il écouta attentivement, m'arrêta sur quelques détails, me fit des observations judicieuses; mais il fut charmé de mon coup d'essai, me garantit le succès le plus flatteur, et me laissa enchanté de lui et de mon ouvrage.

Je le présentai aussitôt au premier archonte et aux juges nommés avec lui pour admettre ou rejeter les pièces[1]: il daigna m'être favorable. Je fus inscrit, et j'attendis la représentation avec toute l'impatience d'un auteur.

[1] Il y avoit à Athènes un tribunal nommé pour juger les pièces de theâtre. On jugeoit quelquefois, en peu de jours, jusqu'à cent tragédies. Chaque poète devoit faire représenter trois drames tragiques et un satyrique.

Ce jour arriva. Dès que le soleil parut, je courus au théâtre qui s'ouvre alors; car, dans les grandes dionysiaques, on joue douze à quinze pièces par jour, et le spectacle ne finit qu'à l'entrée de la nuit. La scène est ornée, d'un côté, de décorations très-bien exécutées; de l'autre, est un vaste amphithéâtre couvert de gradins, qui s'élève jusqu'à une très-grande hauteur.

Le peuple arriva en foule; il montoit, descendoit, crioit, rioit, se pressoit. Au milieu de ce tumulte, je vis entrer les neuf archontes, ou premiers magistrats, les cours de justice, le sénat des cinq cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels, qui occupent les gradins inférieurs. Les femmes se placèrent loin des hommes et des courtisanes.

Les riches Athéniens faisoient apporter des tapis, des coussins de pourpre; d'autres, pendant la représentation, firent venir du vin, des fruits et des gâteaux. Le nombre des spectateurs montoit à trente mille : quelle assemblée pour un auteur [1] !

[1] Périclès établit des fonds pour être distribués aux citoyens pauvres, hors d'état de payer leurs places aux spectacles; et le peuple prononça la peine de mort contre l'auteur qui proposeroit d'affecter ces fonds à d'autres usages.

Cependant j'avois donné aux acteurs, pour imposer davantage, une chaussure très-haute, des masques nouveaux : ils avoient des robes traînantes et magnifiques. Dans ma pièce, des ombres sortoient des tombeaux; j'y faisois paroître des divinités infernales, pâles et hideuses, armées de torches, les cheveux entrelacés de serpens, des spectres horribles qui rugissoient. Appuyé de tous ces moyens, ne doutant presque plus du succès, je me plaçai le plus près de Lasthénie qu'il me fut possible, pour jouir en secret de ses applaudissemens et de ses larmes. La scène s'ouvre, le choeur arrive au nombre de quinze personnages [1], précédés d'un joueur de flûte, qui régloit leur marche. Les choristes étoient des vieillards, des jeunes gens des deux sexes, qui représentoient des prêtres, des guerriers [2]; la terreur me saisit, les pulsations de mon pouls se succédoient rapidement. On écoute d'abord en silence, sans signe d'improbation ni de contentement. Bientôt le murmure commence; sem-

[1] Les choristes étoient au nombre de quinze dans la tragédie, et de vingt-quatre dans la comédie.

[2] Les chœurs chantoient tous ensemble lorsque les acteurs se retiroient, ou bien souvent ils se mêloient dans l'action, chantoient ou déclamoient avec les personnages.

blable à ce vent léger, précurseur des orages, il croît, s'élève, éclate en huées, en ris immodérés : mes spectres et leurs rugissemens ne font peur qu'aux enfans et aux femmes. Me voilà transi, glacé, palpitant, hors de moi : quelle chute ! tomber aussi rapidement devant l'objet de son amour ! Cependant je comptois beaucoup sur mon dernier acte, où j'avois réuni, comme dans un foyer, tout l'intérêt de la pièce. Achille mourant, offroit, selon moi, le tableau le plus pathétique. Mais tout-à-coup un orage gronde, la pluie survient; voilà le théâtre, les acteurs et l'auteur abandonné. Tout fuit ; je m'échappe aussi, honteux, désespéré, persuadé que cela n'arrivoit qu'à moi, et maudissant Thespis, l'inventeur de la tragédie [1].

C'étoit bien moins les huées du public qui faisoient mon supplice, que l'irréparable affront qui me flétrissoit devant Lasthénie, pour qui seule j'avois essayé de voler au temple de la gloire.

La fièvre m'assaillit : pendant les longues heures de la nuit, et le jour suivant, je ne méditois que des projets sinistres. Je voulois fuir Lasthénie, le monde, m'ensevelir dans

[1] Comme le théâtre étoit sans toiture, les spectateurs se sauvoient quand il pleuvoit.

un désert, terminer une vie odieuse : c'est dans ces cruelles agitations que je passai deux jours, solitaire, égaré, sans prendre ni repos, ni nourriture.

Le troisième jour, au matin, je reçois un billet de Lasthénie, qui me prie instamment de me rendre chez elle. Un sot amour-propre me fit hésiter ; mais enfin l'amour l'emporta sur la vanité. J'y vais : le frisson me saisit à la porte ; je craignois qu'elle ne fût instruite de mon désastre. Dès qu'elle m'aperçut, elle vint à moi, me tendit la main d'un air riant et affectueux, en me disant : « Eh bien ! pauvre auteur, votre pièce est tombée, et je ne puis vous consoler de cette disgrace ! Je présumois un peu mieux de vous et de moi ». Ces paroles, la douce sérénité de son visage appaisèrent mes angoisses. « Vous savez donc que je suis le malheureux auteur qui ......? » La parole expira sur mes lèvres. « Oui, depuis hier seulement ; c'est Eupolis qui vous a nommé, et qui avoit annoncé la chute de votre tragédie. — Comment ! Eupolis ? je la lui ai lue, il l'a applaudie, et m'a garanti un plein succès ! — Oh ! caution d'auteur ! On voit bien que vous êtes encore un jeune adepte.

adepte. Quoi! vous confier à votre rival? Ne voyez-vous pas que votre disgrâce relève sa gloire? Mais quel étoit votre but en faisant cet ouvrage? Avez-vous rêvé comme Eschyle, qui, s'étant endormi dans un champ où il gardoit les raisins, vit en songe Bacchus qui lui ordonnoit de faire une tragédie; ou vouliez-vous illustrer votre nom, acquérir de la célébrité? — Non, je vous jure, je n'ambitionne pas les applaudissemens du public; un suffrage plus flatteur enflammoit mes esprits. Vous m'avez dit un jour que vous n'aimeriez jamais un homme sans lettres, sans talens; je me suis aussitôt dévoué à l'étude, j'ai composé cette malheureuse pièce pour m'attirer un de vos regards. — Vous n'aspiriez donc qu'à mon suffrage? — Oui, pour l'obtenir, je donnerois toute la gloire de Sophocle et d'Euripide; mais une tragédie si honteusement tombée peut me nuire. — Ne craignez rien, elle vous sera utile; elle me fait connoître votre coeur, et même l'étendue de votre esprit; car votre drame, quoique foible et mal conçu, ne peut être que la production d'un homme d'esprit. — Je vais être enchanté de sa chute. — Vous n'y perdrez rien». A ces mots, je me jette à ses pieds, lui jure

l'amour le plus tendre, et la supplie de m'ouvrir son cœur, de laisser briller un rayon d'espérance. « Vous voulez être aimé de moi ? Savez-vous bien que j'ai trente ans, que vous êtes un enfant en comparaison ? — Vous voulez dire que vous êtes plus instruite, plus aimable que moi ; mais l'amour développera mon esprit, les ressorts de mon ame, et m'élèvera jusqu'à vous ». Enfin Lasthénie, à travers les voiles de la timidité, me laissa entrevoir que j'étois aimé.

Un sot triomphe de la conquête d'une femme qui, pour l'ordinaire, ne vaut pas mieux que lui, ou qui, sans goût dans son choix, le préfère par des motifs peu flatteurs ; mais Lasthénie honoroit celui qu'elle distinguoit. Les plus grands philosophes, les hommes les plus aimables, les principaux d'Athènes étoient à ses pieds, et jamais elle n'avoit profané ni l'amour, ni son cœur par un attachement peu glorieux ; elle n'avoit aimé qu'Aristippe, et ce sentiment et sa conduite avec lui faisoient son éloge. Je fus vengé d'Eupolis, ou plutôt il me coûta encore des regrets et des pleurs.

Epris de la jeune Glycère, l'hymen les unit. Cette journée fut marquée par les fêtes,

les pompes et les plaisirs. La nuit vint prêter son voile à de plus douces voluptés ; mais quelle nuit ! on trouva, le lendemain, les deux époux, dans les bras l'un de l'autre, sans mouvement et sans vie.

Depuis la chute de ma tragédie, époque bien chère à mon cœur, le jour le plus doux embellit mon existence. Tout entier à l'amour et à Lasthénie, ma vie s'écouloit délicieusement auprès d'elle. Nous nous promenions tous les jours sur les bords du Céphise ou de l'Ilyssus ; souvent, évitant les promenades fréquentées, nous montions sur des collines couvertes d'oliviers, de lauriers et de vignes. Là, portant ses regards sur un vaste horizon, contemplant le lever ou le coucher du soleil, elle s'écrioit dans son enthousiasme : « Quel superbe tableau ! que tout est mesquin et misérable dans nos villes..... ! » Aussi, dans l'enceinte des murs, elle disoit qu'on ne respiroit pas.

Dans une de nos courses, elle me donna une preuve touchante de la bonté de son cœur. Nous errions dans la campagne ; nous trouvâmes une villageoise éplorée, qui gémissoit, poussoit des sanglots. Lasthénie vole vers elle, s'informe de la cause de ses pleurs.

L'infortunée la conduit vers sa vache qui venoit d'expirer ; c'étoit là toute sa richesse, son unique ressource ; de son lait elle nourrissoit deux enfans. « Hélas ! ils vont mourir de faim » ! Lasthénie la console, lui en promet une autre, court à la ville, ramène une vache, et me dit : « Je suis contente de ma journée : il faut se refuser le superflu, pour procurer le nécessaire aux autres ».

Malheureusement la durée de la même situation amène l'habitude, et l'habitude flétrit tout : le plaisir du lendemain doit être différent de celui de la veille. Je n'avois d'abord désiré que le cœur de Lasthénie ; être aimé d'elle me paroissoit le comble de la félicité. Bientôt d'autres désirs plus ardens, plus impétueux, embrasèrent mon sang et mon imagination. Loin de respirer auprès d'elle un bonheur pur, un calme délicieux, un feu secret me consumoit ; je ne lui en celois pas la cause. Je sollicitois des faveurs ; elle me repoussoit avec sévérité. « L'amour, me disoit-elle, est bien plus vif, plus aimable, paré de son illusion, qu'il ne l'est après la possession qui dissipe son prestige. — Si le plaisir détruit quelquefois l'enchantement qui environne l'objet aimé, ce n'est qu'après

nous avoir enivrés de l'ambrosie des dieux. Le temps, peut-être même la douce et longue habitude du bonheur affoiblissent l'amour. Mais si l'on s'est privé de ses faveurs, que reste-t-il ? le regret d'avoir perdu de beaux jours. — Vous êtes bien loin de la délicatesse du jeune Thrasonidès : il étoit, suivant l'expression d'un sophiste, si amoureux de son amour, qu'il refusa de posséder sa maîtresse, de peur que la jouissance n'attiédît ses désirs, et ne troublât le charme de sa passion. Denis de Syracuse présenta un jour au voluptueux Aristippe trois belles courtisanes, lui permettant d'en choisir une. Il les prit toutes les trois, disant que Pâris s'étoit mal trouvé d'avoir choisi. Il réfléchit ensuite qu'il etoit beau de se vaincre ; soudain il renvoie les trois nymphes, et rentre chez lui enchanté de sa raison et de son triomphe. — Votre comparaison n'a aucun rapport avec ma situation. Aristippe n'aimoit pas ; et quant à ce Thrasonidès, il ne faut pas louer les vertus dont on ne connoît pas la source ». Dans ce moment Aristippe entra, et dit à Lasthénie : « Je viens vous chercher pour vous mener à l'Aréopage ; on va juger l'infortunée Eudoxie. — Vous me faites frémir, s'écria

Lasthénie : que je la plains ! mais elle est bien coupable ! Empoisonner son amant, quelle atrocité ! — Les apparences déposent contr'elle ; mais Eudoxie est innocente. Le public, toujours léger, toujours prompt à condamner, demande son supplice à grands cris ; c'est une barbarie. Voici quelques détails de cette catastrophe qu'on vient de me conter.

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE D'IPHICRATE ET D'EUDOXIE.

Iphicrate, éperdument amoureux d'Eudoxie, avoit été assez heureux pour lui inspirer une passion égale à la sienne. Eudoxie est belle, jeune et sensible, d'un caractère ingénu et plein d'aménité ; mais, privée des grâces de l'imagination, elle ne sait qu'aimer ; elle n'a point l'art de varier les scènes de l'amour, de les embellir, et d'enchaîner le cœur par les charmes de l'esprit. Les entr'actes de l'amour sont longs. Iphicrate, au contraire, étoit d'une activité inquiète ; avide de jouissances et d'instruction, il caressoit

tous les goûts, tous les arts, passoit de l'étude aux plaisirs, des plaisirs aux affaires. Il ne connoissoit que deux façons d'employer le temps : jouir ou travailler. Il disoit que l'agitation étoit la vie de l'ame. Séduit d'abord par la beauté d'Eudoxie, par la douceur de son caractère, il lui fit grâce des qualités de l'esprit, ou plutôt le bandeau de l'amour lui cacha cette imperfection. Mais, après l'enivrement d'une passion heureuse, les tête-à-têtes commencèrent à l'excéder ; il voulut inspirer à son amante le goût de l'instruction : il lui faisoit des lectures, lui expliquoit les meilleurs auteurs, lui en développoit les beautés ; mais il fatiguoit un terrain aride et ingrat : Eudoxie écoutoit par complaisance ; de fréquentes distractions et de longs bâillemens annonçoient son ennui et son inaptitude. Iphicrate, voyant l'inutilité de ses lectures, les discontinua. Cependant ses visites devinrent plus rares et plus courtes ; il trouvoit toujours des prétextes pour les abréger. L'œil d'une amante s'aperçoit bientôt du plus léger refroidissement. Elle se plaignit, s'exhala en reproches, tantôt avec le ton de la sensibilité, tantôt avec aigreur ; mais les plaintes, l'humeur, les prières mêmes font naître la dis-

simulation sans ramener l'amour. La sensible Eudoxie, désespérée de l'inefficacité de ses efforts, voulut essayer des moyens plus sûrs : l'ignorance est crédule et superstitieuse. Elle avoit ouï parler d'une femme qui composoit des philtres pour inspirer l'amour. Elle la vit, et cette malheureuse lui promit le breuvage et un succès certain. Elle lui raconta qu'un jeune homme à qui elle avoit fait manger un fruit préparé, sentoit tous les jours, à la même heure, pendant soixante minutes, un violent accès d'amour. Voici la confection de ces philtres.

D'abord on invoque les divinités infernales ; on met ensuite dans un vase des poissons, des herbes, des os de grenouilles, de l'hippomanès, et du sang d'une femme.

Eudoxie, munie de cette potion détestable, attendit qu'Iphicrate, qui étoit sujet à des maux d'estomac, se plaignît de cette incommodité. Elle lui propose alors d'un élixir, spécifique sûr contre ses maux, et le lui présente. Iphicrate repoussa plusieurs fois la main de son amie : il nioit la vertu du remède ; mais enfin, vaincu par ses instances, il consent à le boire. Sans doute l'infame Mégère y avoit fait infuser des herbes vénéneuses, dont elle ignoroit la

propriété. Iphicrate sent bientôt les premières atteintes du poison; il a des convulsions, des déchiremens d'entrailles; le feu le consume. « Ah! s'écria-t-il, Eudoxie, qu'avez-vous fait? la mort est dans mon sein; je suis empoisonné »! Eudoxie pâlit, s'effraie, mais se flatte que ce n'est qu'un effet passager du philtre. Cependant le mal redouble, le poison fermente et brûle le malheureux Iphicrate. « Je me meurs, s'écrioit-il; quel horrible tourment! c'est toi, c'est toi qui m'as donné la mort »! Eudoxie, à ces cris, à l'aspect de son amant couvert des ombres du trépas, tremblante, désespérée, va, vient, appelle, implore des secours. On vole chez le médecin; il arrive, et déclare que le poison et la mort sont dans le sein d'Iphicrate. Déjà son visage se décompose, sa bouche se tord, ses yeux s'enfoncent, la mort jaunit son teint. « Achevez-moi, par pitié, crioit-il; au nom des dieux, abrégez mon supplice; je souffre le tourment de Prométhée, mes entrailles sont dévorées! Que t'ai-je fait, Eudoxie? que t'ai-je fait pour me donner un poison si cruel »! A ces mots, Eudoxie éperdue, égarée, se précipite sur lui, l'étreint, reste immobile et glacée. Puis, reprenant ses esprits, elle s'écrie: « Iphicrate, mon cher Iphicrate; oui, c'est moi qui

suis ton assassin, ton bourreau! moi qui t'idolâtrois! Laisse-moi respirer ton poison, mourir avec toi. La barbare m'a trompée! j'ai cru te donner un philtre pour me faire aimer. Daigne jeter un regard sur moi! daigne me pardonner mon crime »! Les soupirs, les sanglots interceptent sa voix. Iphicrate, qui voit son innocence et sa douleur, lève sur elle un œil languissant, lui tend la main, et dit d'une voix mourante.... « Ma chère Eudoxie, je te pardonne; oui, je te pardonne. Sois heureuse...» A ces mots, il expire. Son amante effarée, livide, glacée, veut se poignarder, et tombe inanimée. On l'enlève, on la jette sur un lit où, pendant trois jours, elle a été dans un délire continuel. Les mots de poison, de mort, le nom d'Iphicrate étoient sans cesse dans sa bouche. Quand elle eut repris ses sens, elle inonda sa couche de pleurs, en invoquant la mort, la demandant au nom de la pitié.

Le bruit de cet empoisonnement circula bientôt dans Athènes. Eudoxie passa pour un monstre, une Euménide; et cependant c'est l'amante la plus tendre. Je tiens d'un aréopagite le détail de cet événement terrible. Vous savez que le second archonte l'a dénoncée, et que, suivant la loi, son nom et son crime sont depuis

huit jours exposés en public. Tout Athènes court à l'Aréopage ; et quoique plusieurs membres de ce tribunal soient instruits de la méprise et de l'innocence d'Eudoxie, Iphicrate est mort, le délit existe, et nos magistrats sont obligés de prononcer un jugement. Partons : cette cause est très-intéressante.

Aussitôt des esclaves allument des flambeaux ; car ce n'est que dans la nuit que l'Aréopage peut s'assembler. Nous nous hâtons de monter la colline (9). Les juges étoient déjà sur leurs siéges, au nombre de trois cents : à leurs pieds ruisseloit le sang des victimes qu'on venoit d'immoler, et dont les membres sanglans palpitoient encore. Sur une table on voyoit les deux urnes redoutables ; l'une appelée l'urne de *la miséricorde*, l'autre de *la mort :* celle-ci d'airain, la première de bois.

Tout-à-coup un bruit confus nous frappe : chacun se lève, et porte ses regards vers le lieu du mouvement. On voit arriver la malheureuse Eudoxie, environnée de la garde scythe ; sa pâleur, sa démarche traînante, sa profonde tristesse, le désordre de ses cheveux et de ses vêtemens, sa beauté attendrissent tous les cœurs. J'entendois des sanglots, je voyois couler des larmes. Lorsqu'elle fut auprès des victimes,

l'archonte-roi [1] forma son accusation, et la dénonça comme empoisonneuse : alors un des aréopagites lui ordonna de prêter le serment ordinaire. Elle s'approche d'un pas lent, mais assuré, se place au milieu des victimes sanglantes, promène ses regards sombres sur toute l'assemblée, et puis s'écrie d'une voix forte : « Athéniens, je jure par les dieux, par les Euménides dont le temple est voisin, que c'est moi qui ai empoisonné Iphicrate que j'adorois, et que je mérite la mort » ! Elle se tait et tombe évanouie.

Les aréopagites, sans autre information, se lèvent successivement, prennent deux petits cailloux, l'un blanc, l'autre noir, avec le pouce, l'index et le doigt du milieu, et vont jeter l'un des deux dans l'une des urnes. Pendant cette cérémonie lugubre, tous les cœurs frémissent; on attend avec effroi l'arrêt fatal.

Dès que les juges eurent repris leurs places, on ouvrit les urnes, on compta les boules; le nombre des blanches l'emporta. Alors les magistrats tracèrent avec l'ongle, sur une tablette enduite de cire, une ligne courte; ce qui annonçoit l'absolution de l'accusée; la ligne longue exprime la condamnation. On présenta la ta-

[1] C'est ainsi qu'on nommoit le second archonte.

blette au public qui applaudit avec transport à la prudence et à la douceur de ce jugement. Ce sage tribunal avoit senti les mouvemens de la commisération pour une infortunée égarée et coupable par un excès d'amour.

Lorsqu'Eudoxie parut animée d'un reste de vie, on lui annonça sa grâce. « Ah! quelle grâce! dit-elle ; c'est la mort, la mort seule qui est une faveur pour moi » !

Tel fut le célèbre jugement de l'Aréopage. Eudoxie n'y survécut pas long-temps : le repos la quitta ; le doux sommeil ne ferma plus sa paupière : le jour, la nuit, elle ne voyoit que des spectres, ou l'ombre irritée de son amant qui la poursuivoient, lui reprochoient son trépas. Elle mourut en prononçant le nom d'Iphicrate ».

Cette scène touchante laissa une longue impression de tristesse dans l'ame de Lasthénie. Elle me raconta un autre jugement qui honore beaucoup la sagesse et les lumières de l'Aréopage.

Télécyde, femme de la riche Sicyone, avoit formé un second noeud d'hymen avec Pyshodore. Elle avoit un fils de son premier lit, nommé Lycius, jeune homme de la plus grande espérance. Ce dernier mariage lui donna un autre

fils, qui, parvenu à son adolescence, ouvrit son ame à la haine et à la jalousie. Il ne pouvoit supporter son frère; son père, il est vrai, nourrissoit et irritoit ces semences de haine. Tous deux, agités de furies, attirèrent Lycius dans un chemin écarté, où ces monstres l'égorgèrent. Sa mère le pleura long-temps auprès de ses assassins. Mais enfin la justice des dieux éclaira leur forfait : tout fut découvert. A cette affreuse nouvelle, Télécyde respira à son tour la vengeance et le crime. Un poison actif versa la mort dans le sein des deux coupables. Elle fut arrêtée, traduite devant plusieurs tribunaux qui n'osèrent la condamner, ni l'absoudre. L'affaire fut portée devant l'Aréopage qui, après un long et mûr examen, ordonna que les parties reparoîtroient dans cent ans.

Cependant je n'osai plus parler à Lasthénie de mon bonheur; mais un événement le décida, et me rendit le plus heureux des hommes.

CHAPITRE IX.

ANTENOR LUTTE CONTRE UN TAUREAU. ESPÉRANCE FLATTEUSE.

Nous nous promenions dans la campagne : nous étions sur une éminence qu'on appelle la colline aux chevaux, où l'on dit qu'Œdipe vint pleurer ses malheurs. Tout-à-coup Lasthénie jette un grand cri ; je tourne la tête, je vois un taureau furieux et peu éloigné, qui couroit sur elle. « Sauvez-vous », m'écriai-je ! Et soudain je m'élance au-devant de lui ; je n'avois pour toute arme qu'un long bâton dont je le frappai. L'animal irrité veut se ruer sur moi ; je l'évite, je m'enfuis ; il me poursuit : des bergers, armés de bâtons ferrés, accourent à mon secours. Je saisis un de leurs bâtons, j'attends mon ennemi ; et lorsqu'il veut me frapper de ses cornes, je lui enfonce le fer dans la tête, et le jette mort sur la poussière. Les bergers poussent des cris de victoire, et posent sur mon front, comme aux jeux olympiques, une couronne d'olivier. Mais Lasthénie m'inquiétoit ; je ne la voyois plus. Je la cherche ; je l'aperçois enfin sur la colline

d'où elle avoit vu mon combat et ma victoire. Je vole à ses pieds, et j'y dépose ma couronne. Elle se jette à mon cou, en me disant : « J'embrasse le nouveau Thésée, vainqueur du taureau de Marathon ; je lui dois la vie : que ce baiser en soit la récompense ». Ce fut le premier baiser de l'amour : qu'il fut doux à mon cœur !

Nous nous éloignâmes, et nous nous trouvâmes bientôt dans une enceinte de rochers arides, où s'élevoient çà et là des pins, des oliviers. Nous nous assîmes au pied d'une grande roche ; l'aspect de cette solitude sombre et agreste, son silence qui n'étoit interrompu que par le cri de quelques oiseaux sauvages, et la chute d'une cascade qui rouloit sur notre tête et tomboit à nos pieds, nous jetèrent dans une douce rêverie. Nous ne parlions pas : quel délicieux instant ! le feu de la volupté circuloit dans mes veines, embrasoit mon ame. Je serrai Lasthénie dans mes bras, je lui ravis quelques baisers, respirai le parfum de sa bouche : éperdu d'amour et de désirs, j'aspirai à la suprême félicité. « Arrêtez, de grâce, mon cher Antenor, s'écria Lasthénie ; différez votre victoire, elle est assurée : demain nous passerons la journée dans ma petite maison de campagne ; que ce jour soit marqué dans votre vie comme le plus beau et le plus heureux ».

reux ». En parlant ainsi, elle s'échappa de mes bras, et je n'osai la retenir. La nuit approchoit, nous retournâmes à la ville, et j'allai attendre chez moi, dans l'agitation et le tourment de l'impatience, le réveil de la nature.

Que la nuit tarda à replier ses voiles! je croyois le soleil enchaîné sous l'horizon. Enfin un trait de jour s'élance dans l'espace; l'astre paroît et l'inonde de lumière. Je me prosterne devant lui, en m'écriant dans mon enthousiasme : Ame vivifiante de l'univers, père de la nature, ralentis aujourd'hui ta marche, comme tu fis jadis pour prolonger les plaisirs de Jupiter et d'Alcmène : je ne suis pas le maître du tonnerre, mais Lasthénie vaut toutes les divinités de l'Olympe!

CHAPITRE X.

BILLET FACHEUX DE LASTHÉNIE. CONVERSATION D'ANTENOR AVEC LE PHILOSOPHE XÉNOCRATE.

J'ÉTOIS dans ce ravissement, j'allois me rendre chez Lasthénie, lorsque je reçus un billet de sa part. Je lis : « Je suis fâchée, mon cher Antenor, d'être obligée de différer notre prome-

nade champêtre ; un devoir sacré m'appelle ailleurs et je pars : vous serez informé de mon retour. Portez-vous bien, soyez heureux ».

Ce billet m'atterra : je me crus joué, trahi ; je maudis l'amour, mon étoile et Lasthénie. Désespéré, je courus chez elle ; je fis cent questions sur son départ : on ne put rien m'apprendre. Ce mystère me remplit de crainte et de soupçons. J'errai dans les rues, dans les places ; j'allois du Pnyx au Céramique, du Céramique à la rue des Trépieds, marchant au hasard, sans objet, agité, absorbé dans ma rêverie, ne voyant rien, parlant tout seul, en m'écriant par fois : L'ingrate ! la perfide ! Au pied de l'escalier qui conduit à la citadelle, je coudoie rudement un homme qui m'arrête ; il me nomme ; je regarde, je vois le philosophe Xénocrate, que je connoissois. « Jeune homme, qu'avez-vous, me dit-il, vous paroissez hors de vous ? êtes-vous malade ? — Plût aux dieux que je fusse mort ! — J'entends ; vous avez des chagrins, des peines ? — Je suis le plus malheureux des hommes ! — Cela se peut, mais suivez-moi ». Il me prit par la main, et nous montâmes à la citadelle. « Voyez, me disoit-il, vis-à-vis de vous les propylées, ou les vestibules de la citadelle, superbe monument érigé par

les ordres de Périclès; ils sont couverts d'un marbre blanc ; on y entre par cinq grandes portes. Voilà à gauche le temple de la Victoire. Nous voici dans la citadelle. Examinez toutes ces statues animées par le ciseau de Miron, de Phidias et des plus célèbres artistes. Voilà Mercure et les trois Grâces qu'on attribue à Socrate. Saluez les portraits de Périclès, de Phormion, de Timothée. Mais regardez ces deux autels : l'un est celui de la Pudeur, qui devroit être desservi par les Grâces ; l'autre est celui de l'Amitié, asile des ames nobles et sensibles.... Mais vous n'entendez rien, vous êtes sourd et aveugle : quelle foiblesse ! Jetez les yeux sur les maisons de la ville. — Je les vois. — Représentez-vous maintenant combien de soucis, de chagrins, de maux logèrent jadis sous ces toits, combien les habitent encore aujourd'hui, et combien il y en aura dans la suite des siècles ! Cessez donc de vous affliger, comme si vous étiez le seul individu souffrant, et que vous dussiez être exempt des maux attachés à l'humanité. Mais allons nous promener au jardin de l'Académie (10); c'est ma promenade favorite : l'ombre des platanes, la salubrité de l'air, la fraîcheur des eaux tempéreront l'effervescence de vos esprits. Il faut vous distraire ; un être

doué de raison ne doit pas se laisser abattre par un revers, qui renferme souvent le germe de son bonheur ». Nous trouvâmes le jardin solitaire. « Asseyons-nous, dit Xénocrate, sur ce banc, et causons. Un philosophe doit être le médecin des ames; ainsi, ouvrez-moi la vôtre, j'y verserai les douces leçons de la philosophie. Est-ce l'ambition déçue, votre fortune renversée, qui causent vos chagrins? —Non, je serois moins affecté : ma douleur est là, au fond de mon cœur. — Je crois deviner, c'est un mal d'amour. A votre âge on attache un grand intérêt à ces misères: l'indifférence d'une maîtresse, ses rigueurs, son infidélité, un regard plus ou moins tendre troublent la tête d'un jeune homme, bouleversent à ses yeux toute la nature; et tout cela pour un objet paré des couleurs de notre imagination, qu'on dédaignera peut-être au premier jour. — Vous êtes dans votre automne; à cet âge on rit d'une passion qui fait le tourment et le charme de notre jeunesse. — J'ai passé comme un autre par le printemps de la vie, j'ai commis sans doute bien des fautes; mais j'ai su maîtriser mes sens, et braver l'empire de la beauté et de l'amour. Plus d'une prêtresse de Diane est moins vierge que moi. On le savoit dans Athènes; et j'étois dans la saison des

jouissances, lorsque la trop fameuse Laïs, entendant citer ma continence et mon apathie, osa parier d'en triompher et de me séduire. Elle me fit prier de passer chez elle. — J'ai souvent ouï nommer cette courtisane; mais elle m'est peu connue.—Je vais donc d'abord vous crayonner quelques-uns de ses traits.

Laïs est de Sicile. Un général athénien la transporta en Grèce. Elle s'établit à Corinthe, se voua au culte de Vénus, et mit ses faveurs aux enchères. Elle étoit douée d'une rare beauté et de beaucoup d'esprit. Les peintres alloient chez elle pour prendre modèle d'une belle gorge. Appelle cueillit ses prémices. Il la vit revenir de la fontaine : son extrême jeunesse, sa beauté le frappèrent. Il l'aborde, la flatte, et l'engage à venir dîner chez ses amis : ceux-ci le raillent de ce qu'au lieu d'une nymphe exercée, il amenoit une jeune innocente. « Rassurez-vous, répondit-il, je l'élèverai si bien qu'avant trois ans elle sera experte dans son art ». Il tint parole : Laïs devint une des courtisanes les plus renommées. Toute la Grèce a brûlé pour elle. Démosthène alla expressément à Corinthe pour acheter une de ses nuits; mais, étonné du prix, il y renonça, disant qu'il n'achetoit pas si cher un repentir. Le vieux sculpteur Miron

ambitionna aussi ses faveurs; mais il fut repoussé. Attribuant sa disgrâce à ses cheveux blancs, il les cacha sous une perruque, et retourna vers Laïs qui lui dit: « Sot que vous êtes! vous demandez une grâce que j'ai refusée à votre père ». Elle railloit souvent de la prétendue sagesse des philosophes. « Je ne sais, disoit-elle, s'ils sont plus austères que les autres hommes; mais ils ne sont pas moins souvent à ma porte ». Cependant cette beauté superbe, qui élevoit ses faveurs à si haut prix, les accordoit sans intérêt au cynique Diogène. Elle imitoit les médecins charitables qui traitent les pauvres gratuitement.

Voilà quelle étoit cette belle Laïs. Je me rendis à son invitation. Je la trouvai à sa toilette. Par Jupiter, quel luxe! que d'inutilités!

Elle étoit entourée de bassins et d'aiguières d'argent, de miroirs grands et petits, d'aiguilles pour démêler les cheveux, de fers pour les boucler, de bandelettes pour les lier, de réseaux pour les envelopper, et de poudre jaune pour les couvrir. On voyoit encore, sur cet autel de Vénus, des boîtes contenant du rouge, du blanc de céruse pour embellir la peau, du noir pour teindre les sourcils, et de l'opiat pour les dents. Je ne parle pas de quantité d'essences, de la

plante parthénon dont nos belles dames parfument leur linge, et des sachets à odeur qu'elles portent dans leurs poches. Je vis aussi, avec admiration, cette belle se frotter les paupières d'une poudre très-astringente. Je lui en demandai l'utilité. Elle me dit que c'étoit pour rétrécir les paupières, et rendre ses yeux plus grands et plus fendus, ajoutant que toutes les jolies femmes usoient de cette recette.

Mais ce qui me fit sourire, ce fut de voir, au milieu de ce trophée du luxe et de la coquetterie, une petite bibliothèque qui contenoit la collection des pièces de théâtre de Ménandre, d'Aristophane, d'Euripide et de Sophocle : ensuite venoient les poëtes érotiques; Démophile, Moschus, Anacréon et toutes les productions du jour. Ce sont là les livres que parcourent nos femmes du bon ton, qui lisent, non pour former leur jugement, mais pour se donner un air d'érudition, et apprendre à parler avec élégance.

Laïs m'avoit reçu le souris sur les lèvres, m'alléguant je ne sais quel prétexte sur le désir qu'elle avoit de me voir. Les doux propos, l'éloge distilloient de sa bouche. J'étois à ses yeux le plus sage, le plus grand des philosophes. Ses regards flatteurs et caressans me confirmoient cette heureuse prévention. Elle me

demanda ce que c'étoit qu'un philosophe. « C'est celui qui fait de bon gré et par raison, ce que les autres font par la crainte des loix et des châtimens. — Que faut-il faire pour être heureux? — Le contraire de ce que vous faites. — Vous n'êtes pas galant ». Cependant sa toilette continuoit : elle mettoit sa poudre jaune, elle peignoit ses sourcils; le rouge et le blanc s'étendoient avec art sur ses joues fraîches, sur son sein; ensuite elle parfuma ses cheveux d'essences, y attacha des pierreries, des cigales en or, suspendit à ses oreilles des pendeloques d'or faites en forme de figues. « Que de peine, lui dis-je, pour gâter les dons de la nature! — Peut-être avez-vous raison; mais je dois obéir à la mode, cette divinité a son culte et ses rites. — Et beaucoup de victimes. — Cependant la philosophie la plus rigide doit convenir qu'on peut rectifier la nature, l'embellir, et que le prestige de l'art sert du moins à voiler ses défauts. — Oui; mais l'art doit toujours la prendre pour modèle, et imiter souvent jusqu'à ses imperfections ».

Cependant deux jeunes esclaves revêtirent Laïs d'une tunique d'une blancheur éblouissante; elle la serra au-dessous du sein par une large ceinture : cette tunique descendoit à plis ondoyans jusqu'aux talons, et avoit au bas des

bandes de diverses couleurs. Laïs mit, par-dessus, une robe plus courte, et un manteau si bien arrangé, qu'il dessinoit les contours de ce corps voluptueux. Elle chargea ensuite son cou de perles, de pierres précieuses, et mit dans ses poches des sachets odoriférans. Tout cet appareil ne se fit point sans étaler à mes yeux une belle gorge, des bras moelleusement contournés et blancs comme l'albâtre, un pied délicat et mignon, une jambe superbe. Lorsqu'elle eut mis la dernière main à ce long travail, elle renvoya ses esclaves, et nous restâmes sans témoins. Elle me fit asseoir auprès d'elle, sur un lit couvert de pourpre. Comme elle vit que, malgré tant d'attraits et de charmes, je conservois ma froideur et ma gravité, elle prit son parti, et m'avoua qu'après avoir vu à ses pieds les hommes les plus aimables, les personnages les plus importans, elle seroit flattée de conquérir un sage, l'honneur de la philosophie. En parlant ainsi, elle tenoit ma main, la plaçoit tantôt sur ses genoux, tantôt sur son cœur. Je lui répondis qu'elle devoit s'en tenir à ces grands hommes, que ma conquête n'ajouteroit rien à l'éclat de sa gloire. Je m'aperçus que sa jambe étoit à moitié découverte; je l'en avertis froidement. « Comment la trouvez-vous? me

dit-elle. — Très-bien faite, si vous ne la montriez pas ». Ce calme philosophique l'étonna. Cependant elle s'empara de ma main, et me dit: « L'amour est l'ame de l'univers ; il a débrouillé le chaos, animé la nature ; c'est le feu que Prométhée a dérobé au ciel : ce feu sacré circule dans les eaux, dans les airs ; il donne à chaque instant la vie à des millions d'êtres ; il enflamme les hommes, il embrase les dieux ; il m'agite en ce moment. Voyez mon sein, comme il palpite » ! ce qu'elle disoit en écartant ses voiles et y portant ma main. « Il est vrai, dis-je, que ses vibrations sont fréquentes. Auriez-vous la fièvre? — Oui, une fièvre ardente qu'allume votre présence. — Cela étant, je vais me retirer ; car je me reprocherois de vous causer la moindre incommodité. — Restez, je le veux. — Qu'exigez-vous de moi ? — Que vous m'aimiez ». Ce qu'elle répondit, en m'enlaçant dans ses bras, et m'imprimant un baiser. « Vous perdez votre temps et vos baisers, répliquai-je en me levant : vous pouvez être une Circé très-dangereuse, mais vous trouverez en moi un second Ulysse. Adieu. Je sors pour vous épargner l'humiliation d'un refus ». Je la laissai, à ces mots, plus rouge de confusion et de honte que de son amour prétendu. « Votre stoïcisme, dis-je à Xénocrate,

est inimitable (11). Ainsi Laïs perdit sa gageure? — Elle ne voulut point la payer, alléguant qu'elle avoit parié de séduire un homme, et non une statue ».

Dans ce moment quelques personnes nous abordèrent, et nous apprirent que Théophraste étoit à l'extrémité. On disputa sur son âge; tous convinrent qu'il mouroit accablé d'années et de fatigues, puisqu'il étoit âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans lorsqu'il composa son fameux livre des Caractères (12), que l'on prendroit pour l'ouvrage d'un jeune homme très-spirituel et très-gai.

Je profitai de l'occasion pour m'évader. J'avois besoin de solitude; je voulois chercher Lasthénie : je perdis mes pas et ma peine; j'étois désespéré.

CHAPITRE XI.

BILLET ANONYME PLUS CONSOLANT QUE LE PREMIER. SUITES DU BILLET. MORT DE THÉOPHRASTE.

Le sixième jour, depuis mon malheur, se levoit; un esclave frappe à ma porte; il me remet un billet où étoient ces mots : « Suivez

cet esclave sans crainte, il vous conduira bien ». Ne pouvant reconnoître l'écriture, je l'interroge. Il me répond qu'il a ordre de me conduire; qu'il n'en sait pas davantage. « Va donc, et je te suis ».

Après une heure de marche, nous arrivâmes à une petite porte ; l'esclave l'ouvrit : nous traversâmes une allée de peupliers, au bout de laquelle se présentoit une maison charmante. Il me conduisit dans un salon octogone, meublé simplement, mais avec goût, et il disparut. Au-devant de la maison, étoit une terrasse ornée de colonnes couplées, d'ordre dorique, qui dominoit un grand jardin; j'y jouis d'une perspective admirable : je découvrois la mer dont le soleil argentoit la surface, la campagne riante de verdure, riche de fruits et de fleurs, couverte de jolies habitations, de collines verdoyantes : le Céphise promenoit ses ondes au pied du jardin. J'eus, à cet aspect, un quart d'heure d'enchantement; je me crus transporté dans les Champs-Elysées. Cependant je me rappelai bientôt que j'étois seul, que j'ignorois ce qui m'amenoit dans cet asile, et qui l'habitoit.

Pour m'en éclaircir, je descendis la terrasse : je parcourus d'abord un parterre orné de roses et des plus belles fleurs du printemps; au mi-

lieu étoit un bàssin de marbre blanc, où deux Naïades versoient de leurs urnes des eaux abondantes.

Trop préoccupé pour bien voir, mes yeux s'égaroient, et cherchoient par-tout la divinité de ce petit Elysée. Une allée de platanes me conduisit à une prairie émaillée de fleurs ; un ruisseau qui rouloit sur des cailloux, la parcouroit en plusieurs sinuosités. Cette prairie étoit terminée par un petit bois, au fond duquel, à droite et à gauche, j'aperçus deux cabinets de verdure. J'entrai dans celui de la gauche : j'y vis deux statues de màrbre de Paros : l'une représentoit l'Amour qui, d'un souris malin, ajustoit une flèche sur son arc, et la dirigeoit contre une jeune nymphe placée vis-à-vis ; elle fléchissoit le genou, tendoit les mains à l'Amour, pour le prier de l'épargner. Cet ouvrage étoit d'Alcamène.

Toujours agité d'inquiétude, j'allai visiter le berceau opposé. Au milieu, sur un piédestal, s'élevoit le groupe des trois Grâces, chef-d'œuvre digne de Phidias qui en étoit l'auteur. La première avoit à la main une branche de myrte ; la seconde une rose, pour désigner le printemps ; la troisième un osselet, symbole des jeux de l'enfance : l'Amour étoit à leurs pieds, leur sou-

riant, les regardant d'un œil plein de douceur.
En examinant de plus près la statue du milieu, qui tenoit la rose, je crus reconnoître le portrait de Lasthénie. Dans mon transport, je m'écriai : « O ma chère Lasthénie ! ingrate Lasthénie ! est-ce vous ? pourquoi me fuyez-vous ? où êtes-vous » ? Le feuillage s'agite : je sors du cabinet ; que vois-je ! Lasthénie elle-même, qui me dit d'un air riant : « La voici ». Je demeure éperdu d'étonnement et de joie. « Quoi ! c'est vous, lui dis-je, qui m'avez fait tant souffrir ? qui m'abandonnez ? — Vous m'avez condamnée sans m'entendre, je n'en doute pas ; les hommes, et sur-tout les amans, sont injustes. Mais asseyons-nous, écoutez, et jugez.... La nuit du jour où votre courage triompha de ce taureau fougueux, on vint m'avertir que Théophraste se mouroit et demandoit à me voir : je lui étois attaché par les nœuds de la reconnoissance et de l'amitié ; il a cultivé mon ame et mon esprit. Parmi l'affluence des disciples qu'il avoit au Lycée, car on en comptoit jusqu'à deux mille, il m'a distinguée, il m'a prodigué ses soins et ses conseils ; je lui dois le peu de philosophie que je puis avoir ; il m'a appris à économiser le temps. Il me disoit souvent : « La plus forte dépense qu'on puisse faire, est celle du temps ».

Depuis quelques années il s'étoit retiré à la campagne, où l'étude occupoit encore ses loisirs. Dès que j'ai su son danger, j'ai couru vers lui : les soins qu'on doit à l'amitié souffrante doivent l'emporter sur une promesse faite à l'amour heureux. Hélas ! j'ai trouvé mon ami dans le lit de la mort ; ma présence a paru ranimer sa vie. « Ah ! mon amie, s'est écrié ce respectable vieillard, que notre existence est rapide ! Pourquoi les dieux ontils donné aux corneilles et aux cerfs une carrière si longue (13)? O nature ! des êtres muets, inanimés, vivent nombre de siècles, existeront même pendant la révolution du monde, et l'homme doué d'intelligence, dont la pensée te saisit, te comprend, n'a qu'un passage instantané ; le premier moment de sa vie touche à celui de sa mort ! Les astres qui l'éclairent aujourd'hui, demain éclaireront sa tombe » ! Je voulus lui persuader que sa fin n'étoit pas prochaine. « Je ne crains pas la mort, m'a-t-il dit. Hélas ! la vie est un voyage qu'on fait de gîte en gîte ! Je suis arrivé à la porte du néant, il faut entrer ». Il m'entretint ensuite tranquillement de ses dispositions, de ses ouvrages, de son Traité des Plantes, de ses Caractères, qu'il préféroit à ses autres écrits. Au moment d'expirer, il prit ma main, la porta

sur son cœur, en me disant : « Voilà ce que c'est que la vie de l'homme ». Je l'ai pleuré deux jours dans cette solitude ; je n'ai pas cru devoir passer dans les plaisirs le lendemain de la mort de mon ami. Eh bien ! suis-je encore si coupable ; m'en voulez-vous toujours ? — Non, l'aimable Lasthénie ne peut s'égarer en suivant les mouvemens de son cœur ». En prononçant ces mots, je la pris dans mes bras, et l'embrassai. « Sortons d'ici, dit-elle en souriant ; je sens que cet asile est dangereux pour moi. — Songez à cette promesse, sur-tout à ce que j'ai souffert. — Je ne l'oublie point ; mais l'amour n'a point encore donné le signal. Achevons de parcourir ma petite retraite ; venez voir ma volière ».

Le treillage en fil-de-fer étoit entrelacé de branches de grenadiers et de lauriers. Au milieu de la volière, couloit une petite fontaine qu'ombrageoit un myrte ; elle étoit peuplée des oiseaux les plus rares et les plus agréables. « C'est ici, me dit-elle, sur ce banc de gazon, que je viens passer des heures entières à écouter la douce mélodie de ces petits musiciens ; je me plais à observer l'aimable simplicité de leurs mœurs qui contrastent si fort avec l'artifice des nôtres, et à comparer leur tranquille bonheur à cette

inquiétude,

inquiétude, à ces passions qui consument le cœur de l'homme.

Mais avançons dans cette enceinte d'ormeaux et de cyprès (14). — L'aspect m'en paroît triste. — Aussi la mélancolie et le deuil doivent l'habiter. Vous voyez cette urne; c'est celle qui contiendra ma cendre, quand ce rayon de l'essence suprême qui m'anime, sera réuni à l'ame de l'univers. Je viens ici souvent me familiariser avec la mort. Vous êtes plus jeune que moi, vous pourrez quelque jour y venir répandre des fleurs, et pleurer votre amie. — Laissons ces pensers affligeans. — Pourquoi donc affligeans? Si notre ame survit à la dissolution de notre corps, ce ne peut être que pour notre bonheur; si elle est anéantie, cette poussière que vous foulez aux pieds est-elle malheureuse? Ainsi, laissons couler notre vie dans une douce quiétude, et regardons la mort comme un sommeil tranquille qui termine une pénible journée. Allons visiter l'intérieur de ma solitude; c'est un présent d'Aristippe, que je n'ai accepté que pour le rendre, à ma mort, à lui ou à ses héritiers. — Trop heureux qui pourroit toujours, auprès de vous, y consumer sa vie. — Je me garderois bien de m'enfermer ici avec l'amant le plus passionné; les roses y seroient bientôt des pavots. Songez

que la fleur du plaisir ne croît que sur un arbuste épineux ».

Nous étions alors sur la terrasse : Lasthénie, après m'avoir fait admirer la beauté du site, le magnifique tableau de la mer, de la rivière et de la campagne, me conduisit dans le salon. « Ce cabinet latéral, me dit-elle, qui est à gauche, est le sanctuaire des Muses ; vous y trouverez des livres choisis, le portrait d'Homère, d'Hésiode, d'Anacréon et de Platon : voulez-vous leur rendre vos hommages ? — Non, de grâce, menez-moi plutôt au temple de l'Amour. — L'avenue qui y conduit en est riante, mais le retour est souvent bien triste. Visitons cependant la chapelle de Flore, qui est vis-à-vis, vous y verrez les plus belles fleurs. — Je vois très-mal : ma pensée, mon ame habitent une région supérieure. — Je comprends que je vous impatiente ; mais vous devez un peu d'indulgence à un propriétaire jaloux de faire admirer son goût et son génie dans l'ordonnance et l'embellissement de sa maison ».

Le salon de Flore étoit de forme ovale, incrusté de marbre blanc, avec des pilastres de porphyre. Le pourtour étoit garni de vases et de caisses d'un bois précieux, où brilloient à l'envi les fleurs les plus belles. « Comment

trouvez-vous ce petit temple? — Digne de la déesse; mais je ne vois ni lit ni siéges. — On peut en trouver : tirez ce cordon». J'obéis. Aussitôt deux coulisses s'entr'ouvrent, et j'aperçois dans l'enfoncement un lit de repos, couvert de riches tapis. Au centre, étoit une petite niche, qu'occupoit une statue qui avoit le doigt sur la bouche, comme pour commander le silence; c'en étoit le dieu, que les Grecs nomment Sigalion (15). «Cette divinité, me dit Lasthénie, vous avertit que ce qui se passe dans cet asile doit être enseveli dans le mystère». Je vis l'aurore de mon bonheur. Je prends Lasthénie dans mes bras, la précipite aux pieds du dieu. Sa résistance fut un mélange d'amour, de volupté et de pudeur. Dieux immortels! connoissez-vous ces transports, ces extases, ces baisers de feu, donnés, rendus, mille fois répétés! cet enivrement, cette fureur de plaisir que l'expression ne peut atteindre! Les heures s'enfuirent dans ce ravissement céleste.

Ensuite un doux sommeil nous enchaîna dans les bras l'un de l'autre. A notre réveil, l'air rafraîchi par l'approche de la nuit, nous invitoit à jouir de la beauté de la campagne, des charmes de la nature. Nous nous promenâmes sous les platanes, dans la prairie. Pendant ce temps, des

esclaves dressèrent la table du festin sur la terrasse. Nous entrâmes dans le bain, et puis nous soupâmes. La bonne chère, la fraîcheur de la soirée, l'aspect du soleil couchant qui répandoit avec profusion dans les airs, la pourpre, l'or et les couleurs les plus brillantes, l'ivresse voluptueuse de nos sens, l'impression récente de nos plaisirs, cette douce et tendre intimité, fruit de ces plaisirs, tout versoit dans notre ame des torrens de félicité. Songe enchanteur, vous êtes évanoui ! Qu'est devenue cette beauté, idole des mortels ? n'est-elle plus qu'une vile poussière ! Son ame est-elle au sein des dieux, ou évaporée dans l'espace ? O ma chère Lasthénie ! entends-tu aujourd'hui mes regrets, mes soupirs ? Vois-tu ces pleurs qui coulent de mes yeux, après trente ans de séparation ?

En me quittant, elle me dit : « Mon cher Antenor, j'ai fait votre bonheur et je l'ai partagé. Noubliez jamais, lorsque votre amour sera éteint, que vous me devez de l'attachement et de la reconnoissance : croyez qu'une femme sensible et délicate, qui s'abandonne à son amant, est moins entraînée par ses propres désirs que par le plaisir mille fois plus doux, plus pénétrant, de jouir de ses transports et de sa félicité ». Dès ce jour, je n'existai plus que pour

Lasthénie, mon ame et ma vie n'étoient qu'auprès d'elle ; je m'éloignai du Gymnase, de l'Académie, du Lycée. Cependant, comme je savois qu'elle chérissoit les dons de l'esprit, pour m'élever à sa hauteur, je donnois à l'étude les momens où je ne pouvois la voir ; je m'éclairois en lisant des ouvrages polémiques, j'extrayois, je me plongeois dans les abstractions de la métaphysique ; j'étudiois l'essence de l'ame : chaque philosophe ou secte me conduisoit dans un dédale d'où je ne pouvois plus sortir. Le résultat de mes lectures étoit que l'ame étoit un feu subtil, un rayon du soleil, une portion de l'éther, de la divinité, un pur esprit, un être simple, composé, qui réside dans le cerveau, dans le cœur, dans le diaphragme, dans le sang, dans tout le corps ; elle périt, elle est immortelle. Un jour, fatigué de tant d'incertitudes et de tous ces systèmes, j'en parlai à Lasthénie. Elle me dit : « Réglez les mouvemens de votre ame ; jouissez de ses plaisirs comme vous jouissez du soleil, des bienfaits de la nature, sans chercher à soulever un voile que nul mortel ne pénétra jamais ». Je rejetai bien vîte ce fatras d'une philosophie abstraite; j'étudiai les poètes, les orateurs. Quel ressort que l'amour ! que de talens, de vertus il feroit éclore, si la beauté ne le brisoit trop souvent !

Lasthénie condamna ma retraite. « N'allez pas, me dit-elle, imiter le railleur Démocrite, qui s'enfermoit dans des tombeaux pour s'adonner à l'étude. La vie contemplative ne sied point à votre âge : l'étude essentielle d'un jeune homme est celle du monde ; c'est le livre qu'il doit lire souvent. Puisque vous êtes jeté au milieu des hommes, que vous devez vivre avec eux, il faut connoître leurs usages, leurs mœurs, la diversité, la bizarrerie des caractères. C'est dans le tourbillon, dans leur sphère d'activité, que les hommes se développent, se découvrent. Vous ne devez pas être un livre, mais un homme. L'usage du monde, avec de l'esprit, peut suppléer l'étude des livres ; au lieu que la science, la théorie, sans la pratique, nous donnent dans la société un air gauche, emprunté, et nous rendent ineptes à tout. S'il est permis de se cacher dans une solitude, c'est vers le déclin de notre course, quand on a tout vu, tout épuisé, et payé sa dette à la patrie ».

CHAPITRE XII.

IL VA LOGER CHEZ POLYPHRON. CONDUITE D'EUCCHARIS SA FEMME.

Obligé de changer de logement, Lasthénie m'en procura un chez Polyphron, l'un de ses amis. Je me liai facilement avec lui et Euccharis sa femme, qui étoit jeune et belle. La première fois que son mari m'y présenta, je la trouvai avec Philon, jeune Athénien d'une figure intéressante, qui assistoit à sa toilette : elle mettoit sa poudre jaune et son blanc de céruse. Je sortis bientôt avec Polyphron, qui demanda à sa femme quels étoient ses projets du jour. Elle répondit qu'elle iroit avec Philon à l'Odéum (16). Un peu surpris de l'étroite liaison d'Euccharis avec un jeune homme, et de la sécurité philosophique de l'époux, je lui demandai si Philon étoit le frère de sa femme. « Non, c'est un cousin que j'aime et que j'estime beaucoup ». Je pensai que ce cousin pouvoit abuser de la parenté.

Depuis, je le vis très-assidu dans la maison; il entroit librement dans la chambre d'Euccharis, où je ne pénétrois qu'avec le mari. Je ne doutai point d'une intelligence intime entre ces

deux personnes ; mais je n'en parlai pas même à Lasthénie, ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité.

Cependant Euccharis étoit décente dans sa conduite, la touchante modestie respiroit sur son visage, dans ses regards ; on citoit sa piété, sa religion. Avant son mariage, elle avoit été une de nos deux canéphores : voici ce que c'est. Auprès du temple de Minerve Poliade [1], est une maison habitée par deux vierges, que les Athéniens appellent *canéphores*, c'est-à-dire porteuses de corbeilles. Ces vierges sont consacrées pendant quelque temps au service de la déesse ; et le jour de sa fête, elles vont la nuit au temple, reçoivent de la prêtresse de Minerve des corbeilles qu'elles emportent sur leur tête, sans savoir, pas même la prêtresse, ce qui y est contenu. Il y a dans la ville, près de la Vénus aux jardins, une enceinte, d'où l'on descend dans une caverne ; c'est là que ces deux vierges déposent leurs corbeilles, en reprennent d'autres, qu'elles reportent au temple avec le même mystère. Après cette cérémonie on les congédie, et deux autres leur succèdent.

Un jour que j'assistois avec un ami aux fêtes d'Eleusis (17), j'aperçus Euccharis sur

[1] Poliade, ou protectrice de la ville.

un banc avec un grand nombre de dévotes. « Vous voyez ces bonnes femmes, me dit mon ami, elles vont rester ici, par dévotion, douze heures de suite sans prendre aucune nourriture. — Quel est le livre qu'elles lisent si attentivement? — C'est un livre écrit en langue égyptienne, avec des hiéroglyphes. — Comment! elles entendent cet idiome énigmatique? je ne les croyois pas si savantes. — Non, elles n'y comprennent rien, les prêtres seuls en ont la clef; mais ils croient rendre leur religion plus auguste, plus respectable, en prescrivant des prières dans un langage inintelligible. Regardez avec quel soin ces bonnes femmes conservent leur livre; il est enfermé dans une peau teinte en rouge ».

Cependant la dévotion d'Euccharis ne put m'en imposer. Je savois que les femmes allient souvent les mystères de l'amour et ceux de la religion. Un jour je tremblai pour elle, et je crus qu'elle touchoit à la catastrophe de son intrigue. Je devois souper chez Polyphron. A l'heure du repas, nous nous rendîmes chez lui. Nous allâmes à la chambre de sa femme, la porte étoit fermée. Un esclave lui dit que Philon venoit d'y entrer. Je frémis à ces mots, et crus voir la porte enfoncée et brisée : mais avec un

stoïcisme digne de Zénon, Polyphron me dit : « Ne dérangeons pas le cousin, et allons attendre dans la salle à manger ». Je restai pétrifié, et n'osai plus prononcer le nom de ce dangereux cousin. Mais, à mon grand étonnement, ce paisible mari me demanda si je le connoissois particulièrement. « Très-peu ; je ne le rencontre nulle part. — C'est qu'il vit retiré, et ne fréquente guère que ma maison : c'est un excellent sujet, brave comme Thémistocle ; il a déjà fait six campagnes sur terre ou sur mer ; il a été blessé au fameux combat où Chabrias, notre général, quoiqu'abandonné des alliés, ne put être enfoncé (18). Ce jeune homme commandera un jour les armées de la république : quoique son parent, il m'est permis d'en faire l'éloge. Il n'a ni les mœurs, ni les ridicules, ni l'afféterie des jeunes gens d'aujourd'hui, qui sont babillards et pleins de vanité. On les voit affecter d'avoir un nombreux domestique ; ils se font suivre par des esclaves, qui portent un siége pliant pour les faire asseoir à la promenade ou dans les places ; ils ont, comme les femmes publiques, des habits brodés ; ils composent leur teint comme elles, se frisent, se parfument, mettent des mouches, portent des miroirs dans leurs poches, et ont une toilette.

Philon n'a aucun de ces travers ». Il entra dans ce moment avec Euccharis, et l'on servit. Polyphron fut très-aimable, très-galant auprès de sa femme, et accabla son cousin de soins et d'attentions. Chacun paroissoit fort content. Moi seul restois stupéfait, d'autant plus que la réputation, la probité, les principes de Polyphron étoient sans nuages; aussi sa circonspection ou son adhésion tacite aux amours de sa femme, me paroissoient un problème insoluble. Heureusement le cousin sortit d'abord après le repas, et l'époux qu'on vint demander me laissa seul avec Euccharis. Je saisis l'occasion pour tâcher de pénétrer cette énigme.

Je commençai l'entretien par l'éloge de Polyphron; je vantai sa douceur, ses lumières, son intégrité, son attachement pour elle. Euccharis renchérit sur mes louanges, et m'assura qu'elle l'aimoit beaucoup, qu'il étoit son meilleur ami, qu'elle devoit à la bonté de son caractère, à sa complaisance le bonheur de sa vie. « De plus, je ne le crois pas susceptible de jalousie. — Non, il a l'ame trop noble, trop élevée pour être entaché d'un défaut si bas. — J'oserai vous avouer que, l'assimilant à bien d'autres, j'ai tremblé avant souper pour vous, lorsqu'il a trouvé la porte de votre chambre

fermée, et qu'on lui a dit que vous étiez tête à tête avec Philon. Je suis bien éloigné de former des soupçons défavorables à votre gloire; mais tout autre mari auroit pu s'effaroucher. Pardon, si je m'explique avec cette liberté ». Euccharis, loin de rougir, me sourioit tranquillement. « Vous paroissez surpris du sang froid de mon époux? vous le serez davantage, lorsque vous saurez que j'en use avec son cousin comme avec lui; qu'il a les mêmes droits, les mêmes priviléges. — J'en conviens, mon étonnement redouble; mais votre confiance m'honore, et je vous promets la plus grande discrétion. — Je vous remercie : vous pouvez parler; tout le public est dans ma confidence, et Polyphron lui-même. Cet aveu vous surprend, sans doute? — Autant que l'indulgence de votre mari. Est-ce que les femmes d'Athènes ont le privilége d'en avoir deux? — Oui, moi; mais peut-être suis-je la seule. — Je vous en félicite, et vous approuve d'en profiter. — Vous ne connoissez pas, sans doute, la loi de Solon, qui me permet ce double mariage? — Non, vraiment; mais je la trouve admirable, pour les femmes s'entend. Daignez me faire connoître une loi qui vous favorise à l'exclusion de toute autre. Auriez-vous rendu à l'état quelque service signalé? — Je n'ai pas eu

ce bonheur. Je vais tâcher de vous éclaircir ce problème. Lorsque j'épousai Polyphron, je ne pouvois le connoître que par l'estime générale qu'il avoit acquise dans le monde; j'ignorois ses qualités physiques et morales. — Avez-vous à vous plaindre de son caractère, d'un peu de dureté, de sa parcimonie? — Bien loin de là, il est d'une douceur et d'une attention charmante; et sa générosité n'a de bornes que celles de sa fortune et de la raison : mais un homme d'un moral excellent peut être un époux très-médiocre. Un an d'épreuve et d'indulgence de ma part n'ont fait qu'aggraver ses torts. — Je commence à vous entendre : Polyphron, malgré l'éclat de vos charmes, ne leur paie qu'un léger tribut? — Il serait suffisant pour une femme honnête; mais le moindre tribut est hors de sa puissance. — M'y voilà : il n'est qu'un mari idéal; il est frappé de nullité? — Polyphron, très-convaincu de son inaptitude, me proposa de me soumettre à la loi de Solon, qui permet à une femme, quand elle est héritière, et je la suis, de recevoir dans son lit le plus proche parent de son mari (19). D'abord je refusai; mais il me pressa. — Et vous cédâtes? — Il me nomma son cousin; je savois qu'il avoit du mérite et des mœurs, et j'acceptai. Depuis, nous

vivons tous les trois dans les liens de la plus douce intimité ». Je lui en fis mon compliment ; mais je ne lui cachai pas que je trouvai cet accord singulier.

CHAPITRE XIII.

AUTRE FEMME TRÈS-ATTACHÉE AUX LOIX DE SOLON SUR LES DEVOIRS DES MARIS.

CET entretien me lia plus étroitement avec cette femme à deux maris : auprès du sexe une confidence en attire une autre. Un jour je la trouvai en conversation très-animée avec une femme longue, maigre, sèche, qui avoit de longs bras, un long cou, un visage très-alongé, et qui n'étoit plus qu'une fleur d'automne. J'allois me retirer ; mais elle prit à l'instant congé d'Euccharis, en lui disant d'une voix forte et d'un air courroucé : « Recommandez-lui de s'acquitter de son devoir à l'avenir, ou bien assurez-le, de ma part, que je le citerai devant les archontes ».

Après son départ, je demandai à Euccharis ce qu'avoit cette femme, qui étoit sortie l'œil en feu, le visage coloré. « Elle est furieuse

contre son mari, et veut le traduire en justice, se séparer de lui, ou le forcer à plus d'égards pour elle. — C'est donc un homme dur, brutal, jaloux? — Non, c'est un homme aimable et très-bien élevé. — Ah! j'entends; il est peut-être comme Polyphron, privé du feu sacré de Prométhée, et elle demande un suppléant! — Non, sa situation est différente; d'ailleurs elle n'est pas héritière, et n'a eu que la dot ordinaire d'une Athénienne, trois robes et quelques meubles de ménage. De plus, elle a trois enfans de son mari, qu'elle doit à la protection de Junon. — Comment cela? — Les premières années de son mariage, étant restée stérile, elle alla se présenter au temple de Junon, pour recevoir d'un prêtre lupercal le don de la fécondité; et voici comme cette faveur est communiquée. La femme se dépouille de ses vêtemens, se couche par terre, et le prêtre lui applique des coups de fouet sur le dos avec des lanières de peau de bouc. — Et ce secret est sans doute infaillible? — Les prêtres l'assurent. Mon amie, depuis cette cérémonie, a eu trois accouchemens successifs. Vous voyez bien qu'elle mérite notre croyance, et que son mari est dans une position bien différente de celle de Polyphron. Mais vous devez savoir qu'il existe une loi de

Solon qui ordonne aux époux de porter, au moins trois fois par mois, leur tribut aux autels de l'hymen. Or, Polyphron déroge à cette loi; et sa femme vient de me confier ses négligences, ses omissions, et les mauvais prétextes dont il colore son indifférence et sa froideur. — On voit que cette femme a, comme Socrate, un profond respect pour la loi; et quoiqu'elle ne soit ni jeune ni jolie, on ne peut nier que sa colère ne soit légitime. Il faut avouer que votre Solon étoit l'ami des femmes, et que dans son code il n'a pas négligé leurs intérêts. — J'espère cependant arranger cette affaire; je parlerai à cet époux négligent, et je le ramenerai à son devoir ».

Je ris beaucoup avec Lasthénie de la grave inculpation de cette femme. « C'est, me dit-elle, le caractère des Athéniennes : soumises à l'influence d'un climat sec et brûlant, nos vierges sont presque condamnées à une clôture asiatique, mais les femmes jouissent d'une grande liberté. Les maris athéniens aiment tellement l'ordre et la paix dans leur ménage, qu'ils traitent leurs femmes avec beaucoup d'égards et d'indulgence; ils pardonnent une première foiblesse, et ils oublient la seconde ».

CHAPITRE XIV.

JUGEMENT DE PHOCION. BEAU TRAIT DE LASTHÉNIE.

Ce fut à cette époque que le peuple d'Athènes signala sa légéreté et ses emportemens par un jugement dont la honte est immortelle. Tel est le peuple de tous les temps et de tous les pays; barbare et frivole, facile et emporté, aveugle et insolent. Epicure disoit: «Je n'ai jamais songé à plaire au peuple; ce qu'il sait, je ne l'approuve pas; et ce qu'il approuve, je l'ignore».

L'histoire a gravé sur l'airain les vertus et les talens de Phocion. C'étoit un philosophe d'un caractère rigide; on ne le vit jamais rire ou pleurer; il accordoit la philosophie, l'éloquence, avec la valeur et les talens du guerrier. Il dédaignoit les plaisirs; sa table étoit l'école de la frugalité. Soit qu'il allât à la campagne, ou qu'il fût à la tête des troupes, il marchoit toujours pieds nus et sans manteau, à moins d'un froid excessif. Lorsqu'il le portoit, les soldats disoient: «Voilà Phocion avec un manteau, signe d'un grand hiver». On l'appeloit par excel-

lence, *l'homme de bien.* C'est ce grand homme que les Athéniens osèrent accuser d'intelligence avec les ennemis de l'état. On lui ôta le commandement des troupes. Il se présenta au peuple à l'âge de quatre-vingts ans, pour plaider sa cause. Un concours prodigieux remplissoit la place; j'y étois. Je vis paroître ce vieillard vénérable; couvert de cheveux blancs, portant sur le front le calme et la sérénité de l'innocence. Il monta à la tribune d'un pied ferme : trois fois il ouvrit la bouche pour se justifier, et trois fois le tumulte et les clameurs de cette populace effrénée lui coupèrent la parole. On alla aux voix sans l'entendre, et il fut condamné à mort d'un suffrage unanime. Aussitôt des gardes le conduisent au cachot. Tous les honnêtes gens frémissoient d'indignation, mais un très-petit nombre eut le courage de lui faire les derniers adieux. Quant à Phocion, il marchoit avec le même visage et la même tranquillité qu'il alloit aux combats. Un de ses intimes amis, les yeux noyés de larmes, lui dit : « O mon cher Phocion! que votre condamnation est injuste! — Je m'y attendois, répliqua-t-il; c'est le sort qu'ont essuyé les plus illustres citoyens d'Athènes ». Je le suivis avec le peuple qui avoit la lâcheté de le charger d'injures et d'opprobres. Un homme

mal vêtu, d'une mine ignoble, eut la bassesse de lui cracher au visage. Phocion s'écria sans s'émouvoir: « Ne peut-on empêcher cet homme de commettre des choses indignes »? J'entrai dans la prison avec plusieurs de ses amis. Quand le bourreau lui eut apporté la ciguë, un d'entre eux lui demanda s'il avoit quelque chose à faire dire à son fils. « Oui; c'est d'oublier l'injustice des Athéniens ». Il prend aussitôt la coupe, lève les yeux au ciel, les jette sur nous, sourit, et boit le fatal breuvage. Il se coucha ensuite sur un lit de bois, sans laisser échapper aucune plainte, sans la moindre émotion; et il expira comme Socrate, dont il avoit les vertus.

Le jour de sa mort étoit le 19 thargélion (mai), jour de la fête de Jupiter, appelée *Diasa.* Les chevaliers faisoient une procession en l'honneur de Jupiter; en passant devant la prison, les uns ôtèrent les couronnes de dessus leurs têtes; les autres fondirent en larmes.

Ce douloureux spectacle m'avoit navré le cœur. Je courus chez Lasthénie, que cet événement retenoit au lit; elle étoit très-attachée à Phocion, et l'injustice atroce des Athéniens déchiroit son ame. En l'abordant, je versai des pleurs; elle m'entendit, et les siens coulèrent en abondance. On vint nous apprendre qu'un

décret défendoit de rendre les derniers devoirs à celui à qui on devoit des autels. Lasthénie, intrépide lorsqu'il s'agissoit d'une bonne action, me proposa de braver la fureur du peuple, et d'aller, pendant la nuit, recueillir les restes précieux de ce grand homme.

Nous partîmes dans l'obscurité, accompagnés d'un seul esclave. Le cadavre nous fut vendu, et Lasthénie le fit transporter à sa maison de campagne. Nous travaillâmes toute la nuit pour lui ouvrir une fosse dans le jardin; nous la couvrîmes d'une grande pierre avec cette inscription : *Cher et sacré tombeau, je mets en dépôt, dans ton sein, les restes d'un homme de bien; conserve-les fidellement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, lorsqu'Athènes sera plus sage.*

CHAPITRE XV.

DISCOURS, PROMENADE DE LASTHÉNIE. RENCONTRE DE DIOGÈNE. DÉJEUNÉ SUR L'HERBE.

CEPENDANT Lasthénie continuoit à embellir mes jours; rien n'altéroit leur sérénité : l'amour, auprès de nous, sembloit avoir oublié

son caprice et son inconstance. Nous mêlions à l'enchantement de ses plaisirs, le délassement et le charme des lectures ; nos entretiens ne languissoient jamais ; nous passions les belles heures du jour sur les bords de l'Ilyssus, ou égarés dans la campagne. « L'amour, me disoit-elle, est enfant de la nature ; il aime un frais gazon, les prairies, l'ombre des bois et la mélodie des oiseaux. La philosophie même se plaît sous les ciels de feuillages, dans les vallons, près des cabanes rustiques. Les avenues de la sagesse doivent être riantes ; les jardins d'Epicure sont couverts de platanes ; nos portiques, nos lycées, sont environnés de grandes allées de beaux arbres ». Nous sortîmes, par une belle matinée, au lever de l'aurore, pour aller déjeûner dans les champs : deux esclaves portoient nos provisions, et moi j'étois chargé de la nourriture spirituelle, des caractères de Théophraste : ses maximes, ses portraits, étoient souvent l'aliment de nos conversations et de nos disputes. Nous marchions fort doucement, respirant la fraîcheur de la matinée, lorsqu'un spectacle hideux vint frapper nos regards.

Nous aperçûmes autour d'un arbre des personnes assemblées. Nous approchons, et nous

voyons une vieille femme qui venoit de s'y pendre. On discouroit sur la cause de son désespoir, on plaignoit son malheur, lorsqu'un homme, en manteau troué et rapiécé, armé d'un bâton, chargé d'une besace, sans souliers, sans tunique, portant une longue barbe, s'avança près du cadavre, et s'écria : *Que nous sérions heureux, si tous les arbres portoient de pareils fruits!* Chacun fut indigné du sarcasme; et j'allois m'emporter contre cet impudent, lorsque Lasthénie me dit : « Ne reconnoissez-vous pas le cynique Diogène? Eloignons-nous; c'est un homme que je ne puis supporter : ce n'est pas qu'il n'ait de la finesse, de l'agrément dans l'esprit, des réparties heureuses, que son ame n'ait une certaine élévation; mais sa mordacité, sa saleté et plusieurs de ses principes soulèvent le cœur. « Le sage, dit-il, pour être heureux, doit vivre indépendant de la fortune et de tout préjugé. La rigueur des saisons, l'attrait des plaisirs, les besoins de la pauvreté doivent le trouver impassible. Les rangs, la richesse, les honneurs, la gloire, les devoirs de bienséance, tout cela n'est, à ses yeux, qu'erreur, imposture ». Il logeoit dans un tonneau qui est au temple de la mère des dieux; un jeune homme le brisa : les Athéniens lui infligèrent

une punition exemplaire, et donnèrent un autre tonneau à notre cynique. Il ne faut pas le voir dans sa tanière : on assure qu'y dépouillant toute pudeur, il isole ses jouissances, en disant qu'il voudroit satisfaire avec autant de facilité les besoins de son estomac. Il se roule en été sur le sable brûlant ; en hiver, il marche pieds nus sur la neige. Regardez, le voilà qui va vers la rivière. Suivons : que d'orgueil et de forfanterie sous ces haillons ! Il s'approche de cet enfant qui boit de l'eau du fleuve ; il lui parle : écoutons : « Que fais-tu ? — Je bois. — Sans coupe ? — A quoi bon ? n'ai-je pas le creux de ma main ? — Par Jupiter ! cet enfant m'apprend que j'ai du superflu ». Le voilà qui jette son écuelle comme meuble inutile. L'autre jour, en voyant les juges qui menoient un homme au supplice, pour avoir volé une petite fiole dans le trésor public : « Voilà de grands voleurs, dit-il, qui en conduisent un petit ». Eloignons-nous ; je crains qu'il ne m'aborde ». Quel contraste de sa philosophie avec celle d'Aristippe ! de l'élégance, des mœurs, de la délicatesse de celui-ci, avec le dégoûtant cynisme de l'autre ! L'un se plie à toutes les situations, sait user des dons de la fortune, supporter ses rigueurs ; l'autre, comme un animal immonde, ne sait

vivre que dans la fange. Un jour il s'avisa de dire à Aristippe : « Si vous saviez vous contenter de légumes, vous ne vous abaisseriez pas à faire votre cour aux princes. — Si Diogène savoit faire sa cour aux princes, il ne seroit pas obligé de vivre de légumes ». Que ce vilain personnage ne trouble pas nos plaisirs. Allons nous asseoir à l'ombre, sur le penchant de cette colline, et déjeûnons ». Ce repas étoit frugal, mais exquis. Nous avions des dattes de Phénicie, et notre pain étoit du plus beau froment pétri avec du lait, de l'huile et du sel. Le site où nous étions étoit très-agréable ; un brillant horizon s'ouvroit devant nous. Le soleil aux portes de l'orient resplendissoit de feux. « Quelle magnificence, s'écria Lasthénie enchantée de ce superbe tableau ! quel immense foyer ! Soleil, qui t'a créé ? où existe ce créateur ? quel océan de feux nourrit ta lumière » ? Ces réflexions amenèrent la conversation sur le polythéisme. Lasthénie méprisoit la multitude des dieux, leurs oracles, leurs mystères, leurs temples changés en boucheries. Elle s'étoit fait une religion pour elle, à son usage, ou plutôt ses principes étoient le pur théisme. Elle ne reconnoissoit, comme Socrate, qu'un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. « Ce n'est, disoit-

elle, ni dans les prières, ni dans les rites, ni dans les privations que consiste la vertu; elle est tout active : elle est dans la chaîne réciproque qui nous lie, dans le bien que l'homme doit faire à l'homme. Telle est la religion des personnes éclairées, celle qui doit plaire à l'Etre suprême, celle qui inspire l'amour, la reconnoissance, et non la terreur. Si, dans les ouvrages de ce premier auteur, nous trouvons des difficultés, des contradictions, elles naissent de notre ignorance, et de la disproportion qui est entre lui et nous. O grand Jupiter! qui que tu sois, quelque nom que tu portes, l'immensité est ton temple; la terre, la mer et les cieux sont tes autels! Je ne doute pas qu'un jour des superstitions aussi absurdes que les nôtres ne dégradent la raison de nos neveux; mais je pense qu'après avoir adoré des chats, des ibis, des crocodiles, des dieux Apis, des hommes-dieux, ils recevront du ciel le théisme épuré de toutes superstitions. C'est une vérité qu'il n'est pas temps encore de laisser sortir de la boîte; elle seroit reçue comme les oracles de Cassandre l'étoient par les Troyens; et nos prêtres, liés par l'intérêt à la religion, poursuivent à outrance tout audacieux qui ose soulever le coin du voile qui couvre leur hypocrisie. Ils

ont immolé Socrate, condamné à mort Anaxagore; ils en sacrifieront bien d'autres [1] ».

Hélas! ce furent ces principes lumineux que j'adoptai, qui me séparèrent pendant longtemps de cette femme charmante.

CHAPITRE XVI.

FÊTE DE BACCHUS. MALHEUR D'ANTENOR.

LE printemps renaissoit, la ville se remplissoit d'étrangers, qu'attiroient les grandes dyonisiaques, ou fêtes de Bacchus. Je fus spectateur très-assidu. Elles commencèrent à l'entrée de la nuit. Polyphron me conduisoit. Nous courions les rues; toute la ville étoit dans l'ivresse. Je voyois défiler des troupes de bacchans et de bacchantes, couronnés de fenouil et de peuplier: ils s'agitoient, dansoient, hurloient, invoquoient Bacchus à grand cris, déchiroient les victimes crues avec les ongles et les dents. Un des amis de Polyphron nous aborda. Nous par-

[1] Il seroit très-injuste, très-inhumain de faire aucune application de cette vive sortie de Lasthénie contre les prêtres du paganisme.

lâmes de ce spectacle, des gestes, des contorsions des bacchans. Je dis que les orgies de Bacchus étoient la fête des ivrognes.

Nous vîmes ensuite une procession qui représentoit le triomphe de ce dieu à son retour des Indes. Il y avoit des hommes déguisés en satyres, en dieux Pan; d'autres menoient des boucs pour les immoler; ceux-ci, montés sur des ânes, la face rubiconde, imitoient les silènes, marchant la tête vacillante; ceux-là, travestis en femmes, chantoient des cantiques obscènes, et portoient au bout d'une perche un phallus, devant lequel toutes les dévotes se prosternoient. Je riois de ces bonnes femmes, et je dis à Polyphron : Ces prêtres sont des fripons adroits. A ce propos impie, Polyphron me fit signe d'être plus circonspect; il avoit jeté les yeux sur son ami, qui avoit fait une laide grimace.

Mais un spectacle plus agréable, plus intéressant, suspendit mes railleries. Nous voyions avancer à pas lents les jeunes vierges les plus distinguées; elles marchoient deux à deux, les yeux baissés, vêtues d'une robe simple, mais d'une blancheur éblouissante; elles portoient, sur leurs têtes, des corbeilles d'osier, couvertes d'un voile pourpre, remplies des prémices des fruits, de gâteaux, de grains, de sel et de feuilles de

lierre. Des suivantes les accompagnoient, tenant d'une main un parasol pour garantir leurs maîtresses des ardeurs du soleil, et de l'autre un pliant pour les faire reposer.

Ce spectacle m'enchantoit; ces jeunes vierges étoient charmantes, ou paroissoient l'être : la fraîcheur, l'éclat de leur âge, leur parure, leur modestie, leur silence attiroient les regards et les cœurs, et inspiroient la piété. Elles étoient suivies de jeunes enfans, parés d'une simple tunique. Tous les toits formés en terrasse étoient chargés de spectateurs, et des femmes éclairoient cette pompe brillante avec des lampes et des flambeaux.

Cette procession parcourut la ville pendant une partie de la nuit : elle s'arrêta dans la grande place; les filles et les enfans y formèrent un grand cercle : les prêtres se placèrent au milieu, immolèrent deux génisses et deux boucs, firent ensuite les libations : on versa trois fois autour des victimes expirantes, de l'eau et du miel en l'honneur de Bacchus.

Je rentrai chez moi très-satisfait, me proposant de me rendre de bonne heure au théâtre, pour me trouver aux combats de musique et de danse, et assister aux concours des pièces nouvelles, quoique le souvenir de la chute de ma

tragédie m'eût laissé quelque ressentiment contre les jeux scéniques.

Je dormois profondément, lorsqu'un esclave de Lasthénie me réveilla en sursaut, et me pria de sa part de me rendre incessamment chez elle. J'y vole : je la trouve consternée, les yeux en pleurs. « Mon cher ami, me dit-elle, en m'embrassant, il faut nous séparer, partir au plutôt. — Partir ! moi vous quitter ! m'écriai-je pâle d'effroi. — Oui, vous avez offensé les prêtres de Bacchus par des sarcasmes ; ces ministres de paix sont vindicatifs et implacables. On vous a dénoncé au second des archontes, celui-ci au tribunal des héliastes (20) ; indubitablement vous serez condamné ; à présent même je tremble. Fuyez au plus vîte, et n'oubliez jamais la plus tendre de vos amies ». Je restois muet, pétrifié comme Niobé. Lasthénie, effrayée de ma stupeur, me pressa dans ses bras, m'arrosa de ses larmes, me rappela ma raison, mon courage. Enfin, après un long et morne silence, j'éclatai par des sanglots et des cris de désespoir. « Non, je ne partirai point ; je préfère la mort » ! Dans ce moment Polyphron et Aristippe entrèrent ; ils venoient m'avertir du péril qui me menaçoit. « Mon ami, me dit Aristippe, il faut déloger. Mais aussi lancer des épigrammes contre

nos prêtres et leurs facéties, c'est faire le petit Titan; c'est attaquer les dieux. N'allez pas jouer ici le Socrate, et donner aux Anitus, aux Mélitus, le plaisir de vous abreuver d'un verre de ciguë : sauvez-vous au plus vîte. Pendant votre absence, nous jetterons des gâteaux emmiellés dans la bouche de ces cerbères, pour tâcher de les appaiser ».

Je ne résistai plus; je retournai chez moi pour mettre ordre à mes affaires. Je me hâtois, lorsque Polyphron entra tout effaré, sans prononcer une parole. « Qu'est-ce? lui dis-je; parlez hardiment, je n'ai plus rien à craindre. — Eh bien! armez-vous de fermeté, on vient vous arrêter. «En effet, un officier de l'Aréopage, suivi de ses satellites, parut, et m'ordonna de le suivre. J'embrassai Polyphron d'un œil sec, et marchai à la prison.

Quelle chute! du sein des plaisirs, des voluptés, des délices de l'amour, tomber dans les fers, dans le séjour du crime! Mais les ténèbres et la mort qui m'environnoient, m'effrayoient moins que la perte de Lasthénie. Je passai tout le jour dans une douleur morne, assis sur une pierre. La nuit vint : quel silence! quelle solitude! mon ame se resserre, le désespoir l'anéantit : le temps étoit immobile comme avant la naissance des mondes. Cependant la nuit s'a-

vançoit, mes angoisses redoubloient. Tout-à-coup j'entends gronder les verroux, je frémis; je regarde, j'aperçois une foible lumière. Un esclave la portoit: il m'appelle; sa voix me frappe et m'émeut. « Que voulez-vous? lui dis-je; qui êtes-vous? — Votre amie, qui vient vous sauver. Reconnoissez-moi. — Ciel! c'est vous! ô Lasthénie! quel dieu vous envoie à mon secours? — L'humanité, la pitié et l'amour. Mais, suivez-moi; je frissonne, tout m'alarme dans ce séjour affreux ». Elle me prend par la main; nous sortons, nous précipitons nos pas, nous gagnons les dehors de la ville. J'y trouve Aristippe, Polyphron, un esclave et deux chevaux. Aristippe me dit: « Partez. Ce n'est pas sans peine que nous avons eu la permission de vous faire évader: l'ame du grand-prêtre de Bacchus s'est ouverte à la pitié; Lasthénie et l'humanité ont été écoutées ». Je me jetai aux pieds de Lasthénie, j'embrassai ses genoux, sans pouvoir bégayer que les mots de reconnoissance, de désespoir, d'attachement éternel. Aristippe fit avancer le cheval, et me dit: « Nous sommes tous les quatre en danger, et vous ne voudriez pas nous exposer ». Polyphron et lui m'embrassent à ces mots. Quand je tins Lasthénie dans mes bras, il fallut m'en arracher. On l'éloigne,

on me place sur le cheval ; l'esclave le frappe, me précède, et je le suis. Nous marchons toute la nuit, une partie du jour suivant, et nous arrivons au soleil couchant auprès d'Orope, ville située sur les confins de la Béotie et de l'Attique, à deux cent quarante stades d'Athènes [1].

CHAPITRE XVII.

SA RENCONTRE AUPRÈS D'OROPE. BILLET A LASTHÉNIE. RÉPONSE.

En approchant de la ville, je marchois à pied, le front baissé, l'air profondément affecté ; je passai auprès d'un homme d'un âge avancé, vêtu très-simplement, qui respiroit le frais, assis sur l'herbe. Il me salue, me regarde attentivement : ma mélancolie et ma jeunesse l'intéressent ; il vient à moi, et me demande si j'ai quelque parent ou ami à Orope chez qui j'aille loger. « Non, je n'y connois personne. — Eh bien ! je serai votre hôte et votre ami : venez descendre chez moi. Vous paroissez malheureux, ma maison doit être votre asile ».

Prévenu par le ton affectueux et la physionomie

[1] Près de neuf lieues et demie.

nomie heureuse de cet homme, j'acceptai. « Suivez-moi, me dit-il ; j'habite la campagne, le trajet n'est pas long ». En entrant chez lui, il ajouta : « Vous ne trouverez pas ici le faste et le superflu de l'opulence, mais vous jouirez du repos et de la liberté ». Il me présenta son fils et sa fille. Celle-ci entroit dans son printemps, le frère finissoit son quatrième lustre. La maison de Dioclès, ainsi se nommoit mon hôte, étoit agréable et modeste ; quatre mûriers touffus lui donnoient de l'ombrage, et non loin de la maison couloit une fontaine dont l'eau fraîche et limpide arrosoit un jardin et une petite prairie qui le terminoit. Les meubles, les ustensiles répondoient à la simplicité du maître.

Lasthénie m'avoit remis deux pigeons, pour que je lui donnasse promptement de mes nouvelles : c'étoit l'usage de la Grèce. Ces pigeons, élevés avec soin, empressés de revoir leurs petits, retournoient à leur gîte à tire d'aile. J'attachai une lettre sous le cou de l'un d'eux, et lui donnai sa liberté. En attendant la réponse, inaccessible à toute consolation, j'allois, je m'égarois dans la campagne ; je gravissois les collines, les rochers ; j'y gravois le nom de Lasthénie. Lorsque je trouvois un écho, je goûtois quelque douceur à le lui faire répéter : le soir je

retournois au logis, brisé de fatigue et de douleur. Le premier jour, je refusai tout aliment ; au second repas, mon hôte, me voyant obstiné à me priver de nourriture, me dit : « Examinez-vous bien ; si vous êtes résolu à mourir de faim, vous avez raison de vous abstenir ; mais si vous devez manger un jour, croyez-moi, il vaut autant commencer aujourd'hui ». Je suivis son conseil et m'en trouvai bien.

Je reçus la réponse de Lasthénie : elle m'apprit que les prêtres de Bacchus, par ordre des héliastes, avoient prononcé solennellement des imprécations contre moi. « Ils se sont tournés, disoit-elle, vers l'occident, en secouant leur robe de pourpre, et ils vous ont dévoué aux dieux infernaux, vous et votre postérité. Ces malheureux sont persuadés, et font accroire que les furies vont s'emparer de votre cœur, et que leur rage ne sera assouvie qu'après l'extinction de votre race. Mais nos furies, mon cher Antenor, sont les passions, quand elles ont brisé le frein de la raison. Hélas ! votre départ m'a jetée dans une mélancolie qui altère ma santé : les conseils, l'amitié d'Aristippe, un peu de philosophie soutiennent mes forces, et me rappellent la nécessité des souffrances ; je m'instruis à l'école de l'expérience et du malheur. Je vois

que les passions, semblables aux orages, portent la désolation et le ravage dans le champ de la vie. Adieu, mon aimable ami. Tous les jours, toutes les heures je vous cherche, je vous demande aux lieux où je vous voyois; ils sont muets et sourds; je verse alors des larmes: elles coulent dans ce moment, et baignent ce papier. Recueillez-les, mêlez-y les vôtres, et n'oubliez jamais votre malheureuse et trop sensible amie. Portez-vous bien; soyez heureux ».

Cette lettre irrita ma blessure; la douleur troubla ma raison, abattit mes forces. Combien de fois, errant dans les montagnes, je fus sur le point de me précipiter dans leurs gouffres! je ne sais quel dieu, ou quel retour vers la vie m'enchaîna sur les bords de l'abîme.

Cependant le sage Dioclès, par des attentions, des maximes, des conseils dictés par le cœur, tâchoit de fortifier mon ame et d'y verser quelque consolation. Chrysilla, sa fille, belle et fraîche comme Hébé, d'une naïveté charmante, s'efforçoit aussi de me distraire: elle me cueilloit des fleurs, me présentoit des fruits, chantoit ou jouoit de la lyre, me prioit souvent d'une voix douce et tendre, de ne point m'attrister; disoit que mon chagrin lui faisoit de la peine, qu'elle ne pouvoit voir souffrir un oiseau. Ses aimables caresses

suspendirent quelquefois ma douleur; mais dès que j'étois seul, elle renaissoit avec plus de vivacité.

CHAPITRE XVIII.

DIOCLÈS, POUR LE CONSOLER, LUI RACONTE SON HISTOIRE.

Dioclès, me trouvant un jour étendu sur un rocher, le visage morne, l'œil fixe et égaré, me reprocha mon abandon et ma foiblesse. «Le malheur, me dit-il, frappe tous les hommes : vous êtes jeune, apprenez à souffrir. Connoissez-vous cette anecdote de Démocrite? Il étoit à la cour de Darius lorsque ce roi perdit la plus chère de ses femmes; il en étoit inconsolable. Démocrite promit de la ressusciter, pourvu qu'on lui donnât le nom de trois personnes qui n'eussent éprouvé aucune disgrâce. On ne les trouva point, et Darius finit par se consoler. Comme tous les mortels, j'ai payé bien souvent mon tribut de douleur. J'ai connu l'adversité, j'ai appris à la supporter, et j'ai vu de beaux jours succéder aux orages. Demain matin vous viendrez avec moi, et vous verrez, par le récit

de ma vie, que notre route est couverte de ronces et d'épines aiguës ».

Au jour naissant il entra dans ma chambre, tenant un vase de miel. « Suivez-moi, me dit-il, et venez vous instruire ». Nous traversons le jardin et montons sur une colline. Il s'arrête à mi-penchant devant une urne ombragée par des cyprès; auprès s'élevoit un cippe avec cette inscription : *Restes sacrés d'Euphémie; son ame est avec les dieux.*

Non loin, à travers des rochers, filtroit une eau pure. Dioclès en remplit le vase qui contenoit le miel, les délaya ensemble, s'approcha de l'urne, l'entoura de ses bras, la baisa trois fois, fit autour des libations, puis appela par trois fois l'ombre d'Euphémie (21).

Je l'observois en silence : il revint à moi les yeux humides de pleurs; il les essuya, et me dit : « Dans cette urne sont les tristes reliques de ce qui a paru de plus aimable sur la terre, d'un objet que j'idolâtrois; d'une épouse, la consolation, la gloire et le bonheur de ma vie. Mais je veux que mon histoire vous apprenne qu'en errant sur ce globe, il faut, pour ainsi dire, tremper notre ame dans les eaux du Styx, pour l'endurcir contre l'adversité; qu'il faut souffrir sans murmure, et croire qu'un peu de

sérénité luit parfois à travers les nuages de la vie.

Je suis né à Thèbes ; et jeune, je m'instruisis à l'école du malheur. J'avois dix-huit ans quand cette ville fut surprise par les Spartiates qui, pendant les fêtes de Cérès, s'emparèrent, par une trahison, de Cadmée notre citadelle.

Il y avoit deux partis ; l'un favorable aux Lacédémoniens, l'autre les haïssant, et dévoué à la patrie : j'étois de ce dernier. Attaché au fameux Pélopidas mon parent, nous eûmes le bonheur de nous échapper avec nos amis et de nous réfugier à Athènes, où notre infortune fut adoucie par l'accueil généreux du peuple et des premiers personnages.

Un arrêt nous déclara bannis de Thèbes. Six mois s'étoient écoulés, lorsque Pélopidas nous assembla et nous tint ce discours : « Notre patrie, nos frères, nos amis gémissent dans les fers. Nous sommes ici à la charge des Athéniens, nous vivons de leurs bienfaits ; imitons leur héros Trasybule, qui, avec cinq cents soldats, s'empara du Pyrée et renversa la tyrannie. Brisons les chaînes de notre patrie, appelons la vengeance : le péril est grand, le succès difficile ; mais une gloire immortelle nous attend : si nous succombons, Thèbes, les Grecs et la postérité élèveront des autels sur le marbre de nos tom-

beaux ». Cette courte harangue éveilla nos ressentimens, enflamma nos courages. Nous jurons sur nos épées la mort des tyrans. Nous envoyons secrètement à Thèbes pour prévenir nos amis. Charon, un des principaux de la ville, promet de nous prêter sa maison. Epaminondas échauffoit sous main le courage des jeunes gens. Le plan arrêté, l'époque fixée, Phérénicus, avec quelques conjurés, va se cacher dans le bourg de Thriasie, et nous, au nombre de douze, nous partons d'Athènes, tous liés d'une étroite amitié, tous rivaux de gloire et d'honneur. Nous arrivons à Thriasie au milieu de la nuit : un courrier en avertit Charon. Au point du jour, après avoir embrassé nos camarades qui restoient à Thriasie, et nous être promis courage, vengeance, fidélité, nous partons pour Thèbes. Nous étions vêtus de simples vestes ; nous menions des chiens de chasse, et tenions à la main des épieus, pour ressembler à des chasseurs. Charon nous attendoit avec intrépidité ; mais le foible Hyportonidas, quoiqu'honnête et bon citoyen, frémit à l'approche du danger ; et sans prévenir aucun des conjurés, il commande un courrier pour nous prier de différer. Ce courrier, nommé Childon, court à son écurie, cherche la bride de son cheval, ne la trouve

pas, et la demande à sa femme. Celle-ci répond au hasard qu'elle l'a prêtée : Childon s'emporte, vomit des injures et des imprécations contre elle. La femme rend injures pour injures, imprécations pour imprécations. La journée s'écoule dans cette violente rixe, et Childon très-heureusement renonce au voyage. Nous entrâmes dans la ville par diverses portes : un reste de jour éclairoit encore; mais le froid, le vent, la neige, c'étoit le commencement de l'hiver, retenoient les habitans dans leurs maisons. Nous nous trouvâmes quarante-huit chez Charon.

Philidas, greffier d'Archias et de Philippe, polémarques, d'accord avec nous, les avoit priés à souper, leur promettant grande chère et de belles femmes; il vouloit les enivrer et endormir leur vigilance. Au milieu du repas, comme ils étoient déjà près de l'ivresse, un bruit vague et confus leur parvient que les bannis sont dans la ville. Philidas fait tous ses efforts pour atténuer cette nouvelle; mais Archias envoie ordre à Charon de venir le trouver sur-le-champ. Nous préparions déjà nos cuirasses et nos épées. On frappe à la porte; chacun s'étonne. Nous envoyons un domestique affidé, qui revient, tout effaré, nous annoncer

l'ordre du polémarque. A cette nouvelle, le silence règne, nous nous regardons; enfin on délibère, et nous décidons que Charon obéira et se présentera avec assurance. Charon, intrépide sur ses propres dangers, trembloit pour ceux de ses amis : d'ailleurs nous pouvions le soupçonner de trahison, ou du moins de foiblesse. Il court dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique, enfant encore et d'une grande beauté, et le remet dans les mains de Pélopidas, en lui disant : « Si je vous trahis, vengez-vous sans pitié sur cet enfant ». Ce dévouement, cet héroïsme nous arrachent des larmes : « Va, lui dîmes-nous, ton intrépidité, ta foi nous sont connues, reprends ton fils; si nous périssons, il sera notre vengeur, celui de la patrie ». Il n'écoute rien, fait sa prière aux dieux, nous embrasse, et sort. Chemin faisant, il se rassure et compose son visage. Dès qu'il est à la porte de la maison du festin, Archias et Philidas vont au-devant de lui. Archias lui dit : « Charon, quelles sont ces personnes qui viennent d'arriver dans la ville? — De quelles personnes me parlez-vous? réplique Charon, d'un air étonné. Prenez garde que l'on ne s'amuse à vous donner de fausses alarmes pour troubler vos plaisirs. Au surplus, je ferai d'exactes recherches et veille-

rai attentivement ; car il ne faut rien négliger ».
L'adroit Philidas loua beaucoup sa prudence ; et ramenant Archias dans la salle, il l'excite à boire, prolonge le repas, en le flattant toujours de l'arrivée des femmes. Charon, de retour, nous trouva tous préparés à périr glorieusement les armes à la main ; mais il nous rendit la joie et l'espérance.

Ce danger à peine dissipé, il en survient un autre. Un courrier arrive d'Athènes, portant à Archias des lettres qui lui faisoient les détails circonstanciés de la conjuration. Le courrier lui dit : « Seigneur, celui qui vous écrit vous supplie de lire ces lettres sur-le-champ, parce qu'il s'agit d'affaires très-importantes ». Archias, déjà pris de vin, rit du message, et dit, en mettant les dépêches sous son chevet : « A demain les affaires sérieuses ». Ce mot a passé en proverbe.

Cependant nous nous partageons en deux bandes ; l'une, sous les ordres de Pélopidas, va attaquer Léontidas et Hyppotas dans leurs maisons ; et l'autre dont j'étois, sous la conduite de Charon, marche contre les polémarques. Nous avions sur nos cuirasses des robes de femmes, et sur nos têtes des couronnes de pin et de peuplier qui cachoient notre visage. A notre apparition, les convives, nous prenant pour

les courtisanes si long-temps attendues, jettent des cris de joie; nous avançons, observant attentivement chaque personnage. Soudain nous nous élançons, l'épée à la main, sur Archias et sur Philippe : Philidas engage les conviés à rester tranquilles, les assurant qu'ils n'ont rien à craindre. Ceux qui osèrent résistèr, aisément vaincus dans le vin, furent immolés avec les deux polémarques.

Pélopidas trouva plus de difficultés : il heurte avec ses compagnons à la porte de Léontidas, qui ètoit couché; personne ne répond. Enfin un esclave ouvre; on le renverse, et l'on monte chez son maître qui, éveillé par le bruit, saute de son lit et s'arme de son épée; mais il oublie d'éteindre les lampes, ce qui eût pu le sauver. Il défend l'entrée de la porte, étend à ses pieds Céphisodore qui se présente le premier. Pélopidas suivoit, il attaque Léontidas; la porte étoit étroite, et le corps de Céphisodore obstruoit le passage. Le combat fut long et périlleux; enfin Léontidas succombe et meurt; de-là on courut chez Hyppotas, qui eut la même destinée.

Après ces exploits, nos deux troupes se réunissent; nous dépêchons des courriers dans l'Attique aux exilés; nous appelons les Thé-

bains à la liberté; nous les armons, nous enfonçons les boutiques des fourbisseurs : Epaminondas et Gorgidas viennent à notre secours. Le trouble, la terreur régnoient dans la ville; toutes les maisons étoient éclairées; le peuple consterné, répandu dans les rues, attendoit le jour avec impatience : dès qu'il parut, nos bannis arrivèrent. On convoque une assemblée générale : Epaminondas et Gorgidas y présentent Pélopidas et notre troupe environnée de sacrificateurs, qui portoient les bandelettes sacrées, et exhortoient les citoyens à secourir leur patrie et les dieux.

A ce spectacle toute l'assemblée se lève avec de grands cris, des battemens de mains, et nous fûmes accueillis comme les bienfaiteurs et les libérateurs de la patrie.

Ce succès, à jamais mémorable, répara bien avantageusement six mois de dangers, de peines et de chagrins, et fortifia mon ame contre les traits de l'adversité.

Gorgidas créa alors le bataillon sacré, composé de trois cents jeunes Thébains : j'y fus admis. Vous savez que dans ce corps on se choisit un compagnon d'armes, auquel on s'unit par l'amitié la plus tendre : c'est une réunion d'aimans et d'aimés; on combat près de l'aimé, et on doit

le défendre au péril de ses jours. Mon choix fut bientôt fait : Parménide et moi, attirés par une sympathie mutuelle, volâmes l'un vers l'autre, et nos ames, pour ainsi dire, s'identifièrent; et pour me servir d'un mot heureux de Pythagore, mon ami étoit un autre moi-même. Nous étions cités comme Castor et Pollux, Thésée et Pirithoüs, pour les modèles de l'amitié. Nous fîmes notre première campagne sous Epaminondas, le plus grand homme de la Grèce. A la bataille de Leuctres, Parménide et moi combattions à côté l'un de l'autre; les Spartiates l'emmenoient; je me jette furieux et terrible au milieu d'eux, et je délivre mon ami. Dans ce moment, une pierre m'atteint à la tête, et me renverse évanoui. L'ennemi m'enveloppe, et Parménide me défend à son tour. La victoire étoit à nous; qu'elle étoit glorieuse! Nous la devions à la bravoure et au génie d'Epaminondas; nous l'entourions sur le champ de bataille : son front brilloit d'une joie modeste; il attribuoit le succès de cette journée à notre bataillon, qui fit, il est vrai, des prodiges de valeur. Il louoit notre courage, notre discipline; il nous remercioit de la gloire dont nous le couvrions. Pélopidas lui dit que cette victoire devoit le combler de joie. « Oui, répondit-il, parce que je sais

qu'elle en causera beaucoup à mon père et à ma mère (22) ».

Epaminondas, pour recueillir le fruit de sa victoire, entra en Laconie, la ravagea sous les yeux d'Agésilas. Nous passâmes à gué l'Eurotas, alors enflé par les neiges; Epaminondas marchoit au premier rang, la tête nue, ayant de l'eau par-dessus la ceinture. Il fit tomber ce fameux proverbe : *Que jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi* [1]. Cependant nous fûmes obligés de nous retirer. A son retour, les Thébains osèrent mettre en jugement ce grand capitaine, pour avoir retenu le commandement de l'armée au-delà du temps fixé par la loi. J'étois auprès de lui lorsqu'on lui annonça que les juges alloient prononcer l'arrêt de sa mort. Il répondit sans la moindre altération : « Je prie mes compatriotes de mettre sur mon tombeau : *Il a perdu la vie pour avoir sauvé la république* ». Ce reproche fit rougir Thèbes de son ingratitude, et bientôt le commandement lui fut rendu.

Ce fut pour la gloire et le salut de sa patrie.

[1] Ces femmes, si durement élevées, si bien exercées dans les gymnases, à l'approche de l'ennemi, semèrent l'épouvante et le désordre dans la ville, par leurs cris et leur frayeur.

Nous marchâmes à Mantinée. Epaminondas y développa tout son génie, et acheva d'écraser l'orgueil de la superbe Sparte. Le champ de bataille fut inondé de sang : la bravoure, l'amour de la gloire, la haine, toutes les passions animoient les deux armées. Le carnage devenoit horrible ; Parménide et moi combattions, nos boucliers serrés l'un contre l'autre, enflammés du même esprit de gloire, et du désir de nous défendre réciproquement. Un Spartiate alloit le percer, je m'élance, et le fer est plongé dans mon sein ; je tombe. Parménide ne respire que rage et vengeance : il reçoit une blessure profonde, et vient tomber auprès de moi. Je le presse dans mes bras, je l'appelle ; mais bientôt je perds connoissance. Lorsque je revins à moi, je me trouvai entre les mains des médecins, entouré de plusieurs de mes camarades ; ils étoient tous en pleurs. « Qu'avez-vous ? leur dis-je ; la bataille est-elle perdue ? — Non, Thèbes triomphe, Sparte est abattue ; mais nous avons acheté cette victoire, de la mort de notre général. — O perte affreuse ! et Parménide, d'où vient n'est-il pas ici » ? J'avois oublié sa blessure. On ne me répond rien. On me parle d'Epaminondas ; on me dit qu'avant d'expirer, il a demandé qui étoit vainqueur ? « Les Thé-

bains. — J'ai donc assez vécu, puisque ma patrie est triomphante ; dans quel plus beau moment pouvois-je mourir » ! O héros ! ô le premier des hommes ! m'écriai-je avec transport.... « Mais, de grâce, parlez-moi de Parménide ». On se tait encore, on baisse les yeux. Alors un foible souvenir, semblable à un songe, me rappelle ses blessures ; je m'écrie : Il n'est plus ! il est mort ! Désespéré, j'arrache mon appareil, le sang jaillit avec impétuosité. Je périssois sans les secours, les douces insinuations et les prières de mes camarades. Je restai long-temps chargé de ma douleur : je fuyois tout amusement, toute société ; la tristesse et l'ennui consumoient ma jeunesse. Privé d'espérance, je me croyois pour jamais voué aux larmes et à l'infortune ; mais la douleur s'use comme le plaisir, et la succession rapide des événemens amène des sentimens nouveaux.

Mon père crut que le mariage me distrairoit. Je résistai long-temps ; mais ses sollicitations, ses prières furent si touchantes, que je cédai : ce lien ne fut pas heureux. L'honnêteté seule, le devoir m'attachoient à ma femme qui, de son côté, m'avoua qu'elle ne m'avoit épousé que par raison et par les ordres de ses parens, et qu'elle nourrissoit au fond du coeur une pas-

sion

sion secrète et malheureuse pour un Athénien, dont depuis deux ans elle n'avoit aucune nouvelle. Cependant elle accoucha d'un garçon : c'est Philotas. Cet enfant paroissoit devoir resserrer nos liens. Mais un jour elle entra dans ma chambre, et me dit : « Je connois votre probité, vous méritez une femme plus aimable et qui vous aime, je ne puis faire votre bonheur. Thersandre, celui que j'aimois, vient d'arriver; je l'ai vu, et mon amour s'est rallumé avec plus de vivacité. — Il suffit, lui dis-je. Epousez Thersandre; je n'y mets que deux conditions : que je garderai mon fils, et que c'est vous qui demanderez le divorce. Cependant je vous rendrai votre dot (23) ». Elle y consentit, et nous nous séparâmes à l'amiable.

Je restai six mois dans les langueurs d'une vie insipide et lente, uniquement occupé de mon fils. Un jour, sortant du temple d'Apollon isménien, où j'allois admirer souvent le Mercure de Phidias et la Minerve de Scopas, je marchois avec un de mes amis assez près de deux femmes : un homme qui portoit un faisceau de branches, en frappa rudement une d'elles au visage; elle jette un grand cri; j'accours avec tout ce qui l'environnoit. On la prend, on l'assied, on lève son voile, elle s'évanouit; chacun s'empresse. Moi

seul je reste en extase, les yeux fixés sur cet objet, dont les traits, les regards, les appas, la douleur parloient déjà si puissamment à mon ame. Lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, ses yeux errèrent sur nous, et rencontrèrent les miens; soit qu'ils eussent l'expression de la douleur et de l'intérêt, soit effet sympathique, elle les y arrêta quelque temps. Je lui parlai de la frayeur que cet accident nous avoit causée. Elle me remercia d'une voix si flatteuse, si touchante, que mon ame tressaillit, comme si, dans un désert triste et sauvage, j'entendois tout-à-coup les accords d'une musique harmonieuse. On la conduisit chez elle; je suivis avec quelques personnes. Il fallut la quitter; mais je l'aimois déjà éperdument. Je ne m'arrête point sur le détail charmant de nos amours. J'eus le bonheur de plaire à Euphémie, et, pendant près d'un an, mes jours coulèrent comblés de félicités : mais l'orage se formoit. Je fis prier le père d'Euphémie de me l'accorder en mariage. Il me refusa, et déclara à sa fille qu'il vouloit absolument qu'elle épousât Polémon, le fils de son ami intime. Depuis la naissance de leurs enfans, ils avoient juré leur union. Le cœur d'Euphémie avoit toujours repoussé cet hymen; une répugnance invincible l'éloignoit de Polémon

fils ; mais enfin, attendrie et vaincue par les prières de son père, elle obéit. Lorsque j'appris cette nouvelle, égaré de désespoir, je résolus de l'enlever et d'aller vivre avec elle dans le fond des déserts. J'épiai le moment où elle se promenoit hors de la ville avec deux de ses compagnes. Je l'aborde les armes à la main, l'air sombre et égaré ; ses compagnes s'enfuient, mais elle reste, et me reçoit d'un air grave et tranquille. Je lui peins ma douleur, mon désespoir ; je la presse de me suivre. « Je n'aurois pas cru, me dit-elle, quand je reçus vos vœux, que mon amant eût voulu imprimer le déshonneur sur mon front, qu'il m'eût conseillé de porter la mort dans le sein de mon père : je n'aurois pas soupçonné que Dioclès que j'ai aimé, occupé de lui seul, voulût me sacrifier à l'emportement de sa passion ». Ce discours, mêlé de tendresse et de sévérité, me dessilla les yeux. Je tombai à ses pieds ; je répandis des larmes et implorai ma grâce. « Je vous pardonne puisque vous êtes malheureux, à condition que vous vous éloignerez de moi pendant quelque temps. — Mais vous rappellerez-vous quelquefois un amant qui va traîner sa vie dans le deuil et dans les larmes ? — Trop peut-être pour ma tranquillité. Adieu, mon

cher Dioclès; soyez heureux autant que je le désire ». En prononçant ces derniers mots, des soupirs et des sanglots interceptèrent sa voix.

Je partis la même nuit, renonçant à ma patrie, à mon amour, me regardant comme une victime du destin, et comme l'être le plus infortuné.

Je parcourus la Grèce, l'Asie mineure, l'Egypte, la Sicile, ne trouvant de repos et de consolation nulle part, et accablé du fardeau de la vie.

Deux ans s'étoient écoulés, et ma blessure saignoit encore; je n'avois plus même l'espérance du bonheur.

J'arrivai à Corinthe. A peine débarqué, un Thébain me reconnoît et m'aborde. Après les premiers complimens, je lui demande des nouvelles du père d'Euphémie; je n'osois parler de sa fille. « Ses jours sont remplis d'amertume. — Quoi donc? quel revers a pu les troubler? — Les dieux ont détourné leurs regards de dessus sa fille, elle vit dans le deuil et l'affliction. — Quoi! justes dieux! Euphémie est malheureuse? — Oui, son mari est banni de Thèbes, pour avoir fui lâchement dans un combat; on ne sait ce qu'il est devenu: le généreux Polémon a payé de sa vie la honte de son fils. Le père

d'Euphémie, indigné contre son gendre, a fait prononcer le divorce. Depuis, il a proposé d'autres partis à sa fille; mais elle l'a supplié de la laisser vivre solitaire et sans époux. Son père, qui se repent, dit-on, d'avoir forcé son inclination, n'ose plus abuser de son autorité».

J'écoutois ce récit avec l'avidité d'un homme condamné, auquel on apporte sa grâce. A chaque phrase, mon cœur palpitoit de douleur et de joie; je partageois l'affliction d'Euphémie, mais l'espérance renaissoit dans mon ame. J'appris, pour la seconde fois, que le courage et la patience étoient l'égide qu'il falloit opposer à l'adversité. Je partis aussitôt: le besoin du repos ou du sommeil ne purent retarder mon voyage. J'arrivai à Thèbes au milieu de la nuit. Quelle vive émotion j'éprouvai quand je me vis dans l'enceinte qu'habitoit Euphémie! Je volai sous ses fenêtres, et je chantai des couplets que j'avois composés pour elle au commencement de nos amours.

CHAPITRE XIX.

DIOCLÈS INTERROMPT SON HISTOIRE. IL LA RECOMMENCE LE LENDEMAIN.

MAIS le soleil s'élève, les troupeaux se retirent, le travail et mes enfans me rappellent; c'est dans leurs embrassemens que j'oublie mes peines. Demain, à la même heure, si la suite de cette histoire vous intéresse, je vous la continuerai ici; car c'est devant l'ombre d'Euphémie, qui sans doute m'entend, que je me plais à la conter ». Le lendemain, au premier rayon du jour, nous retournâmes à la colline : Dioclès recommença ses libations, après quoi il poursuivit son récit.

« Je suis resté sous les fenêtres d'Euphémie, chantant des couplets. Eveillée par mes chants, ma voix l'étonna; elle crut être déçue par l'illusion d'un songe. Ayant prêté une oreille plus attentive, elle reconnut les paroles. Alors, ne doutant plus de la vérité, elle ouvrit tout doucement sa fenêtre, et me dit à voix basse : « Dioclès, est-ce vous ? —Oui, c'est moi; c'est ton malheureux amant qui vient expirer sous

tes yeux. — L'heure n'est pas propice pour un entretien : trouvez-vous au lever du soleil hors de la porte Crénéa, à la fontaine Dircé ; je m'y rendrai avec une esclave ». Je courus aussitôt à l'endroit indiqué, où j'attendis, dans la plus vive impatience, le réveil de la nature.

Enfin le jour brilla, et je vis arriver Euphémie. A son approche, ma vue se troubla, je frissonnai, je tremblai ; j'étois près d'elle, et je ne la voyois pas. Elle m'appelle : « Mon cher Dioclès, enfin je vous revois ! —Ah ! m'écriai-je, il est donc dans la vie des éclairs de bonheur ! O ma chère Euphémie, que j'ai souffert loin de toi » ! L'ame expansive d'Euphémie ne put renfermer sa sensibilité ; elle se répandit dans ses propos, dans ses regards, dans ses modestes caresses. Dieux immortels ! disois-je, par combien de délices vous récompensez mes tourmens ! non, je n'ai pas assez souffert pour mériter tant de félicités ! Je voulus lui parler de son mari. « Polémon est malheureux, il faut se taire et le plaindre ; mais je n'ai plus d'époux. —Ah ! ma chère Euphémie, nomme-moi le tien, et peut-être tu seras heureuse de l'excès de mon bonheur. —Oui, mon cher Dioclès ; mais il nous faut l'aveu de mon père, et je vais lui parler à l'instant même ; attendez la dé-

cision chez vous, je vous la ferai savoir ». Je la quittai, ivre d'espérance et d'amour, la trouvant plus belle que jamais. Le temps avoit développé ses charmes, et la nature perfectionné son ouvrage.

Cependant, comme la crainte marche toujours avec l'amour, pour me rendre Vénus propice, j'allai à son temple : il étoit dans un bois, près de la ville; j'y portai une corbeille de fleurs et deux colombes. En entrant, je me purifiai avec de l'eau lustrale qu'un prêtre me présenta (24). Je pénétrai ensuite dans le sanctuaire où étoit la statue de la déesse; je déposai sur l'autel mes fleurs et mes colombes; ensuite fléchissant le genoux, je lui dis : « Déesse des amours, ornement du ciel et de la terre, délice des yeux et du cœur, daigne agréer mon hommage; couronne le plus fidèle des amans de ton myrte immortel. Tu donnas à Pâris la plus belle des femmes pour t'avoir adjugé le prix de la beauté; je te reconnois pour la plus belle des divinités : sur la terre, dans l'Olympe, rien n'égale tes appas; accorde-moi Euphémie, la plus aimable des mortelles; je couronnerai ton front de myrte et de roses, et l'encens le plus pur fumera à tes pieds ».

Mes prières volèrent jusqu'à Gnide : Cypris

les entendit : je vis briller autour de sa tête deux rayons de lumière ; sa bouche sembla me sourire ; j'acceptai l'augure, et remerciai vivement la déesse.

Bientôt Euphémie me fit dire de me rendre chez elle. Je la trouvai avec son père ; je tremblai à son aspect, mais je fus promptement rassuré. Il m'embrassa, en me nommant son fils ; il prit ensuite la main de sa fille, la mit dans la mienne, en me disant : « Je vous confie son bonheur et le mien : effacez de mon souvenir les chagrins que je lui ai causés ». Il est inutile de vous peindre le délire de ma joie.

Notre noce fut célébrée avec pompe ; et après tant de revers et de souffrances, je me vis le plus heureux des hommes. Le temps, loin d'attiédir notre amour, lui donna plus d'activité. J'aimois mon épouse par le besoin irrésistible de l'aimer ; il auroit fallu anéantir mon ame pour détruire ce sentiment : elle étoit faite pour aimer Euphémie, comme nos yeux sont faits pour voir, nos oreilles pour entendre.

La sérénité de ses beaux jours ne fut troublée que par la mort du père d'Euphémie ; il s'éteignit dans nos bras. Sa fille s'abandonna à la plus vive affliction ; mais le temps est le dieu qui console. La paix et le bonheur revinrent dans

notre asile ; et notre imprévoyante sécurité crut les posséder pour toujours. L'homme, comme un vaisseau qui traverse les mers, est tour-à-tour battu de tous les vents. L'horizon se noircit autour de nous, et de nouveaux désastres tombèrent sur nos têtes.

La guerre se ralluma entre Thèbes et Lacédémone ; il me fallut quitter ma femme, mes paisibles foyers, et aller combattre pour la patrie. Je ne vous parle pas de la douleur de notre séparation ; des malheurs plus grands nous attendoient : nous fûmes vaincus ; je restai prisonnier. Mes troupeaux, mes biens devinrent la proie du vainqueur, mes champs furent dévastés. Conduit à Sparte, on m'enferma dans une prison obscure ; c'est alors que je réfléchis sur l'inconstance des événemens, sur la mobilité de la fortune ; j'étois abîmé de douleur. Cependant l'expérience, le souvenir de tant de vicissitudes qui avoient agité ma vie, me laissèrent l'espérance. Je ne fus point trompé, la paix se fit, et la liberté me fut rendue. Je courus chercher mon Euphémie à Athènes, où elle s'étoit réfugiée. Grands dieux ! qu'elle étoit changée ! la pâleur, la maigreur avoient terni l'éclat de sa beauté ; c'étoit un lis désolé par les vents : mais bientôt mes caresses, la douce

quiétude de son ame, la jouissance encore plus douce de revoir ce qu'on aime, lui rendirent, avec la santé, le coloris et la fraîcheur qui l'embellissent.

Mais Euphémie, née dans l'aisance, regrettoit notre fortune dissipée. « Qu'importe, lui dis-je, la richesse! combien de gens sont heureux sous le toit de la pauvreté! J'ai un champ à Orope; on l'a ravagé, mais on n'a pu emporter la terre : allons la travailler, la vivifier; nous n'y serons pas environnés du faste et des plaisirs d'une grande ville, mais nous aurons les plaisirs de la nature; nous jouirons des tableaux rians de la campagne, de sa douce sécurité, et bientôt de l'abondance des choses nécessaires ».

Elle approuva mon plan; et notre petite colonie, composée de nous deux, de mon fils et d'un esclave, vint s'établir ici. Je devins agriculteur; je me livrai aux travaux champêtres; j'étudiai la qualité des terres, l'influence des saisons, le régime des végétaux, et tout s'anima dans mon habitation.

Ma femme, dans les douces occupations de son ménage, de la culture des fleurs, distraite par les soins et l'éducation des animaux domestiques, oublia sa fortune passée. Elle m'avoua qu'elle n'auroit jamais cru que l'on pût être

heureux si près de la pauvreté. Ce qui acheva de combler mes vœux, fut la naissance de l'aimable Chrysilla, dont ma femme accoucha au printemps, comme pour parer la terre d'une fleur nouvelle.

Déjà notre asile nous paroissoit l'image des îles fortunées ; notre campagne s'enrichissoit tous les ans ; nos deux enfans, car Philotas étoit aussi le sien, croissoient sous nos yeux, embellissoient notre solitude. Enfin, douze ans s'écoulèrent avec la rapidité d'un fleuve, et ce furent les plus belles années de ma vie.

Ma femme, avec beaucoup d'esprit et de raison, avoit une foiblesse pardonnable à son sexe ; elle craignoit excessivement le tonnerre ; et lorsqu'il grondoit, elle alloit se cacher dans un souterrain, ou se blottir contre un épais laurier, situé au milieu du jardin (25). Je la raillois souvent de cette peur ; je lui disois : « Ma chère amie, laissons ces vaines terreurs à l'homme en proie aux remords, dont les crimes appellent la vengeance des dieux ; mais toi, dont l'ame est pure comme l'azur du ciel ; nous qui les servons, les honorons dans l'innocence de notre vie, pourquoi nous frapperoient-ils de leur foudre » ? Elle approuvoit mes raisons, ma sécurité ; mais, malgré ses efforts, la vue de

l'éclair, le fracas du tonnerre ébranloient ses nerfs et la remplissoient de frayeur.

Un jour, hélas! ô jour désastreux! six ans sont écoulés depuis ce terrible événement, je quittai Euphémie pour aller couper du bois dans la montagne; elle m'embrassa avec une inquiétude qu'elle n'avoit jamais éprouvée, en me disant: « O mon ami! je t'en prie, reviens de bonne heure; j'ai besoin de te voir : je ne sais ce que je sens, je suis triste; ce matin j'ai pleuré, et dans ce moment j'ai peine à retenir mes larmes ». Je l'embrassai, et lui promis d'être bientôt de retour : elle ne pouvoit me laisser partir; enfin je m'arrachai de ses bras et m'éloignai à grands pas. Elle me suivit des yeux tant que sa vue put m'atteindre.

Le soleil, alors pur et radieux, nous présageoit la plus belle journée. Sur le midi, il s'éleva des nuages, le ciel s'obscurcit, j'entendis quelques coups de tonnerre; mais, après une petite pluie, l'air s'épura, et son azur n'en fut que plus beau.

Me rappelant alors ma promesse à Euphémie, je cessai mes travaux, et cueillis des violettes pour les lui porter; elle les aimoit. « C'est, lui disois-je souvent, parce que cette fleur est modeste et timide comme toi ». Je retournois

plein d'allégresse. Hélas! qui sait quand il faut s'affliger ou se réjouir? En entrant, je ne vois que mes enfans qui jouoient; je les caresse, et leur demande où est leur mère? « Dans le jardin ». J'y cours, je l'appelle plusieurs fois; point de réponse. Je commence à m'alarmer; je cherche de tout côté; enfin, je l'aperçois assise au pied du grand laurier. Je me rassure, j'approche, je l'appelle; même silence. « Elle repose, dis-je; ne troublons pas son paisible sommeil ». Elle avoit deux colombes chéries qui la suivoient toujours; j'en vois une morte à ses pieds, et l'autre gémissante, qui de son bec et de ses ailes la caressoit et tâchoit de la ranimer. « Ah! m'écriai-je, quelle sera, à son réveil, la douleur d'Euphémie »! Cependant une terreur secrète m'agite, je l'appelle de nouveau, je m'avance, je la tire par le bras. O spectacle épouvantable! dans l'instant, ce beau corps formé par l'amour, embelli par les grâces, tombe en poussière; le tonnerre l'avoit frappé et dissous. Hélas! l'infortunée étoit venue chercher, pendant l'orage, un abri sous ce laurier! Un préjugé superstitieux lui donna la mort (26). Je jette des cris affreux, je déchire mes vêtemens, je m'arrache les cheveux : on accourt, on me donne des soins, on veut me consoler.

Je n'entends, je n'écoute rien, le désespoir m'égare. Je veux m'ôter la vie; on me retient, on m'amène mes enfans, on les met dans mes bras; je les regarde d'un œil glacé. Mais enfin leurs caresses naïves, leurs larmes m'arrachent à cette stupeur. « Pleurez, leur dis-je, pleurez, vous n'avez plus de mère; elle n'est plus, nous ne la verrons plus : elle a disparu comme une ombre ». La fièvre, le délire me saisissent; je veux me laisser mourir de faim; je jetois secrètement les alimens et les remèdes; on s'en aperçut. Cimon, médecin habile et mon ami, qui voyoit que c'étoit mon ame qu'il falloit guérir, commença par me parler de mes enfans; il recommanda de les laisser toujours auprès de moi. Un jour que je l'assurois que j'avois la vie en horreur, que mon unique désir étoit la mort : « Et qui donc aura soin, me dit-il, de vos malheureux enfans, seuls, sans parens, sans secours » ? Ces mots, prononcés avec le ton de la sensibilité, m'émurent vivement. Il s'en aperçut, et il ajouta : « Croyez, mon cher Dioclès, qu'avec deux enfans la vie a encore quelque douceur. Le temps usera votre affliction; rappelez-vous l'enchaînement et la variété des scènes de votre vie : n'en doutez pas, vous aurez encore de beaux jours ». Je n'en voulus rien

croire ; mon cœur séché se fermoit à l'espérance. Cependant la tendre amitié, les douces insinuations de Cimon, la présence continuelle de mes enfans, sur-tout un rêve que je fis, me rattachèrent à la vie. Nous étions au milieu de la nuit, je dormois d'un sommeil agité ; tout-à-coup un bruit m'éveille, je vois une clarté au pied de mon lit : étonné, je regarde, j'aperçois une femme, le visage resplendissant, le front couronné de fleurs. Je reste glacé : elle s'approche ; je la reconnois, c'est Euphémie ! ce sont ses yeux, ses traits charmans ! Elle s'incline vers moi, et me dit : « Mon cher Dioclès, que sont devenus ta vertu, ton courage ? ranime-toi, reprends ton caractère. Si tu m'aimes encore, songe à nos enfans, je te les recommande. Vis pour les aimer, pour faire leur bonheur ». A cette apparition, à cette voix si chère, je me lève sur mon lit, je tends les bras, je m'écrie : O ma chère Euphémie....! Je ne pus en dire davantage. En vain j'ouvre les yeux, le fantôme a disparu ; je demeure dans une nuit profonde.

Dès ce moment, je cédai aux ordres de ma chère Euphémie et à ma pitié pour mes enfans. Peu à peu le calme est rentré dans mon ame ; par degrés j'ai senti le bienfait de l'existence, et je me suis félicité souvent d'avoir vaincu mon désespoir.

désespoir. La vie est un bien pour celui qui honore les dieux, dont l'ame honnête et sensible se nourrit de douces affections et de goûts simples. Dans un âge avancé j'ai encore des plaisirs; les caresses de mes enfans, les beautés de la nature, le travail, le repos sous des ombrages frais, la chaleur de mon foyer, dans l'hiver, me donnent des jouissances exemptes d'amertumes. Je verse encore des larmes sur la cendre de ma chère Euphémie; mais ces larmes sont douces, elles soulagent et consolent mon cœur. Tous les jours je viens ici m'entretenir avec son ombre. Je la vois, je l'entends; elle m'entend aussi, sans doute; et souvent, pour m'arracher d'auprès de cette urne, il a fallu m'envoyer mes enfans. Ainsi, jeune homme, apprenez, par mon exemple, à lutter contre l'adversité. Prévoyez-vous votre destinée? Savez-vous si ce que vous appelez un malheur, ne vous conduira point à une félicité plus pure, plus durable? Bien souvent un événement qui nous paroît heureux, dont nous avons vivement désiré le succès, recèle dans son sein le germe de nos maux. Vous avez perdu une maîtresse, mais ce n'étoit pas votre femme; elle n'est pas la mère de vos enfans.

Lorsqu'après une nuit sombre et orageuse, le

matelot troublé voit renaître avec le calme le premier rayon du jour, son ame se dilate, il respire, il croit sortir du fond du tombeau. Ainsi l'histoire intéressante de Dioclès, sa philosophie simple et naturelle, l'espérance qu'il fit luire à mes yeux, éclaircirent les ténèbres qui m'environnoient. Bientôt la sensibilité de l'aimable Chrysilla, sa gaieté naïve, ses charmans entretiens aidèrent à ma guérison; non que nul penser d'amour se mêlât au plaisir que je trouvois à la voir : ce sentiment étoit loin de mon coeur; tout respiroit autour d'elle la candeur et la vertu.

CHAPITRE XX.

ATTACHEMENT DE CHRYSILLA POUR SON FRÈRE. CE QUI S'ENSUIT.

Cependant cette fille si modeste, si ingénue, m'étonnoit par l'attachement peu modéré qu'elle avoit pour son frère : ils ne pouvoient se quitter; ils se donnoient les noms les plus tendres. J'avois surpris Philotas sollicitant des baisers qu'elle refusoit avec trop de mollesse pour être obéie. Je blâmois beaucoup cette intimité

et l'inadvertance du père ; j'étois même décidé à lui en parler, lorsqu'une après-dînée il me dit : « Allons nous promener ; j'ai le cœur inondé de joie, il a besoin de s'épancher dans le sein d'un ami. De plus, le tableau de deux amans heureux vous intéressera, et pourra égayer votre imagination. Dites-moi, comment trouvez-vous ma fille ? — Belle, aimable, et d'un caractère charmant. — Et son frère ? — Il me paroît sage, laborieux, et sa figure est très-agréable. — Oui, c'est un excellent sujet ; aussi je m'occupe de son bonheur, je vais le marier. — Vous faites prudemment de le séparer de sa sœur : la jeunesse..... — Les séparer ! au contraire, je songe à les unir d'un lien indissoluble ; je les marie ensemble. — Comment ! frère et sœur ? — Oui, depuis la naissance de Chrysilla, leur mariage est arrêté. Ignorez-vous qu'une loi de Solon, que nous avons adoptée, permet au frère d'épouser la fille de son père, et non celle de sa mère (27) ? — Je l'ignorois, et votre confidence, je l'avoue, me tire d'inquiétude. Je m'étois aperçu de leur inclination réciproque, et mes préjugés y attachoient de l'immoralité. — Tous les préjugés tombent devant la loi, sur-tout lorsqu'au lieu de contrarier la nature, elle en favorise l'impulsion : la noce

se fera dans peu de jours, et je me flatte que vous vous réjouirez de notre joie.

Ce jour venu, les parens et les amis attachèrent avec des bandelettes de la verdure et des fleurs sur la porte de la maison. Lorsqu'il fallut aller au temple, Chrysilla, modeste et simple dans sa parure, couverte d'un voile rouge, n'ayant pour tout ornement qu'une couronne de fleurs, descendit de sa chambre, et se jeta dans les bras de son père, qui l'attendoit sur le seuil de la porte, à la tête de tous les jeunes gens du lieu. Il pressa sa fille sur son sein, puis, levant les yeux au ciel, il prononça, d'un ton grave, des voeux pour elle et pour son fils. On marcha au temple; les jeunes gens précédoient la marche; d'autres suivoient chantant l'épithalame, et dansant au son des flûtes ou des trompettes. Chrysilla étoit au milieu d'eux, soutenue par son père. Son jeune époux, couronné de myrte, et radieux de joie et d'amour, marchoit à ses côtés. Le flambeau de l'hymen brilloit devant eux. A la porte du temple un prêtre présenta à chacun des nouveaux époux une branche de lierre, symbole de la force du noeud qui alloit les unir. Il les mena ensuite à l'autel, où il sacrifia une génisse à Diane et à Minerve, divinités ennemies de

l'hymen. On implora Jupiter et Junon, dont l'union est éternelle; les Parques, qui tiennent dans leurs mains le fil de notre vie; les Grâces, dont les charmes embellissent nos jours; Vénus enfin, à qui l'amour doit sa naissance, et les hommes leur bonheur.

Les prêtres examinèrent les entrailles des victimes, et déclarèrent que le ciel approuvoit cet hymen. Un d'eux prit la couronne de l'époux, la plaça sur la tête de la fiancée, et la couronne de celle-ci fut mise sur la tête de Philotas.

On revient du temple dans le même ordre, en répétant les mêmes chants. Quand les deux époux furent à leur porte, on mit sur leurs têtes une corbeille de fruits, présage de l'abondance dont ils devoient jouir; on porta le flambeau d'hymenée dans leur chambre, où on le laissa brûler. Chrysilla offrit des bouquets aux jeunes célibataires, en leur disant: « Mariez-vous aussi ».

La table du festin fut dressée auprès de la fontaine, sous les peupliers, dont on avoit épaissi l'ombre par un feuillage vert et touffu; des guirlandes de fleurs tomboient en festons sous cette voûte sombre, où l'on respiroit un frais délicieux.

Au commencement du repas, Dioclès donna une coupe de vin à son fils qui la porta à la bouche, et la présenta ensuite à sa femme. Celle-ci, après en avoir bu, la fit passer aux parens, et de leurs mains la coupe circula parmi les convives. Le festin fini, on chanta, on dansa une partie de la nuit. Au coucher des époux, on leur chanta un épithalame; à leur réveil, on leur en dit un autre.

Cette noce champêtre, ce tableau riant du bonheur, remplirent mon ame de douces émotions; elle s'épanouissoit à la félicité de ces tendres époux. Qu'ils étoient heureux! ils ne respiroient que pour s'aimer, se le dire, pour partager leurs plaisirs, leurs peines! Chrysilla, quelquefois armée d'une serpette, émondoit les arbres sous la direction de Philotas, ou, soulevant un arrosoir, désalteroit les jeunes fleurs. Celui-ci, à son tour, quand l'intempérie de l'air suspendoit ses travaux, assis à côté de sa femme, lui lisoit les idylles de Théocrite, ou quelque dialogue de Platon.

CHAPITRE XXI.

LETTRE DE LASTHÉNIE.

L'AUTOMNE avançoit. L'olive avoit coulé sous le pressoir ; la feuille jaunissante se détachoit de l'arbre et jonchoit la terre : triste image de la vie humaine, quand la vieillesse nous dépouille de notre parure ! J'écrivis une lettre à Lasthénie, où je la priois d'avoir pitié de moi, et de venir visiter mon asile avant les rigueurs de l'hiver.

Elle me répondit qu'elle ne pouvoit abandonner Aristippe, dont la santé déclinoit. « De plus, me disoit-elle, votre perte m'a trop coûté. La philosophie est une foible égide contre les peines du cœur. Que nous sommes forts dans la spéculation, et foibles dans la pratique ! Je pense quelquefois que les dieux, en nous séparant, ont eu pour nous plus d'indulgence que de cruauté ; nous avions épuisé les délices de l'amour. Parvenus à cet apogée, nous ne pouvions que descendre ; du moins le souvenir de ces jours rapides de bonheur, répandra sur le reste de notre vie le charme des plus riantes il-

lusions, nous inspirera de douces rêveries ; et dans ces momens de mélancolie, où l'ame languissante, abattue, a besoin d'un nouvel esprit de vie, notre pensée, rétrogradant à cette période de félicité si courte, nous transportera sous ces beaux platanes, dans ce jardin que nous appelions notre Tempé, où les doux entretiens, les lectures, l'amour rendoient nos heures si délicieuses. Ainsi, le passé étendra ses bienfaits sur le présent. Si le destin ne nous eût pas traversés, insensiblement votre imagination se seroit refroidie, elle ne m'auroit plus paré de ses brillantes couleurs, et un jour je n'aurois plus été à vos yeux qu'une simple mortelle.

Profitez de votre jeunesse pour voyager ; imitez nos grands philosophes. Pythagore, Platon, Démocrite, Solon allèrent cueillir les fruits du savoir et de la sagesse dans les climats qui les portoient ; et quoique Solon prétende qu'il faut avoir quarante ans pour voyager avec utilité, j'ose être d'un autre avis. Je crois le temps de la jeunesse très-propre aux voyages, pourvu qu'on ait acquis des notions préliminaires et de l'aptitude à la réflexion.

Zénon, le fondateur de la secte des Stoïciens, est allé s'éclaircir d'un grand doute. Il est mort

chargé d'un siècle moins deux ans, en disant: « Je fais mon dernier effort pour ramener ce qui est divin en moi, à ce qu'il y a de divin dans l'univers ». Il n'a jamais eu d'infirmités: le beau privilége! Pendant soixante-huit ans il s'est appliqué à la philosophie. Les Athéniens, justes quelquefois, lui ont fait ériger un tombeau dans le Céramique; et par un décret public, ils lui décernent une couronne d'or, et lui font rendre des honneurs extraordinaires: « Afin, porte le décret, que tout le monde sache que les Athéniens honorent le mérite distingué, et pendant sa vie et après sa mort ». Zénon forma son sage d'après lui-même. Il disoit: « Que si un sage ne devoit pas aimer, comme des philosophes l'avancent, il plaindroit les personnes belles et vertueuses, puisqu'elles n'auroient que des sots pour amans ». Il prétendoit qu'une partie de la science consistoit à ignorer les choses qui ne devoient pas être sues. « Un vrai Stoïcien, répétoit-il souvent, vit dans le monde, comme s'il n'y possédoit rien en propre; il chérit ses semblables, ses ennemis mêmes: son étude particulière est celle de son ame. Pour rectifier sa conduite, il examine le soir ce qu'il a fait dans la journée; il avoue ses fautes; il recherche le témoignage de sa cons-

coulent de mes yeux. Il n'est donc point de bonheur permanent sur la terre ! O mon ami ! le saut de Leucade, le passage du Cocyte n'éteindroient pas l'amour qui m'agite et me consume. Portez-vous bien ; soyez heureux ».

Cette lettre aigrit ma douleur et mes regrets. Je voulois me déguiser, retourner à Athènes pour voir encore une fois cette aimable et digne amie ; mais le sage Dioclès m'arrêta par le tableau terrible de son désespoir, si j'étois reconnu et puni de mort sous ses yeux.

CHAPITRE XXII.

IL PASSE L'HIVER CHEZ DIOCLÈS. CÉRÉMONIE DU TAUROBOLE. BOUDERIE DES DEUX ÉPOUX. HISTOIRE D'ARCHIAS.

Je passai l'hiver au sein de cette charmante famille ; l'étude occupa mes loisirs ; je lus et relus Euripide, Homère, Hérodote, Thucydide ; j'ornai ma mémoire des beaux vers, des richesses de ces grands génies. Heureux qui naît avec ce goût de l'étude, qui aime à se retirer solitairement dans le sanctuaire des Muses ! il jouit du repos sans langueur et d'un plaisir tou-

jours nouveau. Les longues soirées, je les passois au milieu de mes hôtes, auprès de leur foyer : leur honnête franchise, leurs naïfs entretiens me rendoient ce moment le plus agréable de la journée. Le sage Dioclès nous racontoit les divers événemens de sa vie, les anecdotes de son temps. Avec quel intérêt nous l'écoutions ! Il nous fit souvent le récit d'un sacrifice expiatoire nommé *taurobole ;* cérémonie bizarre à laquelle s'étoit soumis Diomédon, jeune Mégarien. Je l'avois, disoit-il, connu à Ephèse, dans le temps que je fuyois Thèbes et ma chère Euphémie. Nous nous embarquons ensemble pour Corinthe ; le vent fraîchit, la mer gronde, s'élève, et une tempête violente tourmente notre frêle navire. Pour moi, qui traînois avec douleur le fardeau de la vie, j'envisageois la tempête et la mort d'un œil indifférent ; mais Diomédon, foible, superstitieux et très-libertin, qualités qui semblent opposées et qui émanent cependant du même principe, la foiblesse de l'ame, invoquoit à grands cris Neptune, Thétis et tous les dieux. Bias, l'un de nos sages, qui étoit avec nous, voyoit avec pitié tant de pusillanimité ; il aborde Diomédon, et lui dit : « Taisez-vous, de peur que les dieux ne s'aperçoivent que vous êtes sur ce vaisseau ». La tranquillité

de Bias, ses railleries ne ranimèrent pas le courage de Diomédon ; et la tempête continuant toujours, il fit vœu, si les dieux le sauvoient, d'expier ses fautes, et de se régénérer par le sacrifice du taurobole.

Débarqué à Corinthe, il s'acquitta de son vœu, et voulut que j'en fusse témoin. Les prêtres firent creuser une fosse assez profonde; Diomédon y descendit, la tête ceinte de bandelettes sacrées, avec une couronne et autres ornemens mystérieux. Dès qu'il fut dans la fosse, on la recouvrit d'un couvercle de bois, percé de quantité d'ouvertures. On y amena un taureau couronné de fleurs, et dont les cornes et le front étoient ornés de petites lames d'or. On l'égorgea avec un couteau sacré ; son sang couloit dans la fosse par les divers trous ; et Diomédon, avide de ce sang précieux, présentoit ses bras, son visage, ses épaules et toutes les parties de son corps, et tâchoit d'en recueillir jusqu'à la dernière goutte. Il sortit de là tout hideux. Je crois le voir encore : ses cheveux, sa barbe, ses habits étoient souillés de sang ; mais, purgé de ses crimes, il étoit régénéré pour l'éternité. On dit pourtant qu'il faut renouveler cette cérémonie tous les vingt ans, ou sa force s'évanouit.

Cependant la paix qui régnoit dans l'asile

de Dioclès, parut vouloir s'en exiler; des nuages s'élevoient; la jalousie agitoit l'ame de Philotas et troubloit le bonheur des deux époux.

Depuis quelques jours, Philotas paroissoit soucieux, rêveur et taciturne. Lorsque Chrysilla lui adressoit la parole avec timidité et douceur, il se taisoit ou répondoit brusquement. Des larmes aussitôt rouloient dans les beaux yeux de cette tendre épouse; mais on voyoit qu'elle s'efforçoit de les retenir, sur-tout devant son père.

Une après-dînée, revenant de la promenade, chassé par la pluie, je la trouvai couchée sur un rocher, toute trempée de l'eau qui tomboit, les yeux rouges de pleurs et insensible à la rigueur du temps. Je l'abordai, je l'essuyai, je tâchai de réchauffer ses jolies mains; je la conduisis dans une cabane voisine, qui servoit de laiterie. Là, quand son cœur fut dégonflé, elle me raconta, non sans bien des sanglots, qu'elle avoit travaillé secrètement pour Philotas, une tunique de laine; qu'elle venoit de la lui présenter, en lui disant: « C'est mon ouvrage, porte-la pour l'amour de moi »; que pour toute réponse, il l'avoit mise en pièces, qu'elle en mourroit de douleur. Ses larmes et ses sanglots redoublèrent. Je déployai mon éloquence pour la consoler,

lui promis de faire expliquer son époux, et de savoir la cause d'un changement si imprévu.

Je cherchai Philotas, je le trouvai enveloppé d'un chagrin noir et farouche. Il refusa d'abord de m'ouvrir son cœur; mais après de vives instances, il laissa échapper son secret. Il me dit que, depuis quelques jours, il trouvoit tous les matins des fleurs, des branches de myrte et de laurier suspendues à leur porte; qu'il avoit entendu pendant plusieurs nuits le son d'une lyre et des chansons; que tout cela ne pouvoit venir que d'un amant caché. « Quand même, lui dis-je, ce seroit un amant, en quoi seroit coupable Chrysilla qui l'ignore »? Mais je veux éclaircir vos soupçons et vous en montrer l'injustice.

Vers le milieu de la nuit, je montai sur un grand arbre planté vis-à-vis de la maison. Là, j'épiai l'arrivée du galant personnage: mon attente ne fut pas déçue. Aux premiers rayons de l'aurore, un homme s'approche de la porte, y suspend des guirlandes, prend sa lyre, chante et danse tout à la fois. Cet amant me parut trop gái pour être dangereux. Je descendis tout doucement, et le saisis par derrière; il fut étrangement surpris, mais mon air riant le rassura. Il me demanda ce que je voulois, et si j'étois son

rival.

rival. « Quelle est donc votre maîtresse ? — Une divinité, la plus aimable des grâces, la charmante Chrysilla ». Alors il recommença ses chants et sa danse. Lorsque je vis que sa passion n'avoit pas des symptômes tristes, je m'amusai de ses transports; mais Philotas parut tout-à-coup, une lance à la main, et fondit sur son joyeux rival. Traître, crioit-il, tu mourras de ma main. Il me fallut les plus grands efforts pour m'opposer à sa furie, tandis que son adversaire, toujours gai et serein, continuoit sa pantomime et ses chants; ce qui irritoit de plus en plus notre jaloux.

Les objets commençoient à s'éclairer. Philotas, ayant considéré son rival plus attentivement, s'écria : « O ciel ! c'est Archias ! par Jupiter, je suis plus fou que lui ! que je rougis de mes soupçons ! — Quel est, lui dis-je, cet Archias ? — Suivez-moi, je vous ferai son histoire.

Il est d'une des meilleures familles d'Orope ; il avoit de l'esprit, et cultivoit la poésie et la musique avec succès ; mais, né avec une imagination très-vive et un cœur tendre, il promenoit ses vœux de beautés en beautés. Il suivoit le char de Pholloé, lorsqu'il vit la belle Théone : elle éclipsoit ses rivales, comme l'astre des nuits

efface l'éclat des étoiles. Archias, à la première vue, brûla bientôt de tous les feux de l'amour. Il parvint à plaire, à faire accepter ses voeux et sa main. Pholloé avoit dissimulé son dépit ; mais, à la nouvelle de cet hymen, elle ne respira que la vengeance. Elle avoit un frère nommé Conon, amant disgracié de Théone : elle lui souffla sa rage, et voici quel fut leur complot. Théone venoit de tomber malade, ce qui reculoit la célébration de la noce ; Pholloé, qui avoit avec elle des liaisons d'amitié, lui demanda à passer une nuit auprès d'elle pour la soigner, et l'obtint par ses instances et ses fausses caresses. Elle avoit comploté avec son frère de s'habiller cette nuit-là comme sa rivale, de paroître à la fenêtre sous son nom ; qu'aussitôt qu'elle y seroit, Conon viendroit parler d'amour et la supplier de l'introduire dans la maison, qu'alors elle descendroit et lui ouvriroit la porte. Il falloit rendre Archias témoin de cette entrevue. Un billet anonyme l'avertit que Théone feignoit une maladie, pour rompre son mariage et épouser Conon qu'elle aimoit, et à qui elle avoit accordé un rendez-vous la nuit suivante. Cette lettre fit d'abord peu d'impression sur Archias ; il la regarda comme une méchanceté mal tissue ; cependant il y songeoit, il en méditoit les

phrases. Souvent il repoussoit les soupçons ; plus souvent il y revenoit. Dans cette perplexité, survint la nuit indiquée. Il alla se blottir contre le mur de la maison contiguë, persuadé qu'il prenoit une peine inutile.

Conon arrive, s'approche de la porte de Théone, fait un signal : la fenêtre s'ouvre. « Est-ce vous, Conon, lui demande une voix foible et étouffée ? — Oui, ma chère Théone, c'est l'amant qui t'adore, qui vient empêcher ton hymen avec Archias, ou mourir à tes pieds. Descends, je t'en conjure, j'ai des secrets à te révéler ».

Le malheureux Archias écoutoit, entendoit, et n'osoit croire ; mais la fausse Théone descend, ouvre la porte, et reçoit son amant prétendu.

Cette odieuse scène fit une impression si prompte et si terrible sur Archias, que dans l'instant il fut frappé de démence. On a essayé, pour sa guérison, tous les remèdes connus, mais inutilement. Cependant son érotomanie a pris une tournure gaie ; elle n'offense personne, et fait peut-être son bonheur ; tant il est vrai qu'il faut souvent étourdir sa raison pour être heureux. Il se tient à la porte des temples, regarde passer les femmes ; s'il aper-

çoit de beaux yeux, un pied mignon, une taille svelte, sa tête s'exalte, son coeur s'enflamme; il ne dort plus, il monte sa lyre, va chanter sous les fenêtres de l'objet adoré, y passe les nuits entières. Cette effervescence lui dure quinze jours, plus ou moins; après quoi il vole à de nouvelles amours. L'infortuné a aimé de nouveau cette même Pholloé, la cause de son malheur. Six mois après, il rencontra Théone dans le temple de Minerve : il la regarda d'un œil fixe et sombre; les muscles de son visage se contractèrent; le courroux, la douleur s'y peignoient tour-à-tour. On éloigna Théone, dont l'ame douce et sensible ne put soutenir ce triste spectacle, et Archias reprit son enjouement. Il y a vingt-cinq ans qu'il est dans cette situation, car il en a près de cinquante; mais ni le souci de l'avenir, ni le voisinage de la vieillesse ne troublent sa gaieté et ses amours. « Il seroit dommage, dis-je, de lui rendre ce que nous appelons la raison; elle ne lui apporteroit que des inquiétudes et des peines ».

Dans ce moment s'avançoit Chrysilla, triste, rêveuse, craintive. « Ah! s'écria Philotas, la voici! que de torts j'ai à me faire pardonner! je vole à ses genoux ». La réconciliation se fit; Chrysilla pardonna aisément; leurs pleurs se

confondirent, et les caresses les plus touchantes, les protestations les plus tendres scellèrent cette paix qui devoit rester inaltérable.

C'est au milieu de cette famille, la plus heureuse peut-être de ce globe, que j'attendis le retour du printemps : la douce température de l'air, le tapis verdoyant dont se paroit la terre, annonçoient sa présence. Qui n'oublieroit un moment ses ennuis, sa misère, à la douce sérénité d'un beau jour du mois de munichion (avril), à l'aspect de la campagne, riante de fleurs et de verdure, en écoutant le choeur harmonieux des oiseaux !

Je résolus alors de suivre les conseils de Lasthénie, d'aller étudier les moeurs et les usages des nations, et de commencer mes voyages par le temple de Delphes, pour consulter son oracle sur mes futures destinées. Ce projet ne s'accordoit pas avec les principes que j'avois puisés à Athènes, où les gens éclairés et de bonne compagnie abandonnent les oracles et les préjugés superstitieux à la classe du peuple. Mais l'esprit humain est un composé bizarre de foiblesse, de raison et d'inconséquences : je ne croyois pas aux oracles, ou du moins je l'imaginois, et cependant ma curiosité vouloit les consulter.

Ce fut l'ame oppressée de douleur que je

quittai mes aimables hôtes; ils m'accompagnèrent très-loin. Dans nos embrassemens, nous versions tous des larmes. Le bon Dioclès me dit, en me pressant dans ses bras : « Je ne vous verrai plus; ma tombe s'ouvre. Si vous repassez par Orope, venez-y jeter des fleurs, et parler de moi avec mes enfans ».

CHAPITRE XXIII.

SON ARRIVÉE A THÈBES. EXPLOIT DE MILON DE CROTONE.

Je pris la route de Thèbes : cette ville est située entre le fleuve Asope et le fleuve Ismène; ses environs sont très-agréables. Je traversois des jardins, des prairies. De loin, sur une éminence, on aperçoit la citadelle. Cette ville est entourée de murs; on y entre par sept portes; on y voit de très-beaux édifices publics, de superbes statues; mais les rues ne sont pas alignées, défaut commun dans toute la Grèce. Elle est sous la protection de Bacchus et d'Hercule.

Je trouvai Thèbes dans l'agitation et remplie d'étrangers; on y attendoit le fameux Milon de Crotone : sa gloire, ses exploits aux jeux olym-

piques avoient répandu au loin l'éclat de son nom. Le jour de son arrivée, toute la ville courut au-devant de lui : à son aspect, je crus voir un colosse, il avoit près de six pieds ; sa barbe étoit noire et épaisse ; ses sourcils touffus se touchoient ; ses bras, sa large poitrine, ses jambes étoient hérissés de poils ; il marchoit sans souliers, armé d'une massue et couvert d'une peau de lion, à l'imitation d'Hercule son modèle. Dès que le proxène de la ville l'eut logé (29), un député du peuple et des magistrats vint le prier de vouloir bien répéter chez eux les tours de force par lesquels il s'étoit signalé aux jeux olympiques. Milon y consentit, et fit dire aux magistrats de faire conduire dans le Palestre, le lendemain au lever du soleil, un taureau de quatre ans.

Avant le jour, le Gymnase fut comblé de spectateurs ; on accouroit de toute part. Le héros parut bientôt ; il s'avançoit au milieu des magistrats et des premiers citoyens, précédé d'une troupe de musiciens ; il portoit, comme Alcide, une couronne de peuplier. Dès qu'il est près du taureau, il promène ses yeux sur l'assemblée, la salue, délie l'animal, l'enlève et le charge sur ses épaules. Les clameurs, les cris de joie, les applaudissemens retentissent

de tout côté. Notre athlète, animé par ce fracas, se met à courir avec son fardeau tout autour de l'enceinte. Les cris, les battemens de mains redoublent. Après cette course, il pose sa lourde proie à terre, et lui assène sur la tête un coup de poing si vigoureux, qu'elle chancelle, tombe et meurt. A ce nouvel exploit, les trépignemens, les clameurs recommencent. Alors Milon dit aux magistrats que, s'ils veulent faire rôtir le taureau, il s'engage à le manger. La proposition est acceptée; chacun court, s'empresse; on allume un grand feu, on dépouille la bête, et on la rôtit.

Pendant ces apprêts, Milon régala l'assemblée d'un autre tour de force : il ceignit son front d'une corde, retint son haleine, et fit tellement enfler ses muscles, que la corde rompit. Tout le peuple crioit au prodige, et plaçoit le héros au-dessus d'Hercule.

Après cet exploit, il vint se reposer sous un pavillon dressé au milieu de la place; il y fut entouré des magistrats et des principaux citoyens.

On le questionna sur sa nourriture journalière : « Il me faut, dit-il, dix-huit livres de pain, dix-huit livres de viande, et quinze pintes de vin ». Quelqu'un lui demanda tout bas si, en amour, il étoit aussi miraculeux que dans ses

autres exercices : « Je n'oserois me flatter, dit-il, d'égaler les cinquante travaux nocturnes du grand Alcide ».

J'avois à mes côtés un vieillard qui sourioit malignement, et levoit souvent les épaules : je le regardai, et il me dit, sans autre préambule : « Ces athlètes me font pitié : pour se rendre plus forts, ils choisissent les nourritures qu'ils croient les plus substantielles, du cochon, du bœuf et du pain fort grossier ; mais cet excès d'aliment ne leur donne qu'une force passagère : d'ailleurs, ils ne sont propres ni aux fatigues du voyage, ni à celles de la guerre : ils joignent à un esprit lourd et paresseux, une taille difforme, une pente invincible au sommeil, une grande disposition à l'apoplexie, et il est rare qu'ils conservent leur vigueur au-delà de cinq ans. Je fais, d'ailleurs, très-peu de cas des exploits de Milon. Un fait plus digne d'éloge, c'est qu'un jour il assistoit aux leçons de Pythagore ; la colonne qui supportoit le plafond de la salle, s'étant tout-à-coup ébranlée, il la soutint jusqu'à ce que tout le monde fût sorti (30).

On vint alors avertir Milon que le taureau étoit prêt ; il alla se mettre à table, et l'engloutit tout entier, au bruit d'une musique guerrière (31). Très-peu émerveillé de ce prodige

de gloutonnerie, je partis sans m'informer comment se trouvoient l'œsophage et l'estomac de cet animal carnivore, à deux pieds et sans plumes, suivant la définition de Platon.

CHAPITRE XXIV.

IL VA VOIR LE MONT HÉLICON. RENCONTRE QU'IL Y FAIT.

AVANT de me rendre à Delphes, j'allai visiter, auprès de la ville d'Ascra, l'Hélicon, montagne des plus fertiles de la Grèce. Dolon, habitant de cette contrée, voulut me servir de guide. Nous montâmes par une pente douce et sinueuse au temple des Muses, bien plus simple que celui d'Apollon à Delphes, mais si élégant dans sa simplicité, qu'il paroît autant l'asile des Grâces que celui des filles de Jupiter et de Mnémosyne. Si elles aiment, comme on le dit[1], les bois et leur douce solitude, nul séjour ne doit leur être plus agréable. Au sortir de leur temple, nous parcourûmes de superbes allées, une forêt de chênes et de sapins dont les cimes touchoient les nues : une infinité de petits ruis-

[1] Carmina secessum scribentis et otia quærunt.

seaux roulant sur les cailloux, le cristal de leurs eaux entretenoient la fraîcheur de ces divers bocages; leur murmure étoit si doux, que je croyois entendre la voix des naïades et des nymphes de ces fontaines. Le rossignol et mille autres oiseaux, dans leurs accens mélodieux, sembloient répéter les leçons des Muses. Les arbres, les plantes exhaloient au loin un parfum délicieux; enfin, dans ce lieu enchanté, tout portoit dans l'ame les douces impressions de la mélancolie et du bonheur. Nous arrivâmes à la fontaine de Bellérophon, que son cheval fit jaillir en frappant la terre du pied. Ses eaux enivrantes inspirent l'enthousiasme qui enfante les grandes idées et les expressions sublimes; plus loin couloit la fontaine fatale qui servit de miroir à Narcisse, victime de sa beauté et d'un amour insensé. Plus bas, nous trouvâmes la rivière d'Hélicon, où les Muses ordonnent de faire tous les ans l'oraison funèbre du malheureux Orphée. Les Thespiens y célèbrent aussi, chaque année, une fête en l'honneur des Muses et du fils de Vénus. Sur le chemin du bois, Dolon me montra la statue d'Euphémé, nourrice des Muses, et celle de Linus, dans une grotte de rocailles. Il étoit fils d'Uranie et le plus excellent musicien qui eût paru; Apollon le tua,

parce qu'il avoit osé se comparer à lui [1]. Les habitans font tous les ans son anniversaire avant de sacrifier aux Muses. Il fut pleuré des nations les plus barbares. Nous vîmes ensuite un Apollon et un Mercure en bronze, qui se disputent une lyre. Ici, sous un berceau de lauriers, étoit la statue de Thamyris, malheureux par sa présomption : il avoit osé défier les Muses; elles le frappèrent de cécité, et lui firent oublier ses chansons et l'art de la lyre : il en tient une à la main, mais brisée; on voit qu'il voudroit encore en tirer des sons. Tout auprès, Arion étoit porté sur un dauphin. Hésiode se présentoit ensuite assis, tenant une cithare sur ses genoux, quoique la cithare ne soit pas le symbole de ce poète; car lui-même nous apprend qu'il chantoit ses vers en tenant une branche de laurier. Après l'avoir considéré quelque temps en silence, avec une émotion secrète et respectueuse, je parcourus, son poëme à la main (32), le bois sous lequel il s'étoit égaré si souvent. Ce souvenir répandoit autour de moi un enchantement délicieux; je croyois son ombre présente. Je m'as-

[1] D'autres auteurs rapportent qu'en montrant à jouer de la cithare à Hercule, qui apprenoit difficilement, il le frappa dans un mouvement d'impatience, et qu'Hercule irrité l'assomma d'un coup de sa cithare.

sis au pied de sa statue, je lus la fable de Pandore ; je frémis à l'ouverture de cette boîte, d'où devoient s'échapper tous les maux. Je partageai la tristesse de ce grand poète, lorsqu'après avoir décrit les quatre âges fameux qui précédèrent le sien, il s'écrie : « Je suis né dans le cinquième, et je voudrois n'être pas né » ! Que d'hommes depuis Hésiode ont tenu ce langage (33) ! Mais mon cœur s'épanouissoit en lisant sa Théogonie, dans laquelle il nous dépeint l'Amour débrouillant le chaos. Le dieu Cœlus est mutilé ; ses dépouilles tombent dans la mer. Vénus naît d'une écume précieuse ; son premier nom est Philométès, qui signifie *amante des plaisirs de l'amour*. Cette Vénus est la déesse de la beauté : la beauté cesse d'être aimable si elle n'est suivie des grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent le cœur ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient et fuit avec vitesse. Hésiode aima le repos et la retraite : il ne voyagea point. Dans une extrême vieillesse il cultivoit encore les fleurs de la poésie ; son style élégant et harmonieux porte l'empreinte de cette simplicité antique qui tient à la simplicité des mœurs, et qui annonce la pureté du goût et la justesse des idées.

Cependant je respirois sur l'Hélicon un air pur et salubre ; j'errois dans des vallées riantes, où s'élevoient des pins, des chênes si antiques, que j'étois tenté de les interroger sur les générations rapides qu'ils avoient vu passer. Cette pensée m'attrista ; elle me rapeloit la briéveté de la vie de l'homme.

Je descendis sur les bords du Permesse, où j'entendis les accens d'une voix agréable, qui chantoit sur le mode lydien [1]. Je m'approchai doucement, et j'aperçus un homme assis sous un arbre. Lorsqu'il eut cessé de chanter, il appuya sa tête sur ses deux mains, et parut s'enfoncer dans une profonde rêverie. J'hésitai à l'aborder ; mais une colombe, poursuivie par un épervier, s'étant jetée dans mes bras, je criai pour écarter son ennemi, et ces cris avertirent ce jeune homme que j'étois près de lui. Je m'avançai alors, en lui montrant la colombe palpitante de frayeur, et lui demandai ce que j'en pouvois faire. « N'imitez pas, dit-il, cet aréopagite qui vient d'être puni à Athènes, pour avoir tué un moineau qui s'étoit réfugié dans son sein ; rendez-lui sa liberté » ; ce que je fis

[1] Le ton lydien étoit destiné pour la tristesse, le dorien pour la guerre, et le phrygien pour les cérémonies de religion.

à l'instant. Après quoi, je lui dis : « J'ai prêté l'oreille à vos chants ; si j'en crois leur tristesse et la mélancolie empreinte sur votre visage, vous avez à vous plaindre du sort. — Oui, je suis en butte à ses traits ; je hais la vie, et j'aspire à mourir. — Vous n'êtes pas le seul infortuné ; le grand Jupiter ouvre plus souvent le tonneau du mal que celui du bien. J'ai souffert comme vous, je souffre encore, et j'ai appris à compatir aux maux d'autrui. Si je puis vous apporter quelque consolation, épanchez avec confiance votre ame dans celle d'un inconnu qui voudroit être votre ami. — On aime dans la douleur à s'associer à d'autres infortunés. Asseyez-vous là ; et quoique nous nous voyions pour la première fois, votre physionomie annonce tant de candeur et d'humanité, que je n'hésite pas à vous confier mes peines.

CHAPITRE XXV.

HISTOIRE DE PHANOR.

Je suis Béotien ; je me nomme Phanor ; je présume que nous sommes à-peu-près du même âge. Mes parens m'envoyèrent, il y a

dix mois, à Athènes, pour y cultiver les lettres et m'exercer dans les Gymnases. Vous savez que l'Attique est le séjour des Muses, et que, malgré Pindare qui naquit à Thèbes, la Béotie passe pour celui des Marsyas, ce que l'on attribue à la grossièreté de l'air. Dès que je fus à Athènes, avide de plaisirs et d'instruction, je fréquentai les Palestres, l'Académie, le Lycée et les Théâtres; j'allois tous les jours au Pnyx (34) entendre les plus célèbres orateurs.

Je suis né avec une ame vive et passionnée. Le mois de thargélion (mai) amena la fête de Flore: les femmes, pour la célébrer, courent nuit et jour, dansent au son des trompettes; les jeunes filles se rendent à la prairie qui est au bord du Céphise; elles y forment des danses, cueillent des fleurs, s'en parent des pieds jusqu'à la tête, en jonchent les chemins: celle qui conduit la danse, plus belle, plus ornée que les autres, représente la déesse, et chante un hymne en l'honneur du printemps. Théano étoit à la tête de ces jeunes beautés; Flore qu'elle représentoit, n'a ni plus d'éclat, ni plus de fraîcheur. Je suivis avec quelques jeunes gens cette troupe charmante; mais la légéreté, les grâces de Théano, sa taille élancée, élevée au-dessus de ses compagnes, arrêtoient tous les regards;

regards ; je croyois être sur les prairies émaillées de Gnide et voir Vénus au milieu de sa cour.

Mon cœur s'enflammoit à l'aspect de tant de charmes, et le nom de Théano qu'on ne prononçoit qu'avec enthousiasme, le concert de ces éloges qui retentissoit autour de moi, attisoient de plus en plus ce feu naissant : pendant toute la cérémonie, elle attacha mes yeux et mon ame, et je ne la quittai qu'éperdu d'amour.

Le lendemain, dès l'aube du jour, je couronnai sa porte de myrtes et de roses ; j'écrivis sur un des jambages, et en plusieurs endroits de la rue : *Théano est la plus belle d'Athènes.* Toutes les nuits je chantois sous ses fenêtres, je jouois de la cithare : que de chansons j'ai faites pour elle ! Pendant le jour je me promenois dans sa rue, en tunique de drap pourpre : le parfum de mes essences embaumoit tout le quartier ; je portois des fleurs à mes oreilles, une canne torse à la main ; un esclave me suivoit toujours avec un pliant. Enfin, dans l'espoir de lui plaire et de l'éblouir, j'étalois tout l'appareil du luxe et de la galanterie ; mais, malgré mon faste, mes chansons, mes essences, mes succès se bornoient à la voir quelquefois de loin ; elle ne sortoit qu'escortée de sa mère ou de sa nourrice (35).

Cette mère, surchargée du poids terrible de douze lustres, étoit d'autant plus irréconciliable avec l'amour, que ce dieu avoit été l'idole de son bel âge : on se rappeloit encore ses aventures galantes. Le gynéconome (36) l'avoit jadis condamnée à une amende pour s'être montrée dans les rues sous un extérieur peu décent, et son nom avoit été inscrit sur une liste et publiquement affiché. Comme, pendant le cours de sa vie, elle ne s'étoit occupée que de sa beauté et de sa parure, l'âge la trouva sans ressources contre ses atteintes ; l'ennui la consumoit : morose, triste, envieuse, elle pleuroit les plaisirs, les triomphes de sa jeunesse, sur-tout la perte de sa beauté. N'ayant aucun principe, aucun plan d'éducation, elle n'avoit pu cultiver celle de sa fille. Pour toute morale, elle lui avoit appris à couvrir ses penchans du voile de la vertu et de la décence, à cacher les défauts de sa figure, et à en faire ressortir les beautés : des ridicules, de la vanité et des vices étoient le résultat de cette éducation. Je la peins telle que je la vois aujourd'hui, non telle qu'elle me paroissoit naguère. Malheureusement ce système d'éducation est à Athènes celui de la plupart des mères.

L'ame de Théano, si mal préparée, plongée

dans un air si corrompu, ne pouvoit porter que des fruits dignes de cette culture; mais cette belle, semblable à ces tableaux dont un brillant coloris couvre les incorrections, étoit éblouissante : beauté, esprit, grâces, fraîcheur, talens aimables, doux parler, enfin tout ce qui séduit, tout ce qui passionne, se trouvoit réuni dans elle.

Pour m'ouvrir un accès dans la maison, je tâchois de gagner Philène, sa nourrice. Un roi de Macédoine prétend que nulle ville n'est imprenable, dès qu'on peut y faire monter un mulet chargé d'or : il en est de même des places que garde l'amour. Nous concertâmes avec la nourrice que je passerois pour son neveu, arrivé récemment à Athènes. Je troquai mes habits fastueux contre une tunique grossière et sans couleur, et je renonçai aux fleurs et aux essences.

J'interrompis alors Phanor, pour lui dire que le midi effaçoit les ombres, et que, s'il vouloit, nous irions chercher un asile et un dîner, après lequel il finiroit le récit intéressant de ses amours. Il accepta, et me proposa de me conduire chez un ami de son père, philosophe pythagoricien, qui vivoit à la campagne, auprès d'Ascra. J'y consentis, et nous y arrivâmes en peu de temps.

CHAPITRE XXVI.

ACCUEIL, PORTRAIT DU PYTHAGORICIEN. SES PRINCIPES, SA PHILOSOPHIE.

Dès que Phanor se fut nommé, le maître de la maison nous prit la main en signe de confiance, et nous conduisit au bain.

Xénophane étoit âgé de quatre-vingt-deux ans ; mais l'air de son visage, l'habitude de son corps démentoient cette vieillesse : il avoit encore toute la verdeur de l'automne ; sa taille étoit au-dessous de la médiocre ; il avoit les yeux vifs, la démarche prompte, la voix ferme ; son visage coloré contrastoit avec ses cheveux blancs. Il étonnoit par la fidélité de sa mémoire et la fermeté de son écriture. Il avoit une telle activité, qu'à l'âge de quatre-vingts ans, privé de l'usage de sa main droite par une blessure, dans une nuit il avoit appris à écrire de la gauche (37). Il étoit sans souliers, et portoit une barbe épaisse.

Au sortir du bain, Xénophane nous fit donner des habits, et nous allâmes nous mettre à table. Il commença par offrir aux dieux de l'en-

cens et des parfums. Contre notre attente et les loix diététiques de Pythagore, la table fut couverte d'excellens mets : mais ce qui nous étonna bien davantage, ce fut la singularité de la conduite de Xénophane. Lorsqu'il nous avoit servi d'un plat, il le portoit au nez, en savouroit l'odeur, après quoi, sans y toucher, il le livroit à ses esclaves. Pendant tout le repas, il se conduisit de même, ne mangea ni ne parla. J'avois de la peine à m'empêcher de rire, sur-tout lorsque Phanor me dit tout bas : « Le nez de cet homme aura une terrible indigestion ». Cependant nous ne nous repaissions pas de fumée, et notre appétit faisoit grand honneur au festin. Le silence régnoit toujours : mais un esclave ayant eu l'imprudence de servir deux plats à la fois, Xénophane s'emporta contre lui, et jeta un plat par terre, en nous demandant pardon de sa vivacité. « Ce maraud, nous dit-il, doit savoir que j'ai en horreur le nombre deux. Vous voyez sur ma table trois salières, trois flacons : le maître, c'est ainsi que ses disciples nomment Pythagore, assure que le nombre deux est funeste. — Il paroît pourtant le plus heureux, lui dis-je : deux amis, deux amans, deux époux bien unis présentent l'image du bonheur. — Mais si Pythagore redoutoit ce nombre,

il trouvoit celui de trois admirable, presque divin. — Oui, dit Phanor, quand c'est l'amour qui est en tiers. — Jeune homme, s'écria Xénophane, en me regardant, que faites-vous là — Quoi donc ? — Vous croisez votre jambe gauche sur la droite : le maître le défend, ainsi que de se faire les ongles un jour de fête ».

A la fin du repas, les libations faites, il nous invita à nous promener dans son jardin. En y entrant, je m'éloignai pour satisfaire un léger besoin, et me tournai vers le soleil couchant. Xénophane accourt, l'air effaré, en me criant : « Arrêtez, qu'allez-vous faire » ? Je m'arrêtai tout tremblant. « Qu'est-ce donc qui vous effraie ? — Vous allez souiller la présence du soleil : ignorez-vous que l'on ne doit rien faire d'impur devant ce flambeau de la nature » ? J'approuvai ce respect, et me tournai à l'orient (38).

Dès que je l'eus rejoint, il me dit : « N'est-il pas vrai que je vous ai étonné, et par le luxe de ma table, et par la bizarrerie de mon régime ? apprenez-en la cause. Le hasard vous a bien servi. Il nous est prescrit de donner un grand repas une fois l'année, mais l'on nous défend d'y toucher. Au contraire, ce jour-là nous observons un jeûne très-rigoureux, et nous nous contentons de respirer l'odeur des mets.

Le reste de l'année, on ne voit sur ma table ni viande, ni poisson, ni vin, ni féves ; tous ces alimens sont proscrits par le maître ». Nous le priâmes de nous en expliquer la cause. « Il seroit affreux de manger du poisson, puisque jadis ils étoient nos compatriotes, que nous habitions avec eux le sein des mers. Nos premiers pères étoient des poissons. — A table je renierois volontiers cette filiation : mais pourquoi prohiber la viande ? avons-nous été bœufs ou moutons ? — Non : mais comment osez-vous devenir anthropophages, et vous exposer à dévorer l'ame de vos parens ? — Quoi ! vous logez leurs ames dans les viscères de ces animaux ? vous leur donnez un vilain gîte. — Nous croyons avec raison à la métempsycose. Il est prouvé que nos ames immortelles circulent d'individus en individus. Tout meurt et renaît dans la nature : la matière circule sans cesse ; le soleil aspire les eaux de la mer et des fleuves ; elles retombent en pluie, humectent la terre, alimentent les rivières, d'où elles s'élèvent encore pour aller former les nuages. Mais c'est toujours le même volume d'eau ; c'est la même matière, sans cesse en circulation, qui renouvelle le genre humain, les animaux, les végétaux ; ce sont peut-être les molécules réunies de Ménélas, de

Lycurgue et de la belle Hélène qui forment le corps d'un malheureux ilote. Pythagore se rappeloit d'avoir été Euphorbe au siége de Troie, et d'y avoir été blessé par Ménélas; d'Euphorbe, son ame passa dans le corps d'Hermotime, ensuite dans celui d'un pêcheur; enfin elle anima Pythagore (39). —Mais pourquoi ce grand philosophe prohibe-t-il les féves? —J'ai ouï dire, à des prêtres égyptiens, que les féves irritent les sens et troublent l'esprit, et Pythagore condamne les plaisirs de l'hymen, parce que c'est, dit-il, précipiter une ame dans une prison. Ce sage est le premier qui a enseigné que tout devoit être commun entre les amis; ses disciples doivent vivre entr'eux comme des frères. Nous renonçons au vin, aux femmes, à la viande; nous ne portons point de souliers, et nous laissons croître nos cheveux et notre barbe».

Il nous parla ensuite du silence qu'exigeoit le maître pour être admis dans la communauté. Il nous conta qu'il étoit resté cinq ans sans parler: c'est une épreuve à laquelle on soumet tous les prosélytes. « Pendant ce noviciat, je ne voyois jamais Pythagore, mais je l'entendois; il me parloit quelquefois derrière un voile.— Faites-nous l'amitié de nous répéter quelques-unes de ses maximes. — En voici plusieurs : « Il faut faire

la guerre à trois choses ; aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur. Le plus beau présent que le ciel ait fait aux hommes, est d'être utile à ses semblables, et de leur apprendre la vérité. Il est défendu de quitter son poste sans la permission de celui qui commande : le poste de l'homme est la vie. La tempérance est la force de l'ame ; l'empire sur ses passions, sa lumière. Il comparoit le spectacle du monde à celui des jeux olympiques : les uns y tiennent boutique, et ne songent qu'au profit ; les autres paient de leurs personnes et cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux ».

» Voici quel étoit son genre de vie. Au point du jour, il se rendoit dans les temples, où il faisoit des purifications et des sacrifices. Il ne vivoit que des alimens les plus purs, pour que son corps ne contractât aucune souillure. Il étoit vêtu de lin d'Égypte, comme les prêtres de ce pays-là. Il attiroit la vénération des peuples par un aspect vénérable, une voix harmonieuse, et une éloquence vive et affectueuse. Son auditoire, à Crotone, alloit souvent jusqu'à deux mille personnes. Les magistrats avoient fait élever un édifice élégant et spacieux, où il donnoit ses leçons ».

Je lui demandai s'il étoit vrai que Pythagore eût opéré des miracles, qu'il eût arrêté, par des paroles, le vol d'un aigle, paru le même jour et à la même heure à Crotone et à Métaponte. «Ces prodiges, dit-il, sont inutiles à la morale, et je ne les ai point vérifiés. Voici ce que l'on peut croire au sujet de la magie qu'on lui attribue. Pour corriger les habitans de Crotone, dont les mœurs dépravées blessoient la chasteté de l'hymen, il s'éloigna pour quelque temps de leur ville. A son retour, il feignit d'être descendu aux enfers, où il avoit vu, disoit-il, les époux infidèles en proie à des châtimens terribles. Cette fiction réussit, les mœurs s'épurèrent, le mariage fut respecté, les femmes se dépouillèrent de leur faste, envoyèrent au temple de Junon leurs perles, leurs pierres précieuses, tous les vains ornemens de la beauté; elles ne se montrèrent plus qu'avec des habits simples, et regardèrent la modestie et la pudeur comme leur plus riche parure. Les vieillards et les jeunes gens mêmes préférèrent l'étude et la philosophie à la fortune et aux plaisirs (40)». Dans ce moment un esclave lui apporta un morceau de pain et un verre d'eau.

« C'est mon souper, dit-il : le jour baisse, et il ne nous est pas permis de manger après le

coucher du soleil ». Il continua à nous parler de Pythagore. Dans le choix de ses disciples, il s'attachoit particulièrement aux formes, à la configuration extérieure, qui lui répondoient des qualités de l'ame; car il croyoit qu'un beau corps recéloit une belle ame. « Toutes sortes de bois et de marbre, disoit-il, ne sont pas propres à faire un Apollon ou un Mercure ». Il nous exerçoit sur-tout à la soumission et à la patience. Selon lui, un véritable Pythagoricien ne doit laisser échapper ni larmes ni plaintes dans le malheur, ni crainte ni foiblesse dans les dangers; rien n'est si stable que sa parole. Un jour j'entrai dans un temple de Junon lorsqu'Euphémus, un de mes confrères, en sortoit. Je le priai de m'attendre, ce qu'il promit. Ma prière m'entraîna dans une si profonde méditation sur les dieux, sur l'immortalité de l'ame, que j'oubliai mon ami, et sortis par une autre porte. Le lendemain, m'étant rendu à l'assemblée des disciples, je les vis inquiets sur l'absence d'Euphémus : je me rappelai alors sa promesse et ma distraction. Je courus au temple; je trouvai Euphémus sous le vestibule, assis sur la même pierre où je l'avois laissé la veille; il m'y attendoit encore. Tout le monde sait l'histoire d'un Pythagoricien qui mourut dans une au-

berge, sans pouvoir payer son hôte : il avoit tracé sur une planche certains caractères symboliques, que l'aubergiste afficha à sa porte. Quelque temps après, Lysis, son confrère, passa sur cette route, vit les caractères et paya les dettes du mort. « Vous venez, lui dis-je, de nous citer les prêtres d'Egypte ; vous avez donc voyagé dans cette célèbre contrée? — Oui, j'y ái suivi mon maître Pythagore. — Veuillez nous donner quelques notions de ses pyramides si vantées. — L'étoile de Vénus brille ; c'est pour moi le signal de la retraite. Un vrai Pythagoricien doit prévenir le lever du soleil. Demain, si le gîte vous est agréable, nous passerons la journée ensemble, et je satisferai votre curiosité ». Nous le remerciâmes vivement, et il se retira.

Je priai Phanor de profiter de la fraîcheur et de la beauté de la nuit pour m'achever son histoire. Nous allâmes nous asseoir auprès d'une pièce d'eau sur laquelle la lune réfléchissoit ses mobiles rayons.

CHAPITRE XXVII.

SUITE DE L'HISTOIRE DE PHANOR.

Je vous ai crayonné, dit Phanor, le portrait de Théano : la nature avoit tout fait pour elle ; mais une mauvaise éducation avoit flétri les dons de la nature.

La première fois que je m'enhardis à expliquer mes sentimens, elle me repoussa avec tant de sévérité, que mon amour-propre en fut blessé, et, dans mon dépit, je restai deux jours sans la voir : mais l'effort étoit trop pénible, et la vanité céda à un sentiment plus doux. Je retournai chez ma tante la nourrice, à qui je confiai mes déplaisirs et la dureté de Théano. Elle en parut étonnée, et me promit d'éclaircir le motif d'un pareil traitement. Le soir, je vins chercher ma réponse. « Vous êtes trop heureux, me dit ma chère tante, qu'on ait mal reçu votre déclaration : aussi, quelle étourderie de choisir un jeudi pour commencer une intrigue amoureuse ! — Pourquoi pas ce jour-là comme un autre ? tous les jours sont bons pour l'amour.

— Eh non! ignorez-vous que le jeudi est un jour funeste et de mauvais augure (41)? Théano m'a dit qu'elle vous estimoit trop pour accueillir vos vœux sous un pareil auspice ». Dans le moment, cette beauté entra, et parut surprise de me voir ; mais son air riant, ses doux regards m'annoncèrent les heureuses dispositions de son cœur.

Bientôt elle écouta avec indulgence l'expression de mon amour. De plus, ma chère tante que je salariois magnifiquement, m'assuroit que j'avançois dans la carrière à pas de géant. Ainsi le présent m'enchantoit, et l'avenir s'ouvroit devant moi, riant d'amour et de bonheur. Mais que l'appui de nos espérances est fragile!

Un jour je venois de quitter Théano, si heureux, si pénétré de joie, que je fus obligé d'aller respirer le grand air. Après avoir erré longtemps, je me trouvai au Lycée, sous le portique du midi : je le parcourois à grands pas, toujours rêveur et distrait; un jeune bapte m'aborde. Vous savez que les baptes sont des prêtres efféminés qui ne jurent que par Junon, s'attachent aux femmes, assistent aux mystères des toilettes. Celui-ci, qui se nommoit Théon, étoit revêtu, selon leur costume, d'une belle robe bleue, avoit les sourcils peints en noir,

étoit parfumé d'essences, et affectoit les mines et les airs d'une jolie femme (42). « Mon ami, me dit-il, en me frappant sur l'épaule, n'es-tu pas le neveu de Philène, nourrice de la belle Théano? — Oui, répondis-je humblement, me souvenant de mon personnage et de la simplicité de mon habit; qu'y-a-t-il pour votre service? — Tu peux m'obliger, et je te récompenserai généreusement. D'abord, es-tu discret? — Oui, lorsqu'on a de la confiance en moi. — Fort bien, j'en aurai: apprends que je suis épris de la divine Théano. — Epris! vous? — Oui, moi; je suis épris, amoureux, comme tu voudras: l'essentiel, ce que j'exige de toi, c'est d'engager ta tante à m'obtenir un rendez-vous avec cette belle. Je sais que j'ai des rivaux, entr'autres un drôle qui a eu l'insolence d'arracher plusieurs fois mes guirlandes; mais un rival, quel qu'il soit, ne m'épouvante jamais: si je le découvre, je lui apprendrai à me respecter. Pendant ce discours, mon sang bouillonnoit, le feu de la colère embrasoit mon visage; mais je baissai la tête, et gardai le silence. « Mon cher, continua-t-il, dis à Philène que, si elle me procure un entretien, ma générosité sera illimitée: elle doit savoir que je suis fidèle à mes promesses. — Ma tante a donc déjà eu

le bonheur de vous être utile auprès de Théano? — Ce n'est pas ton affaire: hâte-toi seulement de remplir ma commission et de m'apporter la réponse. — Reposez-vous sur mon zèle, et croyez que mon impatience égale la vôtre ». Alors le bapte voulut me gratifier de quelques drachmes; mais je lui dis que je n'acceptois le salaire qu'après le service rendu.

Furieux, je courus chez Philène, je débutai par des invectives, des reproches sanglans: elle m'écouta avec calme et dédain, et me répondit qu'elle ne comprenoit rien à cet emportement, qu'elle ne s'attendoit pas à ce digne prix de ses bontés. Je lui bégayai alors le nom et les projets du bapte. « Je n'aurois pas imaginé, dit-elle, avec un sourire amer, que vous fussiez dupe d'un prêtre, et sur-tout d'un bapte. Allez, assurez-le de ma part et de celle de Théano, que nous l'exhortons à retirer ses filets, et à porter ailleurs ses bouquets et ses soupirs. Dites-lui bien que Théano l'honore d'une parfaite indifférence; et si vous en doutez, suivez-moi: elle est dans sa chambre; et comme rien ne l'oblige à dissimuler, et qu'elle n'est pas prévenue, vous lirez ses sentimens au fond de son ame transparente comme une eau limpide ». A ces mots, elle me conduisit

chez

chez Théano, et ne me laissa qu'une minute à la porte pour savoir si elle étoit visible.

Je fus accueilli avec l'air le plus doux et le plus affectueux: la candeur, le calme, la sensibilité respiroient dans ses yeux, sur son visage. Je la regardai, et elle cessa d'être coupable. Philène lui demanda, après quelques propos, si elle connoissoit le bapte Théon. « Sans doute; on le rencontre par-tout: c'est un de ces êtres qui ont le secret de se multiplier pour importuner plus de monde. — Il a confié à certaine personne qu'il étoit amoureux de vous. — Oui, je sais qu'il se donne les airs d'afficher ses prétentions sur moi, qu'il affecte de publier mon éloge; mais s'il prolonge plus long-temps cette mauvaise comédie, j'en préviendrai ma mère, qui saura la dénouer ». D'après un tel discours, je me gardai de laisser échapper aucun trait de jalousie. Je fis signe à Philène de se taire, et je sortis honteux d'avoir été la dupe d'un prêtre, et d'avoir douté du cœur d'une amante si tendre.

Je retournai sur-le-champ au Lycée, pour avoir le plaisir de railler le beau Théon. Il se promenoit la tête levée, laissant flotter au gré des vents sa belle tunique bleue, remplissant le portique de ses odeurs. Il vint à moi: « Eh

bien ! mon cher ami, quelle réponse? qu'a dit la tante? — Qu'elle voudroit bien vous obliger, contribuer à votre bonheur: mais elle prétend que Théano, malgré votre mérite, n'oppose que de la froideur à ses vives instances; que d'ailleurs tant de femmes vous aiment, qu'elle craindroit d'allumer leur jalousie, et de s'attirer leur haine. Voilà la réponse de ma tante, qui vous conseille, en amie, de cesser vos poursuites et de faire d'autres heureuses. — Votre tante vous a parlé dans ces termes? cela n'est pas possible; vous avez mal entendu ou fait le message gauchement. Adieu, je vous remercie; je me passerai de vos services, et j'agirai par moi-même ». A ces mots, il fit une pirouette et s'éloigna rapidement.

Depuis cet entretien, lorsque nous nous rencontrions, il me saluoit avec un air aisé et ricaneur, comme paroissant rire de ma crédulité, et moi je me moquois de sa fatuité.

Si j'avois pu nourrir des soupçons après mon éclaircissement avec Théano, sa douce sensibilité, ses timides caresses auroient achevé de les dissiper. Ma chère tante, de son côté, redoubloit de zèle et de soins pour son cher neveu, et moi je multipliois mes largesses. Je vivois ainsi dans une sécurité charmante,

dans une plénitude de bonheur ineffable ; mais ce jour si doux, si radieux, devoit bientôt s'obscurcir.

Une après-dînée, je me rendis chez Théano à mon heure accoutumée : une foible clarté éclairoit sa chambre ; j'entrevois Philène auprès du lit, qui me faisoit signe de marcher doucement. J'approche ; elle me dit tout bas que sa chère enfant avoit la fièvre et un grand mal de tête. « Elle vient cependant de s'endormir, laissons-la reposer ; vous la verrez demain plus long-temps ». Attristé de cette nouvelle, je demandai à la considérer un moment : je levai le rideau ; mais sa tête enveloppée de coiffes, étoit tournée du côté opposé ; et privé de la vue de ce visage adoré, je me contentai de quelques soupirs et de baiser la couverture du lit. La veille, j'avois laissé ma canne dans la chambre de Philène, j'allai la chercher ; je trouve la porte entr'ouverte, je la pousse ; l'obscurité y régnoit ; une voix douce demande : « Qui est-là ? est-ce vous » ? Je reste immobile et muet de surprise ; je crois reconnoître la voix de Théano : loin de répondre, je retourne à sa chambre, pour m'assurer de cette double vision. « Vous voilà encore, s'écrie ma chère tante ; elle n'est point éveillée, la pauvre enfant ; laissez-la dor-

mir, elle en a grand besoin ». Sans l'écouter, je m'approche du lit, je porte la main sur la malade, je la pousse, je l'appelle, elle ne s'éveille pas ; je veux toucher sa tête, elle se détache et roule ; c'étoit une tête de bois : jugez de ma colère. Philène veut m'enlever cette figure, je lui détache un soufflet qui ébranle sa vieille mâchoire : elle s'élance sur moi, écumant de colère, me présentant les ongles ; un second soufflet la jette par terre : de là, je courus à la chambre où j'avois entendu la voix de Théano ; je me trouve à la porte face à face : avec qui ? avec le bapte Théon, ce prêtre si rebuté, si méprisé. Transporté de rage, je l'assaillis, je le charge de coups : il se défend, je le saisis à la gorge : une lutte vigoureuse commence ; je le terrasse, le traîne, lui fais jeter les hauts cris. On accouroit à ses hurlemens, il fallut lâcher ma proie ; mais je signalai mes adieux par cent coups redoublés.

Rentré chez moi, je m'abandonne à toute la fureur d'un amour outragé ; je ne respire que vengeance, que projets sinistres ; je veux immoler la parjure, son lâche amant, et moi-même avec eux : mais bientôt l'image de Théano parée de tous ses charmes, ses beaux yeux, ses regards enchanteurs, son doux parler revien-

nent à ma pensée, et désarment ma colère. Peut-être, me disois-je, l'apparence m'abuse, elle n'est pas coupable; c'est moi qui l'ai offensée, je sens ma faute, je brûle d'être à ses pieds pour l'expier. Un moment après, rien ne pouvoit la justifier; c'étoit un monstre de perfidie et d'ingratitude.

Je passai trois jours dans ces convulsions; enfin l'amour triompha de la jalousie et du dépit. Je résolus de lui écrire, de m'humilier, de demander mon pardon : je courus de grand matin lui porter ma lettre (43). Je trouve la maison parée de riches ameublemens; devant la porte brûloient quantité de flambeaux; il y avoit des joueurs d'instrumens, des chanteurs d'hyménées et un grand nombre de personnes. Je me trouble, le frisson me saisit. Je vois sortir de la maison des servantes portant des torches; je vois briller le flambeau nuptial, plus considérable que les autres. Théano suivoit, couronnée de fleurs, brillante comme Vénus; elle étoit auprès de sa mère, et de l'autre côté, quel aspect! le bapte Théon qui la menoit au temple. Théano m'aperçoit, et détourne les yeux sans la moindre émotion. Eperdu de rage, enflammé de vengeance, je voulois me précipiter sur eux, les poignarder : un dieu, sans doute, enchaîna

mon bras, m'entraîna au loin, et je me trouvai à quarante stades d'Athènes, sans savoir où j'allois.

Revenu à moi, je résolus de me rendre à Leucade pour faire l'épreuve du saut du rocher, terminer ma malheureuse vie, ou arracher de mon ame l'image d'un objet que je veux abhorrer. Je voyage à pied, parce que l'exercice me distrait, et que l'agitation du corps calme celle de l'ame. J'ai composé en chemin une élégie sur mon aventure, et je me plais à la chanter.

CHAPITRE XXVIII.

USAGE DES PYTHAGORICIENS AU LEVER DU SOLEIL. MAXIMES DE PYTHAGORE.

Cependant, dès que le premier trait du jour blanchit les bords de l'horizon, nous vîmes arriver Xénophane; nous examinâmes sa marche. Il alla s'asseoir sur un banc de gazon, la face tournée à l'orient; il prit sa harpe, et chanta des cantiques sacrés; dès qu'il aperçut le disque du soleil, il se proterna devant lui et l'adora. Je l'abordai et lui demandai le motif d'une telle cérémonie. « C'est, me dit-il, un rit de la reli-

gion de Pythagore ; nous devons prévenir l'apparition du soleil, chanter ses louanges, et l'adorer dès qu'il paroît : nous devons aussi dans ce moment passer en revue les actions de la veille, ensuite nous rendre aux temples ou dans les lieux solitaires, pour nous y livrer à la méditation ; après quoi, nous allons causer avec nos amis et faire un repas très-sobre, pendant lequel nous discutons quelque sujet de politique ou de philosophie ; nous donnons le reste du jour à la société ; la soirée est employée, comme le matin, à la promenade, aux réflexions, et nous terminons la journée par un souper moins frugal que notre déjeûné ; car, dans ce repas, quelques-uns de nous se permettent parfois un peu de vin et de viande. Mais je n'ai point oublié que je vous ai promis quelques détails sur l'Egypte. Je vais vous conduire dans une petite chapelle que j'ai élevée à la déesse Isis, ou plutôt à la Nature. Elle est dans le bois voisin. Nous y jouirons de la fraîcheur et du silence. Cette chapelle étoit ronde, revêtue de stuc. Le jour y pénétroit par trois ouvertures ovales. La statue d'Isis étoit de porphyre : elle occupoit le centre. Sur son piédestal on lisoit cette inscription.

« Je suis tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera à

» jamais. Il n'y a point encore d'homme mortel qui ait
» pu m'ôter le voile qui me cache ».

Sur les murs on avoit gravé plusieurs maximes de Pythagore :

« Le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme,
» c'est de dire la vérité et de rendre de bons offices; ces
» deux choses ressemblent aux œuvres de Dieu ».

« Lisez, nous dit Xénophane, celle qui est en face, elle me paroît une de ses plus belles :

« N'ayez jamais besoin de sermens, ni d'appeler la
» divinité en garantie de vos promesses ; mais donnez
» une si bonne opinion de votre probité que vous soyez
» cru sur votre parole ».

— Celle-ci, m'écriai-je, me paroît bien touchante :

« Lorsque je suis avec mon ami, je ne suis pas seul,
» et nous ne sommes pas deux ».

— Asseyons-nous sur ces bancs, dit Xénophane, et prêtez-moi une oreille attentive.

CHAPITRE XXIX.

DES PHÉNOMÈNES DE L'ÉGYPTE. DÉPART DES DEUX AMIS.

Il existe trois pyramides plus célèbres que les autres, et que l'on peut mettre au rang des sept merveilles du monde : elles sont près de Memphis. Je ne vous parlerai que de la plus grande des trois, située sous le vingt-neuvième degré cinquante secondes de latitude. Elle est en pierres, dont les moindres ont trente pieds de longueur, travaillées avec un art merveilleux, et chargées de figures hiéroglyphiques ; chaque côté a huit cents pieds de largeur et autant de hauteur. A cent soixante pieds sous terre, on trouve des salles qui communiquent entr'elles par des rameaux nommés *siringes*. Cent mille ouvriers étoient employés à cet ouvrage ; et pendant trente ans, un pareil nombre se succéda de trois en trois mois. Il en a coûté, seulement pour les aulx et autres légumes fournis aux ouvriers, seize mille talens.

On raconte bien des folies au sujet de la grande pyramide : selon quelques personnes,

une fameuse courtisane la fit construire des galanteries de ses amans. D'autres l'attribuent à la célèbre Rhodope. Voici son histoire :

Elle étoit de Thrace, d'une origine obscure, et fut vendue comme esclave. Un Grec en devint amoureux, la racheta, et la conduisit à Neucrate, ville d'Egypte. Un jour, pendant qu'elle étoit dans le bain, un aigle fondit sur ses habits, enleva un de ses souliers, le porta dans son bec jusqu'à Memphis, séjour du roi Psammis, et le laissa tomber sur ses genoux. Le prince, étonné, le regarda très-attentivement, et la forme agréable et très-petite de cette chaussure lui donna la plus haute idée de celle qui en portoit le moule. De plus, l'action de cet aigle lui paroissoit avoir quelque chose d'extraordinaire et de miraculeux. Toutes ces circonstances réunies, lui échauffant l'imagination, lui inspirèrent la plus forte envie de connoître la beauté à qui appartenoit une si jolie chaussure. Il la fit chercher et la découvrit aisément. Ce roi, la trouvant bien au-dessus de l'idée qu'il s'en étoit formée à la vue du soulier, s'enflamma pour elle, l'épousa, et fit élever en son honneur ce superbe bâtiment. Mais ce qui me paroît le plus probable, c'est que ces pyramides ont été destinées à la sépulture des rois.

Un prodige d'architecture, peut-être supérieur aux pyramides, est le fameux labyrinthe bâti à l'extrémité du lac Mœris, près de la ville des Crocodiles. On y entre par douze portes, dont six regardent le nord, et six le midi : ce n'est pas un palais seul, c'est l'assemblage de douze palais couverts par un seul toit d'une vaste étendue; une épaisse muraille les enferme d'un long circuit. L'édifice entier est composé de deux étages, l'un supérieur, l'autre souterrain. Chacun contient quinze cents appartemens qui communiquent ensemble : les portiques, les allées, les cabinets, les chambres, les terrasses forment des détours si nombreux, se replient en tant de manières, que lorsqu'on y est entré, on ne peut en sortir qu'au moyen d'un guide, ou du fil d'Ariane. Les murs, les toits, tout est de pierre; les salles sont entourées de superbes colonnes, la plupart de marbre blanc : une pyramide, dont chaque face a deux cent cinquante pieds de largeur, et par laquelle on descend dans les souterrains, termine le labyrinthe. J'ai visité le premier étage : on n'entre point dans le second, sous prétexte qu'on y conserve les corps des rois et des crocodiles sacrés. Le fondateur de cet édifice est inconnu : on croit que c'est l'ouvrage de plusieurs monarques.

Un des travaux les plus glorieux de l'Egypte, et bien au-dessus des autres par son utilité, est le lac Mœris : c'est un large bassin d'environ soixante quinze lieues de circonférence, creusé entre deux montagnes. Ce terrain étoit autrefois couvert d'un sable stérile : un Pharaon, nommé Moeris, conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfantés, et eut la gloire de l'exécuter. Des milliers d'hommes creusèrent ce sol aride : il fit tirer un canal de quarante lieues de long et de trois cents pieds de large, pour y conduire les eaux du Nil. Ces eaux, portées par le canal dans le temps de sa crue, s'amoncellent dans cette vaste enceinte entourée de digues et de montagnes. Pendant les six mois où le Nil baisse, on ouvre les écluses; et une circonférence d'environ quatre-vingts lieues, plus élevée de trente pieds que le niveau du Nil, forme une seconde inondation que l'on dirige à volonté. Une partie retourne au fleuve, et sert à la navigation ; l'autre partie, divisée en ruisseaux, porte la fécondité jusque sur les collines sablonneuses. De peur que cette mer artificielle ne rompe ses barrières, on a percé un canal de décharge à travers la montagne, par lequel on verse dans la Lybie les eaux surabondantes. Ce lac a cent pieds dans sa plus

grande profondeur. Deux pyramides construites dans une île située vers le milieu, s'abaissent de cent pieds sous les eaux, et s'élèvent au-dessus d'une pareille hauteur : chacune d'elles porte, au sommet, une statue colossale assise sur un trône. Cet ouvrage, le plus grand et le plus utile qu'on ait fait sur la terre, supplée aux années d'une crue médiocre, en retenant des eaux précieuses qui se seroient perdues dans la mer ».

Je priai Xénophane de me donner des nouvelles de la statue vocale de Memnon. « Je n'ai pas manqué, me répondit-il en souriant, d'aller à Thèbes lui rendre mes hommages. Memnon est fils de l'Aurore ; une statue colossale le représente sous les traits d'un homme à la fleur de l'âge ; sa face est tournée vers l'orient. Au lever du jour, joyeux de revoir sa mère, il la salue d'une voix gracieuse. Vers le coucher du soleil, il exprime la douleur de son absence par un son triste et lugubre. — Et vous croyez sans doute à un pareil miracle ? — Certainement, puisque j'ai entendu les sons : il faut bien, quoi qu'en pensent les Sceptiques, se fier un peu à ses sens. Cependant je soupçonne qu'un prêtre caché sous le piédestal, frappe le rocher qui le forme ; et ce qui décèle l'artifice, c'est que le son ne part pas de la tête, mais de la

plinthe ou du trône où est assise la figure.

— Parlez-moi du climat de l'Egypte : est-il vrai qu'il est plus beau que celui de la Grèce?

— Je le crois le plus beau de la terre. Les Egyptiens jouissent d'une santé robuste, qu'ils doivent à la salubrité de l'air et à la température de leur climat qui varie très-peu. Il est certain que les chaleurs de la Thébaïde surpassent celles qu'on éprouve dans beaucoup de contrées plus voisines de l'équateur. Il faut attribuer ce phénomène à l'aridité des plaines de sable dont la haute Egypte est environnée, et à la réverbération des monts qui la resserrent.

Mais, dans la basse Egypte, le voisinage de la mer, la grandeur des lacs, l'abondance des eaux amortissent les feux du soleil, y entretiennent une température charmante ; de plus, le vent étésien, ou vent du nord, qui souffle pendant l'été, rafraîchit et purifie l'atmosphère. Sous ce beau climat, le ciel est toujours pur et sans nuage ; les pluies, qui sont très-rares, ne tombent ordinairement qu'aux mois de décembre, janvier et février, et pendant peu de jours. Dans cette saison, il s'élève des brouillards épais plus fréquens que les pluies ; pendant toute l'année, il tombe une rosée si abondante lorsque le ciel est serein, qu'on pourroit

la prendre pour une petite pluie. Les vents du midi sont un des fléaux de ce beau pays; ils soufflent par intervalle, depuis février jusqu'à la fin de mai; ils remplissent l'air d'une poussière subtile qui gêne la respiration; ils chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses: ces vents corrompent, en peu d'heures, les substances animales. Me trouvant au mois de mai à Memphis, un ouragan de cette espèce s'éleva tout-à-coup, roulant devant lui des torrens de sable embrasé; un voile épais enveloppoit le firmament, le soleil paroissoit couleur de sang, la poussière pénétroit dans les appartemens, et brûloit le visage et les yeux; au bout de quatre heures, la tempête se calma, et le ciel reprit sa sérénité. Nombre de malheureux furent étouffés dans le désert; un homme chargé d'embonpoint mourut subitement dans la ville, suffoqué par la chaleur. De pareils ouragans ont enseveli des armées entières. Ce terrible fléau, nommé le géant Typhon, dura une fois trois jours et trois nuits, et auroit englouti toute l'Egypte, s'il eût continué encore quelque temps avec la même violence. — Faites-moi connoître, lui dis-je, ce Nil si vanté et la cause de son débordement.

— Les sources du Nil ont été long-temps in-

connues ; le collége sacerdotal de Thèbes, qui a dépensé des sommes immenses pour les découvrir, laisse à cet égard le peuple dans l'ignorance, croyant ce mystère propre à nourrir la piété. Ces sources sont dans l'Ethiopie, à douze degrés de l'équateur, sur une montagne couronnée d'une petite plaine couverte d'arbres. C'est là qu'on trouve deux petites ouvertures de citerne, peu éloignées l'une de l'autre. Le fleuve sort du pied de la montagne vis-à-vis le nord, et va former un lac qui a plus de soixante lieues de circonférence ; et après bien des détours, il entre dans l'Egypte, et la traverse en ligne droite du midi au nord. Les philosophes de Memphis disputent beaucoup sur la cause de son accroissement périodique : le peuple l'attribue au dieu Sérapis ; mais les gens instruits savent qu'aux mois de mars, avril, mai et juin, les vents du nord accumulent les nuages sur les cimes des hautes montagnes, situées au-delà de l'équateur, où ils se résolvent en pluies qui tombent en torrens. La réunion d'une foule innombrable de ruisseaux gonflés par les pluies, forme le Nil, et produit l'inondation. On jouit à Memphis, pendant les trois premiers mois, des jours les plus sereins ; mais, dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à son lever, ce qui est

suivi

suivi d'éclairs et de tonnerre. Dans les premiers jours de juin, le Nil commence à croître; mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice. A cette époque, ses eaux se troublent, prennent une teinte rougeâtre ; il faut les purifier pour les boire. Ce fleuve continue de grossir jusqu'à la fin d'août, et souvent jusqu'en septembre ; son élévation nécessaire est de seize coudées, au-dessus elle est dangereuse. Il y a une colonne devant Memphis, où ses divers accroissemens sont marqués. De cette ville on les fait publier dans le reste de l'Egypte. Si la crue des eaux atteint la quinzième ou seizième coudée, une joie universelle s'empare des habitans, et l'on donne des fêtes et des réjouissances publiques. On prétend que les eaux du Nil sont imprégnées d'un sel qui a une vertu stimulante, tant pour les hommes que pour les animaux. On m'a assuré qu'il y avoit des femmes qui portoient jusqu'à quatre et sept enfans, mais j'en doute. Ce qui est plus certain, c'est que les Egyptiennes usent, contre la stérilité, de différentes compositions : l'une des plus fortes est une infusion de girofle avec du fiel de crocodile, dont toutes les parties sont aphrodisiaques, moins pourtant que le fiel et les yeux. Mais revenons aux eaux bienfaisantes de ce fleuve.

On a ouvert des canaux qui les portent au loin dans les campagnes, devenues les plus fécondes de l'univers; car, au lieu que les autres fleuves, dans leur débordement, emportent le suc des terres et les détériorent, le Nil y dépose un limon qui les engraisse et les fertilise. Dès que ces eaux sont retirées, le laboureur retourne la terre, en y mêlant un peu de sable, et la sème sans peine et presque sans frais.

Les temps des semailles sont les mois d'octobre, novembre, à mesure que les eaux s'écoulent. Deux mois après, la campagne est couverte de toutes sortes de grains et de légumes; on fait la moisson aux mois de mars et d'avril: rien n'est si beau que l'Egypte dans ces deux saisons, l'été et l'hiver. Je n'ai pu me lasser de jouir du spectacle qu'elle offre à ces diverses époques. Aux mois de juillet et d'août, je montois sur une pyramide ou sur une montagne; de là je découvrois une vaste mer sur laquelle s'élevoient une infinité de villes et de villages, avec plusieurs chaussées qui mènent d'un lieu à un autre; le tout entremêlé de bosquets et d'arbres fruitiers dont on n'aperçoit que les sommités. Cette perspective, circonscrite par des montagnes et des bois, est terminée dans l'éloignement par l'horizon le plus riant et le plus

beau. En hiver, au contraire, vers les mois de janvier et février, la campagne ressemble à une prairie émaillée de fleurs ; on voit de tous côtés des troupeaux épars, et une infinité de laboureurs et de jardiniers. L'air alors est embaumé par quantité de fleurs, d'orangers, de citronniers et d'autres arbres, et l'on n'en peut respirer de plus sain, ni de plus agréable ».

Ce récit finissoit lorsqu'on nous apporta une collation pythagoricienne, que nous mangeâmes sur le gazon et à l'ombre du bois. Cependant Xénophane nous fit donner un flacon de vin. Après le repas, nous prîmes congé de ce rigide philosophe, qui nous dit, en nous embrassant : « Mes enfans, n'oubliez pas cette maxime du maître :

« Que l'homme n'est heureux que sous le bouclier de » la sagesse ».

CHAPITRE XXX.

DESCRIPTION DE LEUCADE. ILS Y RENCONTRENT SAPHO ET DEUX GRECS MALHEUREUX.

JE proposai à Phanor de l'accompagner à Leucade : j'avois deux motifs, celui de la curiosité

et celui de le dissuader d'un remède si violent. Je lui représentai que l'on ne se tuoit pas pour avoir été piqué par une épine cachée sous des fleurs ; qu'il étoit trop heureux d'être débarrassé de Théano; que l'inconstance et la perfidie d'un sexe mobile, ne devoient pas plus étonner que l'inconstance des vents ou la légéreté du papillon ; que s'en affliger, c'étoit sottise (44). « Je sens, répondit-il, toute la force de votre logique ; je sens que je méprise Théano, mais son souvenir me poursuit et me déchire ; je l'aime encore avec plus de fureur, et le saut de Leucade peut seul opérer ma guérison. — Mais vous exposez votre vie. — Il vaut mieux la perdre que de la traîner sous le poids des afflictions. D'ailleurs, je connois un homme, nommé Macès, qui a fait quatre fois ce saut périlleux ; et loin d'y succomber, il a trouvé dans cette épreuve le remède de quatre passions malheureuses. — Ignorez-vous la fin désastreuse d'Artémise, cette reine de Carie, qui combattit si vaillamment à Salamine ? Eperdument éprise d'un jeune homme d'Abydos, elle en fut abandonnée : ivre de jalousie et de vengeance, elle s'attacha à sa poursuite, le surprit dans les bras du sommeil, et, armée d'un fer aigu, elle lui creva les yeux. Ce crime de l'amour fut vengé ;

le remords, des souvenirs cruels, le feu même de l'amour s'irritant dans le cœur de cette amante avec plus de furie, le déchirèrent impitoyablement. Désespérée, plus passionnée que jamais, elle vint chercher à Leucade un remède à ses maux ; elle y trouva la mort ».

Pendant le reste du voyage, Phanor ne me parla que de l'ingratitude de Théano, de sa beauté ; il me jura cent fois qu'il renonçoit à ce sexe ingrat et dangereux : ensuite il répétoit sa chanson plaintive, et parfois je la chantois avec lui ; c'est ainsi que nous arrivâmes à Leucade.

L'île de Leucade ou Leucate est située dans la mer Ionienne, sur la côte de l'Acarnanie. A l'une des extrémités de l'île, vis-à-vis de Céphalonie, s'élève une montagne très-haute et concave, sa base ayant été creusée par l'impétuosité des flots ; on voit sur le sommet du promontoire un rocher menaçant, suspendu en précipice sur l'abîme des mers. On dit qu'un enfant, nommé Leucatée, s'élança du haut de ce rocher dans les flots, pour échapper aux poursuites d'Apollon, et qu'il donna son nom à cette île.

Après la mort du jeune Leucatée, on établit un temple et une fête en l'honneur d'Apollon,

et l'on forçoit un criminel, condamné à mort, à se précipiter du haut du promontoire. On avoit l'attention d'attacher à ses habits des ailes d'oiseaux, et même des oiseaux vivans qui le soutenoient en l'air, et rendoient sa chute plus douce. Plusieurs petits bateaux, rangés autour du précipice, l'attendoient pour lui donner du secours (45).

Nous trouvâmes, à Leucade, une affluence de voyageurs qui nous surprit; mais nous en sûmes bientôt la cause. Phanor étant allé se faire inscrire parmi ceux qui vouloient faire le saut du rocher, les prêtres lui dirent que la célèbre Sapho avoit pris date avant lui, et devoit sauter le lendemain; mais qu'il n'avoit qu'à prêter le serment, et qu'il passeroit immédiatement après elle. A ce nom de Sapho, dont la renommée publioit au loin les talens, l'esprit et les amours, que la Grèce enchantée avoit nommée la dixième Muse, je demandai à l'un des prêtres, s'il ne seroit pas possible de la voir et de lui parler: « Elle est, me dit-il, d'un accès très-difficile; son amant l'a trahie: éperdue de douleur, d'amour et de jalousie, elle vient chercher ici sa guérison ou la mort. Vous la voyez non loin, qui se promène sur le bord du promontoire, le visage pâle, abattu; ses

yeux sont attachés à la terre; elle rêve profondément et paroît immobile : maintenant elle marche à grands pas, l'air très-agité, le visage enflammé de colère; elle gesticule, regarde le ciel, qu'elle accuse de ses malheurs; elle s'avance sur l'extrémité du rocher. Suivons; ses yeux en mesurent la profondeur; elle recule : le bruit des flots écumans l'épouvante. Dans ce moment son visage paroît plus calme, elle jette les yeux sur ces rochers épars, où sont gravés les noms des amans qui ont fait heureusement le saut du promontoire. La voilà qui s'arrête devant le tombeau de la reine Artémise; elle le regarde attentivement; une sueur froide découle de son front : quel sujet de méditation pour Sapho! quel rapport dans leur sensibilité, dans leurs malheurs » !

Cependant nous avancions; nous observions ses mouvemens, sa figure, avec cet intérêt, cette avide curiosité qu'excite une personne célèbre et malheureuse.

Sapho, privée du don flatteur de la beauté, étoit de petite stature, avoit la peau très-brune, les yeux petits, mais étincelans de feu et d'esprit : la volupté, la flamme du génie, la sensibilité se peignoient tour-à-tour sur son visage, ou plutôt s'unissoient comme des couleurs fon-

dues ensemble, pour lui composer une physionomie des plus piquantes ; et si la beauté, comme on peut la définir, n'est autre chose que ce qui plaît aux yeux, et agite l'ame agréablement, Sapho jouit de ce don précieux.

Pour avoir un prétexte de lui parler, j'engageai Phanor à la prier de lui céder la priorité pour le saut du promontoire. Elle étoit assise sur un rocher, en face de la mer, où ses yeux étoient fixés ; elle sembloit se dire : *Voilà mon tombeau.*

Nous l'abordons, et Phanor forme sa demande. Sapho lui répond : « Vous avez donc trouvé aussi un monstre de perfidie ? Je n'en suis pas surprisé : hommes et femmes, tout est ingrat ; mais Phaon est le plus perfide des hommes ! Racontez-moi vos malheurs ; et si les dieux sont plus barbares pour vous que pour moi, je vous accorde votre demande ». Phanor lui fit alors le récit de la trahison de Théano. « Vous éprouvez, lui dit-elle, un revers assez ordinaire ; vous ne perdez qu'une maîtresse fausse, coquette, qui en aimoit un autre, ou plutôt elle n'aime personne, et s'idolâtre elle-même ; d'ailleurs elle ne vous doit ni amour, ni reconnoissance ; vous n'avez rien fait pour elle, rien sacrifié. Mais Phaon, l'ingrat

Phaon, me doit tout, son esprit, ses connoissances, sa célébrité; j'ai rendu son nom immortel en l'attachant au mien. Si Vénus m'a dénié la beauté, cette fleur fragile, Minerve m'a donné les talens, le génie, présens célestes, bien supérieurs à la beauté; j'ai sacrifié ma réputation, ma vertu à ce qu'il appeloit son bonheur; je ne respirois que pour lui; il étoit le centre et le but de toutes mes pensées, de tous mes désirs, de toutes mes affections; mon ame n'étoit pleine que de lui, n'existoit que dans lui: pour le traître, j'ai abandonné toutes mes disciples, et cette jeune et charmante Erinné, mon égale en talens; j'ai sacrifié à cet ingrat, les trois grands poètes de ce siècle, Archiloque, Hipponax et Alcée: cet Alcée qui m'adoroit! Pour Phaon je me suis attirée la haine des femmes, qui m'ont flétri des noires couleurs de la calomnie (46). Pour lui j'ai déserté le sentier de la gloire, j'ai quitté les délices d'Athènes, où je jouissois du double plaisir de régner à la fois par l'amour et l'admiration sur votre sexe et le mien. Veuve et maîtresse absolue, je me suis éclipsée, j'ai fui le monde; que n'ai-je pas fait? J'ai refusé le titre d'épouse, craignant d'attrister l'amour en lui donnant des chaînes; le nom de son amante étoit plus doux

à mon cœur : mais le temps ni la situation de mon esprit ne me permettent un plus long entretien. Je vais vous confier le manuscrit où sont gravés mon histoire et mes malheurs. Hélas ! je l'avois commencé dans le calme des beaux jours de l'amour et de la solitude ! Pour le reste de l'ouvrage, vous direz que Sapho, trahie, désespérée, déjà couverte des ombres de la mort, a eu assez de force d'esprit, d'empire sur sa douleur, pour déposer dans le sein de la postérité son infortune et le crime de Phaon. Si je péris, vous pouvez le publier; si je survis, j'exige votre parole que vous me le rendrez ». Nous la lui donnâmes. Elle nous remit alors un petit bâton garni d'ivoire aux deux extrémités, autour duquel étoient roulées des feuilles de papyrus écrites de sa main. « A l'égard, ajouta-t-elle, de la priorité que vous me demandez, je vous la refuse : votre blessure doit à peine effleurer votre cœur, et bientôt elle sera fermée; la mienne est profonde et incurable. Adieu, j'ai besoin d'être seule ». A ces mots, elle nous salua et s'éloigna rapidement.

Dans ce moment un vaisseau abordoit : deux hommes en descendirent, et montèrent au temple d'Apollon; nous soupçonnâmes que c'étoient deux amans malheureux qui venoient

chercher un remède à leurs maux. Nous les joignîmes au temple : ils avoient sur le visage l'empreinte d'une longue tristesse ; l'un à son automme, l'autre dans la fleur de l'âge. Ils se firent inscrire pour passer après Phanor.

Nous étions curieux de savoir la cause de leur voyage : l'homme âgé s'éloigna de son compagnon, et nous l'abordâmes. Je lui pris, selon l'usage, le menton avec la main droite (47), et lui fis quelques questions sur le jeune homme qui l'accompagnoit, et sur le triste motif qui l'attiroit à Leucade. « Il n'en a point de raisonnable ; c'est un cerveau exalté, un cœur pusillanime : plût au ciel que mon malheur fût aussi chimérique que le sien !

» Nous sommes l'un et l'autre de Sicyone, un des plus beaux et des plus riches pays de la Grèce. Il aimoit depuis deux ans la belle Agariste ; leur mariage étoit arrêté ; mais cette beauté vit dans la nuit Diane chaussée d'un cothurne, un croissant sur le front et un arc à la main, qui lui commandoit, sous peine des plus grands châtimens, de lui consacrer sa virginité : frappée de cette vision, épouvantée des menaces de la déesse, elle a bravé les prières de sa famille, les pleurs de son amant, et s'est réfugiée dans son temple.

» Ce jeune homme au désespoir vient chercher sa guérison à Leucade. Vous voyez que c'est une légère perte que celle d'une maîtresse que l'on peut remplacer aisément ; il se croit cependant le plus infortuné des mortels, comme si je n'existois pas ». Je l'assurai qu'il avoit raison ; je déplorai ses malheurs sans les connoître, et nous le laissâmes très-satisfait de nous.

La curiosité, ce monstre à tant d'oreilles, nous fit chercher le compagnon du vieillard ; nous l'aperçûmes qui gravoit des lettres sur l'écorce d'un arbre ; nous feignîmes de nous trouver auprès de lui fortuitement, et nous nous récriâmes sur notre indiscrétion. « Vous ne sauriez, dit-il, m'importuner ; vous êtes sans doute des infortunés qui venez, comme moi, chercher à Leucade la fin de vos maux » ? Je l'assurai que nous étions fort à plaindre. Je lui demandai si son compagnon étoit aussi malheureux que lui. « Hélas ! il s'en faut beaucoup, quoiqu'il le pense : sa perte est légère, son malheur idéal ; mais le mien est irréparable. Je vais vous faire son histoire.

Il se nomme Philoxène, et jouit d'une grande opulence ; il a épousé naguère Tamyris, jeune beauté qu'il adoroit ; et ce qui a le plus flatté son amour-propre, c'est la préférence qu'il a

obtenue sur Timanthe, jeune homme très-aimable, mais sans fortune. Pendant plusieurs mois, Philoxène a été le plus heureux des hommes ; mais l'hymen a des jours nébuleux. Un esclave vint lui confier secrètement que sa femme avoit accordé un rendez-vous à Timanthe, à condition, m'a-t-il dit, que je serois présent. Cette clause ne rassura pas cet époux alarmé ; il voulut être témoin lui-même de cette entrevue mystérieuse. Il se cacha sous l'habit de son esclave, et, à la première veille de la nuit[1], qui étoit l'heure donnée, il alla, une lampe à la main, ouvrir la porte de la maison à cet amant disgracié, qui étoit trop empressé, trop ivre de joie, pour s'amuser à regarder son introducteur. Lorsqu'ils furent dans la chambre de Tamyris, l'esclave prétendu alla se blottir dans un coin, où la lumière, très-affoiblie, lui permettoit de voir sans être reconnu ; mais sa femme, pour le moins ausssi rusée que lui, avoit mis dans un flacon d'excellent vin un suc somnifère ; elle en remplit une coupe, et la lui porta, en lui disant que, pour le régaler et payer ses soins, elle avoit choisi le meilleur vin de son

[1] Les Grecs partageoient la nuit en trois veilles : la seconde commençoit environ quatre heures après le coucher du soleil.

mari. Philoxène, fort ami de cette boisson, et qui ne se doutoit pas de la vertu que celle-ci recéloit, s'abreuva de la coupe entière : l'effet en fut prompt, ses yeux s'appesantirent ; il vouloit voir, et ils se fermoient ; il vouloit écouter, et il n'entendoit pas ; il lutta tant qu'il put contre la force du breuvage ; mais bientôt un profond sommeil enchaîna toutes ses facultés. Nos amans profitèrent d'un temps si précieux : ils étoient jeunes, ardens, amoureux, et ils oublièrent de mesurer l'heure qui s'écouloit. Après un paisible sommeil, l'époux s'éveille un peu tard pour son repos ; il se rappelle qu'il n'étoit pas venu là pour dormir ; il regarde, il se frotte les yeux ; il doute, cherche à rappeler ses idées. Enfin, bien éveillé, il voit Timanthe dans les bras de sa femme. Transporté de fureur, il se lève, crie, s'élance, renverse, brise tout. Si la foudre fût tombée aux pieds de ces amans heureux ; si les Furies leur eussent tout-à-coup apparu, agitant leurs flambeaux, la tête ceinte de couleuvres, ils auroient été moins épouvantés : ils restoient confondus, anéantis. Cependant Timanthe, bientôt rassuré, s'oppose à la furie de Philoxène, prend Tamyris sous le bras, et s'enfuit avec elle. Le malheureux époux, n'écoutant d'abord que la ven-

geance, a répudié sa femme; mais il ne peut supporter cette séparation; il la pleure le jour, il la pleure la nuit, et il vient à Leucade chercher la fin de ses tourmens. Il est bien moins à plaindre que moi : il ne perd qu'une femme galante, qui ne l'aime point, qu'il reprendra d'ailleurs quand il voudra; et moi, Diane m'a enlevé pour jamais une maîtresse, douce, sensible, et dont j'étois aimé ». Nous convînmes avec lui que son malheur étoit réel, et celui de Philoxène chimérique.

CHAPITRE XXXI.

SAPHO FAIT LE SAUT DE LEUCADE.

Le jour où Sapho devoit faire le saut du promontoire, nous allâmes par mer au pied du rocher. Elle étoit couverte de bateaux rangés en demi-cercle; ils laissoient au milieu l'espace nécessaire pour recevoir cette infortunée; huit excellens nageurs l'attendoient pour la retirer des flots; le haut du rocher étoit aussi chargé de spectateurs, attirés par la célébrité de la victime. Elle étoit allée au temple pour se rendre Apollon propice; les prêtres immolèrent une

génisse, et déclarèrent les auspices favorables.

Au sortir du temple, Sapho, sans fleurs, sans voile, les cheveux épars, s'avance entre deux prêtres sur le bord du promontoire, promène ses regards sur les spectateurs, et mesure, d'un œil fixe et tranquille, l'espace qu'elle alloit franchir; tout le monde, les yeux sur elle, attendoit en silence le succès de cette terrible épreuve. Sapho s'avance trois fois sur l'extrémité du rocher, et trois fois, par un mouvement involontaire, elle recule. Les prêtres l'exhortent, l'encouragent; elle revient, lève les yeux et les mains au ciel, et se précipite. Nous voyons dans les airs l'infortunée Sapho rouler sur elle-même, tomber dans le gouffre des eaux, et disparoître. Les clameurs, l'effroi des spectateurs redoublent. Cependant les nageurs plongent, la cherchent; deux fois on l'aperçut se débattant, luttant contre les vagues, et deux fois les vagues l'engloutirent. Enfin les plongeurs la trouvent, et la transportent sur le rivage : on l'étend sur le sable, mais froide, inanimée; on s'empresse autour d'elle, la foule, l'environne; on s'écrie: Elle n'est plus! elle est morte! Je mets la main sur son cœur, j'y sens encore de la chaleur et du mouvement: « Non, elle vit, m'écriai-je; secourons-la,

secourons-la, sauvons-la ». On la rappelle à la vie: enfin elle respire, ouvre les yeux qu'elle arrête sur moi; et se soulevant avec effort pour me parler: « Qui que vous soyez, je vous recommande ma sépulture! je meurs victime de l'amour et de l'ingratitude. Si par hasard vous rencontrez Phaon, parlez-lui d'une infortunée, à qui, pour prix de son amour, il a donné la mort. — Songez à vivre, à vous conserver pour être l'ornement et la gloire du monde. — La gloire? quelle chimère! Hélas! je ne laisse que des mourans sur la terre »! A ces mots, elle cessa de vivre. Nous fondions en larmes. Je m'éloignai bien vîte avec Phanor de cette scène de douleur, après avoir recommandé aux prêtres les obsèques de cette infortunée, auxquelles nous promîmes d'assister.

Nous marchions le long du rivage, rêveurs et taciturnes; je voulois laisser à Phanor le temps de réfléchir sur cette catastrophe. Enfin, après un long silence, je m'écriai: « Quel sort déplorable, avec tant de talens, d'esprit, un cœur si tendre! — Oui, cette mort est terrible. — Que pensez-vous du saut de Leucade et de sa façon de guérir? — Qu'elle est immanquable. — Vous reste-t-il encore quelque velléité d'en essayer? — C'est à quoi je rêvois. J'avoue que

je suis un peu refroidi. — On le seroit à moins. Convenez que c'est un acte de folie? — Oui, cela y ressemble. — Voulez-vous que nous partions demain? — J'y consens; je me réconcilie avec la vie ». Nous rencontrâmes les deux désespérés de Sicyone, qui devoient aussi faire le saut du rocher. Phanor leur dit qu'il cédoit son tour au plus pressé des deux. « Je vous rends grâce, répondit Philoxène, le remède me paroît un peu trop violent; j'aime mieux être mari trompé que mari noyé; et je laisse à mon jeune compagnon la gloire et l'honneur d'un pareil exploit. Celui-ci répliqua qu'il n'abuseroit pas de la faveur; que la belle Agariste pouvoit vouer sa virginité à la triple Hécate, à Proserpine, à qui bon lui sembleroit, mais qu'il ne feroit pas le saut de Leucade pour les prémices de la belle Hélène. Ainsi, le sort funeste de Sapho sauva trois insensés d'une mort presqu'assurée. Les ministres du temple n'auront pas manqué d'attribuer leur guérison à la sainteté du lieu.

Je dis alors aux deux voyageurs, que Sapho m'avoit confié l'histoire de ses amours, et que, s'ils vouloient, je leur en ferois la lecture. Nous allâmes nous asseoir au bord de la mer, sur un lit d'algue et de mousse, et je lus ce qui suit:

CHAPITRE XXXII.

HISTOIRE DES AMOURS DE SAPHO ET DE PHAON.

JE rencontrai Phaon pour la première fois à Athènes, sous le péristile du temple de Jupiter. Il venoit de se signaler dans les nobles exercices du Gymnase ; les sucs onctueux de l'olive brilloient encore sur son sein découvert. Un léger duvet, plus doux que l'herbe naissante, commençoit à poindre sur l'incarnat de son teint. Le jeune Hylas qu'enlevèrent les nymphes, Cyparisse dont la mort fit pleurer Apollon, n'avoient pas de charmes plus séduisans. Je le vis ; je tressaillis ; je le regardois encore, et une fièvre ardente me consumoit. Je revins chez moi égarée, éperdue. Prosternée aux pieds de Vénus, j'implorai sa pitié ; je lui demandai Phaon : ma lyre, ma douce lyre, ne rendit plus de sons. Le jour m'accabloit de sa lenteur ; la nuit me paroissoit l'image de l'éternité des malheureux : mon corps devint semblable au souci jaunissant. Cinq fois le soleil avoit décrit son

cercle diurne, et ma douleur étoit la même. Enfin, je me confiai à Biblis. « Ma chère Biblis, lui dis-je, aie pitié de moi ; je suis la proie du cruel amour, le jeune Phaon absorbe toute mon ame : cours au Gymnase ; dis-lui : « Sapho voudroit vous voir » ; et tu le conduiras ici ». Elle part et revient avec lui. Dès que je la vis franchir d'un pied léger, le seuil de ma porte, je devins plus froide que la neige ; je tremblai, je brûlai. Le cruel voit mon trouble, il baisse les yeux et s'assied sur ma couche. « Belle Sapho, me dit-il, mon cœur t'a prévenue. Je te vis au temple de Jupiter, et le feu de l'amour pénétra jusqu'au fond de mes veines. Si la même ardeur t'enflamme, je n'ai plus rien à demander à Cypris, je suis au faîte de la gloire et du bonheur ». Il dit ; trop aisément persuadée, je m'inclinai sur lui, mon sein brûla contre le sien, mon visage s'anima d'un feu nouveau, et mon ame s'enivra dans les sources de la volupté.

Les premiers jours de notre ivresse, Phaon me proposa d'abandonner Athènes, où m'avoit attirée l'amour des arts et de la gloire, pour nous retirer dans une solitude agréable et champêtre. « Mon cher Phaon, lui dis-je, je suis prête à vous suivre sur le mont Rhodope, ou dans les déserts de la Thébaïde ; je quitte-

rois pour vous le monde, les plaisirs, la fortune, la gloire : qu'est tout cela près de l'amour! Je suis sûre de me plaire avec vous dans l'asile le plus sauvage; l'ennui n'y empoisonnera jamais aucune de mes heures : la paix, l'étude, les charmes de la campagne, et sur-tout mon amant, embelliront mes jours, en précipiteront la course; mais vous, supporterez-vous la monotonie, le vide de la retraite, le poids d'une vie inactive, et la longue durée de nos tête-à-têtes »? A ces mots, il s'écria : « Trop aimable Sapho, l'ennui ne peut habiter auprès de toi; tu réunis l'intérêt du sentiment à l'attrait piquant de la variété : tes connoissances, ton imagination animent tout, vivifient tout; l'on est auprès de toi dans le temple des Muses ». Séduite par l'amour, plutôt que par les discours de Phaon, entraînée par mon goût pour les champs, goût si naturel aux ames tendres et aux esprits sages, j'eus la foiblesse de condescendre à ses voeux. Cependant je résolus de chercher une solitude riante, où la voix des hommes se fît entendre quelquefois, où le charme du repos, et même de l'amour, fût suspendu par les plaisirs d'une société choisie.

J'avois parcouru une partie de la Grèce; je connoissois la vallée de Tempé en Thessalie,

séjour délicieux, où tout rit à l'imagination, où l'homme sensible et éclairé sent qu'il peut vivre seul avec la nature; je proposai cet asile à Phaon, qui en fut enchanté. Nous partîmes bientôt, ravis de nous dérober au fracas tumultueux d'Athènes, pour aller jouir des doux loisirs, des agrémens de la campagne et des délices de l'amour.

Arrivés à Gonnus, ville de Thessalie, nous nous embarquâmes sur le Pénée, pour reconnoître ses bords, et chercher une maison dans un site agréable.

Nous étions alors au milieu du printemps; la vallée de Tempé en paroissoit le temple : elle s'ouvre au sortir de Gonnus; sa longueur est de quarante stades (48); sa largeur, très-inégale, est tantôt de deux, tantôt de quatre, entre l'Olympe et l'Ossa; le fleuve Pénée la parcourt dans un canal tranquille, serpentant autour des petites îles, dont il éternise la verdure et les ombrages. Une lumière pure se reposoit doucement sur les objets; la fraîcheur des bois et des eaux tempéroit l'action du soleil. Depuis le pied des collines jusqu'au bord du fleuve, tout est vergers et prairies émaillées, et peuplées d'oiseaux dont les chants mélodieux se mêlent aux accords des chalumeaux rustiques;

l'Ossa et l'Olympe, à droite et à gauche, nous présentoient des tableaux ravissans. Ici l'on voit des vignes rangées en amphithéâtre; là, des bois de peupliers, des platanes, des frênes sourcilleux: des nappes d'eau y tombent en cascades, et forment aux pieds des collines des ruisseaux qui, après avoir promené leurs flots limpides à travers les prairies, finissent leur course dans le sein du Pénée [1]: ainsi nous terminerons la nôtre dans le sein d'un Dieu immense! Une forêt d'arbres qui croissent spontanément, couvroit le fleuve de ses ombres. A cet aspect je m'écriai: « C'est ici la fête des yeux! Cette délicieuse vallée est formée pour les scènes heureuses de l'amour, de l'innocence et de la tranquillité »! Après avoir parcouru les bords du fleuve, nous revînmes aux environs de Gonnus, où étoit l'asile que nous cherchions. Descendus du bateau, nous arrivâmes, à travers des bosquets de lauriers, au pied du mont Olympe. Nous trouvâmes à mi-côte une maison charmante, qui dominoit sur la plaine, la rivière et la ville, dont elle n'étoit éloignée que de vingt stades.

La nature avoit tout prodigué pour embellir

[1] Cette vallée délicieuse produit du vin excellent et des fruits recherchés; l'air y est pur et sain.

ce séjour; on n'y voyoit ni statues, ni marbres, ni obélisques, ni bassins magnifiques : des prairies, des ruisseaux, des vergers nous présentoient, sans faste, des beautés plus touchantes. Cet asile charmant fixa notre choix et nos vœux.

C'est là que le temps nous entraîna avec une extrême rapidité; le seul regret de sa vîtesse mêloit parfois un sentiment d'inquiétude à notre bonheur. « Nos jours, disois-je souvent à Phaon, se suivent, se pressent comme les flots du Pénée; notre jeunesse s'écoule, la mort nous suit à grands pas; mais nous jouissons. Epuisons les voluptés, afin que, la vieillesse nous trouvant rassasiés de plaisirs et de vie, nous quittions l'existence comme un convive quitte la table du festin ». Pour varier nos amusemens et nos occupations, le jour, au frais sous des berceaux, je lui apprenois à marier sa voix aux sons de la cithare; je lui enseignois le rhythme des vers, l'art enchanteur d'unir le sentiment, l'harmonie à la vivacité des images. C'est pour cet ingrat qu'un jour, dans l'enthousiasme de la poésie et de l'amour, je composai cette ode qui a circulé dans toute la Grèce, et que sans doute la postérité répétera encore (49).

La nuit, quand le ciel sans nuages déployoit le spectacle ravissant de cette immensité d'é-

toiles qui brillent à travers un espace incommensurable, je promenois ses yeux et sa pensée sur ces corps errans et lumineux; je lui dévoilois les systèmes de l'astronomie. « Voilà, lui disois-je, l'étoile de Vénus, qui, le matin, sous le nom de Lucifer, précède le char du soleil, et brille encore quand toutes les autres étoiles ont disparu. Le soir, sous le nom de Vesper, elle suit cet astre, dont elle ne s'écarte au plus que de quarante-sept degrés et demi.Le grand éclat de cette planète vient, à ce que je présume, de la chaîne des montagnes hautes et arides qui la ceignent de tout côté [1]. Je lui montrois ensuite les sept filles d'Atlas ou les Pléiades, qui paroissent au printemps à la tête du taureau : elles avoient perdu leur frère déchiré par un lion; elles ne cessoient de pleurer sa mort, et Jupiter, ému de compassion, les plaça dans le ciel. Tantôt je lui expliquois les phases de la lune, et sa révolution autour de la terre en vingt-sept jours et un tiers. « Anaxagore, lui disois-je, prétend qu'elle est habitée. Métrodore trouve qu'il est aussi absurde de ne mettre qu'un seul monde

[1] Bianchini de Vérone a compté, vers le milieu du disque de Vénus, sept mers qui se communiquent par quatre détroits, et deux autres mers vers les extrémités, sans communication avec les premières.

dans le vide infini, que de dire qu'il ne pourroit croître qu'un épi de blé dans une vaste campagne. Epicure, Démocrite, Leucippe sont du même avis. En effet, nous voyons six planètes autour du soleil; elles tournent dans leurs orbites; elles ont, comme la terre, un mouvement de rotation, des inégalités, des montagnes; pourquoi ne seroient-elles pas aussi habitées? Ce que ces grands philosophes disent de ces planètes, je l'étends à tous les systèmes planétaires qui environnent les étoiles : chaque étoile doit être un soleil, un corps lumineux et immobile, qui sans doute est entouré de ses planètes, peuplées comme la terre.

Necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbis,
Et varias hominum gentes et secla ferarum.

LUCRET.

Cependant, je crois Mercure inhabitable; car la proximité du soleil doit rendre l'intensité de son action sur lui beaucoup plus considérable que la plus grande chaleur de la terre (50).

Je lui expliquois ensuite la cause des éclipses qui effraient le peuple; tantôt je lui faisois observer le pôle boréal. Nous comptions ensemble les sept étoiles brillantes de la grande ourse. Je

lui racontois l'histoire de l'infortunée Calysto, que la jalouse Junon avoit métamorphosée en ourse, pour l'enlever à Jupiter qui l'aimoit; mais ce dieu la plaça dans le ciel sous le nom d'Hélite, ou du chariot : cette étoile qui brille à côté est son fils Arcas qui, à la chasse, alloit percer sa mère de son dard, lorsque Jupiter, pour empêcher ce parricide, le changea en ours, et l'attacha au ciel sous le nom de Bootès, ou le bouvier. Pendant long-temps la grande ourse a servi de guide aux naûtonniers; mais on découvrit enfin, plus près du pôle arctique, Cynosure, ou la petite ourse, composée aussi de sept étoiles brillantes : c'étoient autrefois des nymphes qui avoient soigné l'enfance de Jupiter. Les navigateurs se règlent aujourd'hui sur cette dernière constellation, et sur-tout sur l'étoile polaire, qui est isolée et à la queue des autres; elle paroît immobile, parce que le cercle qu'elle décrit est petit, et qu'elle ne s'éloigne du pôle que de deux degrés au plus [1].

Je lui parlois du cycle, ou du nombre d'or

[1] Les étoiles fixes ont un mouvement, mais d'une extrême lenteur; elles ne changent point de situation entr'elles. Les astronomes les prennent pour des points immobiles auxquels ils rapportent tous les mouvemens des planètes qui sont au-dessous d'elles.

du philosophe Méthon, que les Athéniens ont fait graver dans la place publique (51).

Quelquefois, lorsque le midi versoit des torrens de feux sur la terre embrasée, nous nous retirions dans une grotte tapissée de mousse : là, couronnés de fleurs, mollement assis sur des lits de feuilles, je chantois sur ma lyre les charmes du printemps, les bienfaits de Cérès, la beauté et la puissance de Cythérée, les doux plaisirs, l'ivresse de l'amour ; et lorsque Morphée répandoit autour de nous ses pavots bienfaisans, couchés à côté l'un de l'autre, nous recevions le dieu dans nos yeux appesantis : quelle heureuse existence ! quel songe ravissant ! que le réveil est affreux !

CHAPITRE XXXIII.

LA LECTURE EST INTERROMPUE. OBSÈQUES DE SAPHO.

Dans ce moment on vint nous avertir que l'on alloit rendre les derniers devoirs à l'infortunée Sapho ; nous courûmes aussitôt. Phanor alla trouver les prêtres pour leur signifier qu'il renonçoit au saut du promontoire. Ils lui objec-

tèrent son serment à Apollon. Il leur répondit qu'il étoit vrai qu'il avoit fait un serment, mais que depuis il avoit juré par les manes de Sapho de ne pas le tenir.

Le corps, déjà lavé, étoit parfumé d'essences et revêtu d'une robe éclatante; il étoit à l'entrée du temple, à côté d'un vase d'eau lustrale, où se purifioient ceux qui touchoient le cadavre. Nous couvrîmes sa tête d'un voile, et nous y attachâmes une couronne de laurier ornée de quelques fleurs. Un prêtre lui mit dans la main un gâteau de farine et de miel pour appaiser Cerbère, et sous la langue une pièce d'argent pour payer le passage de Caron (52).

Le corps resta ainsi exposé le reste du jour et toute la nuit; des femmes qui le veilloient, poussoient de longs gémissemens, des cris de douleur : quelques-unes, en signe d'affliction, coupoient les boucles de leurs cheveux, et les déposoient dans le cercueil, fait de bois de cyprès.

Le convoi fut indiqué, suivant l'usage, avant le lever du soleil : des joueurs de flûtes étoient à la tête; des hommes vêtus de noir, les yeux baissés, précédoient le char, et des femmes fermoient la marche. Nous montâmes, dans cet ordre, une colline destinée à la sépulture :

on y dressa le bûcher, on y plaça le corps tourné vers l'occident, et l'on y mit le feu avec des torches. Pendant qu'il brûloit, nous fîmes des libations; nous jetâmes dans le feu des fleurs, du miel, du pain, et quelques dépouilles de Sapho; nous l'appelâmes trois fois. Dès que le cadavre fut consumé, on recueillit les cendres dans une urne qui fut ensevelie dans la terre. On éleva auprès un cippe (53), sur lequel on grava une lyre, attribut de la poésie, avec cette épitaphe :

« Ci-gît Sapho, la gloire de nos jours :
» Muses, pleurez; pleurez, Amours ».

Nous plantâmes quelques ormeaux autour de la sépulture, après quoi nous l'appelâmes encore trois fois (54), et ce dernier adieu renouvela nos larmes. Ceux qui avoient assisté au convoi furent invités au festin funèbre; nous célébrâmes à l'envi les talens, le génie de Sapho. Le repas fini, nous nous embrassâmes tous, et chacun fit ses adieux, comme si c'étoient les derniers et que nous ne dussions plus nous revoir.

Au sortir de cette cérémonie, nous allâmes continuer notre lecture sous un vaste rocher, où régnoient le silence et la fraîcheur.

CHAPITRE XXXIV.

SUITE DE L'HISTOIRE DE SAPHO.

Nous touchions à l'anniversaire d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans dans la vallée, en mémoire d'un tremblement de terre qui avoit ouvert la route aux eaux du Pénée. Les habitans de Gonnus et des villes voisines se rendirent en foule sur les bords du fleuve; il disparoissoit sous la multitude des bateaux qui montoient et descendoient : on offrit des sacrifices sans nombre; l'air étoit embaumé de l'odeur des parfums : l'élite des jeunes personnes, séparées en deux troupes, selon leur sexe, portant des branches de laurier, chantoient en chœur, et répondoient alternativement des hymnes religieux. Les échos répétoient leurs chants et leurs cris d'allégresse. Ces rites accomplis, on dressa, sous des bosquets, dans les petites îles, les tables du festin. Dans cette fête, on rappelle les hommes à l'égalité primitive de la nature; les maîtres et les esclaves confondus, mangent ensemble, et les maîtres servent les esclaves.

Cette égalité accroît la joie et la licence de la fête : les repas se prolongèrent dans la nuit, et on les termina par la danse, la musique et d'autres exercices.

Au milieu de ce tumulte, je perdis Phaon; mais j'eus le bonheur de rencontrer Thalès de Milet qui se promenoit avec des sophistes de Gonnus et d'Homélis. Ce philosophe, nommé depuis l'un des sept sages de la Grèce, revenoit d'Egypte ; je l'avois connu à Athènes. Après les expressions de la joie et de l'amitié, les sophistes nous conduisirent dans une des gorges du mont Ossa, où les Titans, dit-on, osèrent combattre les dieux. Là, un torrent écumeux, roulant avec fracas de rochers en rochers, les ébranle, et souvent les entraîne; ses vagues se heurtent, se brisent, se soulèvent, et se précipitent, furieuses et mugissantes, dans un gouffre, d'où, avec une nouvelle furie, elles s'élancent dans les airs.

En continuant à monter, nous nous trouvâmes entre deux montagnes noires, dépouillées de tout germe de fécondité, n'offrant de toutes parts que des abîmes profonds : les nuages erroient et pesoient sur nos têtes ; au-dessous reposoit le chaos. Nous voyions des montagnes écroulées, cachées sous leurs débris,

des

des roches entassées, et d'autres menaçant d'écraser dans leur chute tout ce qui seroit sur leur passage. Redescendus dans la vallée, je priai Thalès de nous raconter quelques particularités sur l'Egypte. Nous allâmes nous asseoir, loin de la foule, sous des peupliers qui bordoient un joli ruisseau; la lune jetoit à travers les arbres une lumière douce entremêlée de l'ombre des feuilles. Thalès s'assit au milieu de nous, et commença ainsi sa narration.

CHAPITRE XXXV.

TRAIT D'AUDACE SUR LE NIL. DU PHÉNIX.

« Je vais vous parler d'un trait d'audace qui se passe à l'une des cataractes du Nil, car ce fleuve en a plusieurs, deux sur-tout qui tombent de fort haut. En approchant de la principale, nous dit Thalès, le fleuve, resserré dans son lit par deux montagnes, devient tout à coup furieux; il écume, il se précipite à travers des rochers avec un si terrible fracas, qu'il porte la terreur à soixante stades à la ronde [1]. Les gens du pays

[1] Il tombe de deux cents pieds de haut.

donnent ici un spectacle plus effrayant que divertissant : ils se mettent deux dans une nacelle, l'un pour la conduire, l'autre pour vider l'eau. Après avoir navigué quelque temps sur les flots agités, ils s'abandonnent au fleuve qui les lance comme un trait au fond du gouffre. Le spectateur épouvanté les croit engloutis ; mais le Nil, rendu à son cours, les remonte sur ses eaux tranquilles, et on les voit gais et rians continuer leur navigation ».

Il fut ensuite question de l'oiseau nommé *phénix*, si peu connu, et si renommé dans la Grèce. Je demandai à Thalès s'il l'avoit vu, et ce qu'il en pensoit. « Voici ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour à Memphis. Un député de la ville du Soleil vint annoncer au roi Amasis l'arrivée d'un nouveau phénix. « On a vu, seigneur, dit-il, le bûcher s'allumer, et je suis parti en diligence pour vous apporter cette merveilleuse nouvelle. On n'ose, sans votre ordre, toucher à ses cendres précieuses ». Amasis fit soigneusement chercher dans les archives de l'Égypte tout ce qui concernoit cet oiseau miraculeux. On trouva qu'il avoit paru, pour la première fois, cinq cents ans auparavant sous le règne de Sésostris. « Qu'on prenne garde, dit le roi au député, de troubler la cendre dont

le phénix doit renaître ; attendons, sans y toucher, que la nature opère son ouvrage ». Les ordres d'Amasis furent observés, et le second phénix reparut dans le monde. Je vais présentement vous faire son portrait.

» Il naît dans l'Arabie et vit cinq à six cents ans ; il est de la grandeur d'un aigle ; il a la tête ornée d'un plumage brillant, les plumes du cou dorées, les autres pourprées ; la queue blanche, mêlée d'incarnat ; les yeux étincelans comme des étoiles. Lorsque, chargé d'années, il voit approcher sa fin, il fait son nid de cannelle et de gomme aromatique, s'y renferme, après quoi il meurt ; de ses os et de sa moelle, il naît un ver qui devient un autre phénix. Son premier soin est de rendre à son père les honneurs de la sépulture : pour cela il compose une espèce d'œuf ou de boule avec de la myrrhe ; il mesure la grosseur et le poids à sa force pour le porter, et l'éprouve souvent ; puis il le vide en partie, y dépose le corps de son père, et en ferme soigneusement l'entrée avec de la myrrhe et d'autres parfums ; alors il se charge de ce précieux fardeau, et va le brûler sur l'autel du Soleil, dans la ville d'Héliopolis. — La description de cet oiseau, dis-je à Thalès, est magnifique ; mais m'assurez-vous de son

existence? — La nature est si voilée pour nous, elle a tant de mystères impénétrables, qu'il y auroit de la témérité à tout nier, et de la simplicité à tout croire.

Nous avons dans l'île de Cos un ver précieux, qui tire de son corps une matière très-fine qu'il file, et dont on fait de riches étoffes. Ce ver, comme le phénix, renaît de lui-même. Après avoir filé la soie, il fait une coque dans laquelle il s'ensevelit. On la rompt, et il en sort un ver qui se métamorphose en papillon, et meurt après avoir pondu des œufs. Ce sont autant de nouveaux vers que la chaleur fait éclore, qui, après s'être nourris quelques semaines de feuilles de mûrier, filent la soie jusqu'à ce qu'ils aient consommé la matière; ensuite ils s'enferment dans leurs enveloppes. Le phénix n'a, selon moi, rien de merveilleux. — Me voilà presqu'obligée, d'après cette analogie, de croire à son existence. — Ou du moins d'adopter un scepticisme raisonnable. Je suis même persuadé que l'exemple du phénix a donné lieu, en Egypte, à cette loi si respectable qui ordonne aux enfans d'honorer le cadavre embaumé de leur père. Il est vrai qu'ils peuvent l'engager à des créanciers, mais à condition de retirer bientôt un gage si sacré; et la loi prive

de sépulture les enfans qui meurent sans avoir accompli ce devoir ».

Le lever de l'aurore suspendit les jeux, les danses, et le récit de Thalès qui nous quitta. J'allai chercher Phaon, et nous nous retirâmes très-satisfaits d'une journée si agréable.

En effet, je n'ai jamais vu de scènes plus riantes, plus animées : le fleuve couvert de bateaux, tout le monde inspiré par la joie, la danse et la musique ; ces repas sous des berceaux, sur les prés ; ces concerts harmonieux, unis aux chants des oiseaux ; tous ces groupes, ces tableaux champêtres enchantoient l'imagination et remplissoient l'ame des émotions les plus douces. Phaon ne parloit qu'avec transport des plaisirs de cette fête.

Ici finissoit la première partie du mémoire. La seconde commençoit ainsi : « Filles de l'Hélicon, ne m'abandonnez pas : je veux immortaliser les crimes de Phaon ! combien de fois ma main a hésité, tremblé en les gravant sur ces tablettes » !

Le lendemain de la fête, Phaon voulut aller à Gonnus. Je ne donnai aucune attention à ce voyage : le soupçon n'entre pas aisément dans une ame noble. Il passa le jour suivant avec moi ; mais je lui trouvai un air rêveur et con-

traint. Je le crus indisposé; je lui en parlai : il me rassura; ma confiance l'enhardit; il retourna à Gonnus. Peu à peu les absences devinrent plus fréquentes, et mes inquiétudes commencèrent; je dissimulai, mais j'eus l'œil attentif à ses démarches; je démêlai son embarras, son ennui, son impatience, les fausses couleurs qu'il donnoit à ses absences; je ne doutai plus de sa perfidie. Le poison de la jalousie fermenta dans mes veines; j'en cachai l'activité, et il se développa avec plus d'énergie. Un jour enfin, je ne pus m'empêcher de lui reprocher ses fréquentes promenades à Gonnus : il m'allégua pour excuse la maladie de Mélissus son ami, me peignit le danger de sa situation, et combien il étoit triste de mourir à la fleur de son âge. Reconnoissez la crédulité des amans, combien ils aiment à se tromper! ou plutôt reconnoissez la noble simplicité de mon ame! Je crus à cette fiction; je l'exhortai même à lui continuer ses soins, en lui disant que les devoirs de l'amitié étoient aussi sacrés que ceux de l'amour. Un soir, à son retour, je lui trouvai l'air inquiet et soucieux; je lui en demandai la cause : il me répondit que son ami déclinoit visiblement, et qu'il étoit si mal, qu'il se proposoit de retourner auprès de lui dès le

grand matin, mais qu'il reviendroit pour dîner. Hélas! j'approuvai son zèle! il partit à l'aube du jour. Je ne sais quel dieu, ou quel mauvais génie, m'inspira d'aller l'attendre sur le chemin! la journée invitoit, des nuages voiloient le soleil. Je marchai un Homère à la main, lorsque je rencontrai Thalès qui m'aborda. Mais, ô surprise! je vois avec lui Mélissus, cet ami expirant qui se portoit à merveille! La tête de Méduse ne produit pas des effets si rapides : je rougis, je pâlis. Thalès, s'apercevant de mon trouble, crut sa présence importune. Je me remis soudain, et l'assurai que, loin de me gêner, il me feroit plaisir de venir dîner chez moi avec son ami Mélissus : ils acceptèrent, et nous retournâmes ensemble.

Vers l'heure du repas, j'allai au-devant de Phaon; je le vis bientôt accourir, haletant, couvert de sueur; car le traître n'avoit quitté la ville que le plus tard qu'il avoit pu. Je l'interrogeai sur la santé de Mélissus. — « La maladie est grave, me dit-il, mais les médecins laissent quelqu'espérance. — Oui, je me flatte qu'il n'en mourra pas, et que vos anxiétés cesseront ». J'ajoutai, d'un air tranquille, que j'avois deux convives à dîner.

CHAPITRE XXXVI.

MAXIMES DE THALÈS. ANECDOTE DE SOLON. INVENTION DU VERRE. SAPHO APPREND LE NOM DE SA RIVALE. FIN DU RÉCIT.

Quel fut l'étonnement de Phaon à la vue de Mélissus ! Le laboureur que la foudre a renversé, et qui, revenant à lui, voit ses boeufs couchés par terre et morts, n'a pas plus de stupeur. Je jouissois malignement de sa peine ; il étoit sans parole et sans mouvement. Cependant nous nous mettons à table ; et maîtresse de moi-même, je soutins, j'animai la conversation.

Thalès nous parla morale et philosophie : il cita une maxime odieuse, que je combattis de toute ma dialectique. « Qu'il faut vivre avec nos amis, comme pouvant un jour devenir nos ennemis ». Il en débita plusieurs autres plus dignes de lui. « La chose la plus difficile est de se connoître soi-même ; la plus facile de conseiller autrui ; et la plus douce, l'accomplissement de ses désirs. Il ajoutoit : « Que pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses qu'on trouve répréhensibles dans les autres ; que la félicité du

corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir ». Je lui demandai pourquoi il ne s'étoit pas marié. — « Solon, me répondit-il, étant venu me visiter à Milet, me fit la même question ; je gardai le silence. Quelques jours après, j'apostai un homme qui feignit d'arriver tout récemment d'Athènes. Solon lui en demanda des nouvelles ; celui-ci, qui avoit sa leçon prête, lui répondit : « Rien, si ce n'est la mort d'un jeune homme, de qui toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit le fils du plus honnête homme d'Athènes, absent alors. — Ah ! s'écria Solon, que ce père est à plaindre ! quel est le nom de son fils ? — Son nom m'est échappé ; je me souviens seulement qu'on vantoit beaucoup la sagesse et la justice du père ». Chaque réponse redoubloit la terreur de ce père tendre. — « Ne seroit-ce point, dit-il, en tremblant, le fils de Solon ? — Justement, c'est lui-même ». Solon, à ces mots, déchire ses habits, frappe sa poitrine, s'abandonne à la plus vive douleur. Alors je le pris par la main, et lui dis en riant : « Rassurez-vous, tout ceci n'est qu'une fiction ; voilà pourquoi je n'ai pas voulu me marier ». Je n'approuvai pas la leçon de Thalès ; car la philosophie ne nous conseille pas de nous priver des choses agréables, parce

que nous pouvons les perdre ; mais elle nous apprend à supporter leur perte.

Cependant Phaon, rouge, interdit, s'étoit efforcé, pour dérober son trouble, de hasarder quelques monosyllables, à propos d'une coupe de cristal que Thalès admiroit : il lui demanda s'il savoit la manière dont la composition du verre avoit été trouvée. — « C'est le hasard, dit-il, auquel nous devons cette découverte. Des marchands de nitre qui traversoient la Phénicie, s'étant arrêtés sur les bords du fleuve Bélns, et ayant voulu faire cuire leur viande, mirent, au défaut de pierres, des morceaux de nitre pour soutenir leur vase. Ce nitre, mêlé avec le sable, embrasé par le feu, se fondit, et forma une liqueur claire et transparente, qui se figea en se refroidissant (55) ».

Malheureusement pour Phaon, on vint à parler d'un rhume catarreux qui régnoit alors dans la ville : j'eus la méchanceté de demander à Mélissus s'il en avoit été atteint. — « Non, je n'ai jamais été malade, et je crois devoir cette exemption à l'habitude que j'ai contractée de me vêtir légèrement, de braver, comme les Spartiates, l'intempérie de l'air et les changemens des saisons (56) ». Je regardai Phaon à ce discours, il étoit pétrifié ; l'humiliation, la

honte courboient son front vers la terre : que le mensonge est vil lorsqu'il est démasqué ! Phaon étoit si confondu, si écrasé, que j'eus pitié de lui. Je changeai de propos, et nous parlâmes de la fête de Tempé. Mélissus fit l'éloge des beautés qui l'avoient embellie, et demanda à Phaon, laquelle il préféroit, de Philonomé ou de Théagène. Il répondit, d'un air déconcerté, que, s'il étoit Pâris, il seroit très-indécis à qui donner la pomme; que cependant Philonomé étoit plus grande.—*Mélissus.* Mais Théagène est mieux faite; sa taille est plus souple, plus légère. —*Phaon.* D'accord; mais Philonomé a une tournure plus piquante, un ton plus enjoué.—*Mélissus.* Je trouve à l'autre plus d'expression, plus de sensibilité dans la physionomie et de grâce dans le maintien. — *Phaon.* Il se peut. Cependant Philonomé éblouit au premier coup-d'œil : elle est l'image du plaisir, elle enflamme l'imagination. — *Mélissus.* Théagène réveille le sentiment, et parle au cœur; sa marche est peut-être plus lente, mais elle est plus sûre. — *Phaon.* Philonomé a des yeux superbes, pleins de feu et de vivacité. — *Mélissus.* Ceux de Théagène sont bleus, ils ont plus de douceur et de finesse ». J'arrêtai ce dialogue, il me fatiguoit : j'avois déjà deviné

ma rivale, c'étoit Théagène : l'économie des éloges de Phaon pour elle, les louanges qu'il prodiguoit à Philonomé, tout me confirmoit qu'il aimoit Théagène; je ne me trompois pas: une longue contrainte me rendoit le repas très-pénible. Enfin, le jour déclinant, mes convives me quittèrent.

Nous voilà seuls! Phaon n'osoit me regarder; sa tête penchée touchoit son sein : nous restâmes long-temps sans proférer une parole. Enfin je le prie de me dire par quel miracle le dieu d'Epidaure avoit rendu si soudainement la santé à son ami mourant. Il étoit muet, les yeux attachés à la terre: je luis fis grâce; et quittant l'ironie, je lui reprochai la turpitude de ses mensonges, son ingratitude, son amour pour Théagène. — « Théagène, s'écria-t-il! — Oui, Théagène! osez le nier. Ingrat! est-ce là le prix de mes bontés, de l'amour le plus tendre? Est-là ce que Sapho, l'immortelle Sapho, méritoit de vous? Quelles pitoyables ruses que les vôtres! combien elles doivent vous dégrader à vos propres yeux! Le beau triomphe de tromper une femme trop confiante, trop généreuse pour s'abaisser aux soupçons! Voyons, démens tout. Accuse-moi d'erreur et d'injustice; parle, justifie-toi; peut-être tu pourras

m'abuser encore ». Phaon, interdit, plus rouge que la pourpre de Tyr, rompit enfin le silence : il confessa sa faute, la rejeta sur la séduction du moment, sollicita son pardon, promit de ne plus revoir Théagène. — « Me le jurez-vous ? — Oui, par Vénus et par Apollon. Si je me parjure, que ce dieu me perce de ses traits, comme le serpent Python ». En me parlant ainsi, il étoit à mes genoux, il juroit d'être fidèle. Il avoit tant d'amour dans les yeux, de sensibilité dans la voix ; il m'étoit si doux de pardonner, qu'il obtint sa grâce. Nous passâmes le reste de cette journée dans les douceurs d'un raccommodement. Au moment de notre séparation, l'étoile de Vénus descendoit sous l'horizon : « Tu vois, lui dis-je, cette planète à laquelle préside la déesse de Paphos ; tu l'as prise à témoin de ta fidélité, elle a entendu tes sermens ; si tu les trahis, redoute sa vengeance ». Il sourit à ces mots ; et me pressant doucement dans ses bras, il renouvela le serment de m'aimer jusqu'à la mort. Je répondis à ce serment par des larmes, des caresses, et je le quittai heureuse et rassurée.

J'avois été trop agitée par le dépit, la jalousie et l'amour, pour sentir le besoin du sommeil ; je me promenai, j'errai dans la campagne.

La lune argentoit la surface des eaux, répandoit sur la terre un jour tendre et voluptueux; la nuit, couronnée d'étoiles, promenoit son char dans un profond silence; toute la nature se reposoit : mon ame, délivrée du poids qui l'avoit oppressée, respiroit, s'ouvroit à la douce espérance; le bonheur et l'amour sembloient m'environner; cependant le crime veilloit autour de moi. Une clarté douteuse annonçoit à peine, vers l'orient, le retour de l'aurore, lorsque je rentrai dans ma chambre. Je me mis à écrire notre entretien avec Thalès. Je commençai ensuite un hymne à Vénus. A la voix des Muses, un calme inconnu coula dans mes veines; mon cœur se reposa de tant d'agitations. Ainsi, le laboureur, accablé de fatigue et de chaleur, oublie ses peines, en écoutant les chants du rossignol. Enfin, mes yeux s'appesantirent, et je jouis d'un sommeil bienfaisant et paisible.

Le soleil avoit fourni le tiers de sa course lorsque je m'éveillai : je m'informe aussitôt de Phaon; l'esclave me répond qu'il est sorti de grand matin. J'attendis son retour, non sans quelqu'inquiétude; le midi dévoroit la terre, et il ne paroissoit pas : l'impatience m'entraîne, je sors, je cherche, je l'appelle; le silence est par-

tout, l'écho seul ose me répéter son nom. Cette solitude, ces déserts taciturnes m'épouvantent. Echevelée, éperdue, brûlée des ardeurs du soleil, hors d'haleine, je cours à travers les champs; je gravis les collines, les rochers; je visite ces asiles secrets et voluptueux, où l'amour m'avoit si souvent enivrée de ses délices; ils étoient mornes et silencieux. Enfin, exténuée de fatigue et de sueur, palpitante de douleur et de crainte, je revins. Hélas! je me berçois encore de l'espoir de retrouver mon amant. On me remet une lettre de sa part : la main me tremble, je frissonne, je l'ouvre. Le parjure! il accusoit les dieux de son inconstance, comme si les dieux étoient les auteurs du crime. Je reste sans voix et sans couleur, je ne respire plus. On s'empresse de me secourir; je renais, je ne verse pas une seule larme, je ne pouvois pleurer.

Cependant le jour s'éteint : je cours dans les bois, j'erre, je m'égare; l'astre des nuits, rouge comme du sang, se montroit aux bornes de la terre. Je m'écrie : « Hécate, terrible Hécate, parois, viens venger mon injure ! Mais non, cache ton flambeau importun; couvre-toi des voiles les plus sombres ! Eh quoi ! tout me trahit ! Avec quel calme elle promène son char à

travers les étoiles brillantes qui la suivent! quel silence! la nature est insensible »! J'aperçois autour de mon bras un brasselet tissu des cheveux du perfide : je le saisis, le déchire avec les dents; je le foule à mes pieds, je le mets en pièces. C'est dans cette agitation, au milieu des tourmens des enfers, que finit la plus longue des nuits. Au point du jour je partis pour Gonnus; je voulois encore voir ce traître, l'accabler de mon indignation, de mes mépris; que sais-je? le poignarder dans les bras de ma rivale. J'arrive chez Théagène; Phaon n'y étoit plus, il étoit parti avec elle. « Où vont-ils? m'écriai-je; j'irai, je les suivrai jusqu'au fond du Ténare ». On ne put me dire la route qu'ils avoient prise. Une fièvre ardente, le délire me saisissent; je ne parle, dans mes transports, que de vengeance, de trahison, de poignards. Hélas! le croira-t-on? pour me calmer, on me prononçoit le nom de Phaon, et aussitôt mon visage reprenoit sa sérénité!

Au retour de ma raison, on m'apprit que j'étois chez le sophiste Zénon, qui, compatissant et généreux, m'avoit fait transporter chez lui. Il me dit qu'un noeud coupable venoit de lier Phaon avec Théagène; qu'il falloit rappeler ma philosophie, m'armer de constance et oublier

blier un ingrat. A cette nouvelle, je retombai dans les accès d'une fureur sombre ; je crie vengeance aux dieux ; j'invoque Némésis, les Furies. Le sage Zénon, à l'exemple de Pythagore et d'Empédocle, employa les modulations de la musique pour abattre mon désespoir ; il m'entoura de musiciens habiles : il observa quels étoient les airs, la mélodie qui pénétroient jusqu'à mon ame ; il les faisoit répéter ; et soit le charme de l'harmonie (57), ou bienfait de la nature, ma frénésie se calma peu à peu ; mais je tombai dans une noire mélancolie. J'implorai la justice des dieux, le châtiment des coupables. Zénon qui suivoit la philosophie d'Epicure, me disoit : « Que la raison étoit le seul dieu que je dusse implorer ; que les divinités, êtres impassibles, ne se mêloient point de nos affaires, encore moins de nos amours ». Ce système, qui nous sépare du ciel, qui laisse notre foiblesse sans appui, sans consolation, n'étoit pas fait pour un cœur affligé ; il me paroissoit odieux. « Ah ! m'écriai-je, laissez-moi croire que Jupiter, qu'un dieu suprême punira le crime et récompensera la vertu ! Eh ! quels seront l'espoir et la consolation de l'homme de bien, accablé par les méchans, si vous détournez de lui le regard des dieux, s'il n'entrevoit

dans l'avenir la récompense de ses peines! Ah Zénon! croyez-moi, la religion est le lien de la société et le soutien de la vertu »!

Lorsqu'un peu de vie eut ranimé mes foibles organes, je partis de Gonnus; j'abandonnai ma douce retraite; je suivis les traces du perfide. J'apprends qu'il est en Sicile; j'y vole, j'arrive, j'entre; il étoit seul, il tenoit en main la lyre d'ivoire qu'il reçut de moi; il osoit chanter la scholie que je lui avois apprise (58). Quel fut son étonnement à mon aspect! sa lyre échappe de ses doigts, il pâlit, il baisse les yeux, et paroît transformé en marbre. Moi-même, embarrassée, le cœur oppressé, je restai quelques momens sans parler; enfin je lui reproche, avec douceur, son ingratitude, son abandon, les maux qu'il me cause; il ne répondoit pas. Vaincue par l'amour, quelle humiliation! Je tombe à ses pieds; je lui redemande sa tendresse, mes beaux jours, mon amant, mon époux. Il ose enfin me dire qu'un nœud solennel et sacré l'unissoit à Théagène: — « Quel nœud plus sacré, m'écriai-je, que celui qui m'unit à toi! Ingrat, ne sais-tu pas que tu es lié par l'honneur, la reconnoissance et l'amour » ! Hélas! en prononçant ces mots, je versois des pleurs à ses genoux; mais le crime avoit étouffé dans

son ame le remords, toute sensibilité. Il eut la barbarie de me déclarer qu'il ne pouvoit se séparer de Théagène. A ces mots, toute à la rage, je jette sur lui un regard terrible, et je sors, résolue d'aller à Leucade, ou pour périr, ou pour effacer de mon cœur le souvenir d'un monstre odieux. Bientôt, ou je traverserai le Cocyte, ou mon supplice cessera ». Ainsi finissoit le mémoire de l'immortelle Sapho (59). Il y avoit au bas une ode écrite de sa main, précédée de ces mots :

Luth divin ! réponds à mes désirs ; rends tous les sentimens qui m'agitent ! C'est toi-même, Calliope....

ODE.

O toi ! l'ame de la nature,
Source de délice et de pleurs,
Vénus, venge-moi d'un parjure ;
Frappe, partage mes fureurs !

Et vous, Mégère, Tisiphone,
Du Styx pâles divinités,
Sur le traître qui m'abandonne
Lancez vos serpens irrités !

Que le vautour de Prométhée
Et ronge et dévore son cœur,

Et que son ombre tourmentée
Lasse l'enfer de sa douleur !

Hélas ! que dis-je ? ô Cythérée !
Non, non, épargne mon amant :
Par le désespoir égarée,
Je le maudis en le pleurant.

Qu'il vive heureux, s'il est possible ;
S'il peut oublier nos amours ;
Si du remords le cri terrible
Ne poursuit pas ses tristes jours !

Mais moi, grands dieux ! dont l'existence
Ressemble au jour d'un sombre hiver ;
Qui devant moi vis l'espérance
S'enfuir plus vîte que l'éclair ;

Moi fille, amante infortunée,
Dans l'âge heureux du doux plaisir,
Par les dieux même abandonnée,
Il ne me reste qu'à mourir !

Et toi, mes amours, ô ma lyre !
Douce compagne de mes jeux,
Repose-toi : ma muse expire ;
Reçois ici mes longs adieux.

Mourons ; allons au noir rivage :
Heureuse, si, dans mon ennui,
De Phaon emportant l'image,
Je peux aux morts parler de lui.

La lecture achevée, nous montâmes au tombeau de cette infortunée; nous y jetâmes des fleurs, fîmes des libations; nous adressâmes des prières à son ombre, et nous la recommandâmes aux dieux Manes. Nous apprîmes depuis que les Mityléniens ses compatriotes avoient fait graver son portrait sur leurs monnoies. Nous prîmes congé des deux Sicyoniens, qui nous quittèrent pour retourner dans leur patrie, guéris de leur passion, et sur-tout de l'envie de faire le saut de Leucade.

CHAPITRE XXXVII.

PROJET DE VOYAGE DES DEUX AMIS. LEUR SÉJOUR CHEZ UN PHILOSOPHE SCEPTIQUE.

Je proposai à Phanor de me suivre à Delphes pour consulter l'oracle, et de là en Laconie, pour voir la célèbre rivale d'Athènes, cette superbe Sparte, dont les mœurs, la vaillance faisoient l'admiration de l'univers. Il fut enchanté de la proposition; il commençoit à s'attacher à moi : de plus il étoit pressé de la même curiosité sur ses destins futurs, et il espéroit que la Pythie lui ouvriroit le livre de l'avenir.

Nous partons pour Chalcis ; nous traversons le fleuve Achéloüs, fameux par son combat avec Hercule, auquel il vouloit enlever Déjanire. Achéloüs, pour échapper à sa défaite, se métamorphosa en serpent, en taureau ; mais Alcide, trois fois victorieux, lui arracha une de ses cornes, et le contraignit de se cacher au fond des eaux. Achéloüs, pour ravoir sa corne, lui céda celle d'Amalthée ou la corne d'abondance.

A mesure que nous nous éloignions de Leucade, Phanor déployoit un caractère aimable : son enjouement, son aménité, qu'une passion malheureuse avoit obscurcis et comprimés, commencèrent à se développer ; il ne parloit déjà plus, qu'en raillant, de l'infidélité de la belle Théano ; il rioit souvent des deux vigoureux soufflets appuyés sur la joue flétrie de sa chère tante, et des beuglemens du bapte, lorsqu'il lui serroit la gorge : tant il est vrai que la cause de la plupart de nos chagrins est si frivole, qu'il ne faut qu'attendre pour rire un jour de notre douleur et de nous-mêmes.

Nous allions souvent à pied ; nous nous arrêtions aux sites les plus agréables ; nous nous reposions à l'ombre des bois ; nous prenions nos repas auprès des ruisseaux, des fontaines;

un grand appétit les assaisonnoit : c'est ainsi que nous arrivâmes à Chalcis, joyeux, satisfaits du présent, et peu soucieux de l'avenir.

De Chalcis nous partîmes pour Amphissa. Phanor connoissoit dans cette ville un ami de son père, nommé Lacyde, philosophe sceptique, natif de Cyrène. Il avoit été disciple d'Arcésilas et son successeur dans l'Académie : c'étoit un homme sec, maigre, et d'une grande taille ; il avoit la tête chauve, quoiqu'il n'eût pas au-delà de cinquante ans. Il nous accueillit avec politesse et bonté, nous prit par la main droite, en signe de fidélité, marcha devant nous et nous fit conduire au bain : des servantes vinrent nous laver les pieds (60). Lorsque nous reparûmes, il nous dit : « Tout est doute dans ce monde, mais vous pouvez être d'honnêtes gens ; vous resterez chez moi tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me permettiez quelques heures d'étude ; car vivre, c'est cultiver sa raison, et déployer toutes les facultés de son esprit. Les connoissances sont les sources d'où découle le bonheur ».

La table du philosophe sceptique valoit mieux que celle du pythagoricien : il nous promit cependant meilleure chère chez son ami Bion, si nous voulions aller le visiter. « C'est un sage,

dit-il, de la secte d'Epicure, qui vit à la campagne ». Nous acceptâmes avec d'autant plus de plaisir, que Bion étoit fameux par ses idylles pleines d'images champêtres, d'une poésie douce et facile, d'un style pur et élégant.

Lacyde nous entretint, après le souper, de ses opinions et de celles de Pyrrhon, chef des Sceptiques. « J'ai professé, dit-il, dans les jardins de l'Académie, pendant vingt-cinq ans; mais je fus abandonné pour Epicure qui prêchoit les voluptés de l'ame et des sens. Une des grandes maximes de notre école, est qu'il faut toujours suspendre son jugement, et ne hasarder jamais aucune décision. Regardez par la fenêtre, que voyez-vous sur cette colline ? — Un troupeau de moutons. — Eh bien ! ces moutons n'existent peut-être pas, c'est une illusion d'optique. C'est par le moyen du doute que le Sceptique parvient à ce calme de l'ame que nous appelons *ataraxie*. Pyrrhon, sur le point de faire naufrage, regardoit la tempête d'un oeil tranquille ; comme on l'en blâmoit : « Vous voyez, leur dit-il, au bout du vaisseau, cet animal qui mange sans se troubler; voilà quelle doit être l'impassibilité du sage ». Ce grand philosophe vivoit avec sa sœur, et, comme elle, se mêloit du ménage, alloit au marché, ba-

layoit la maison, remplissoit toutes les fonctions d'une servante. Quand on lui en parloit, il répondoit que « tout étoit indifférent, qu'il ne croyoit pas qu'une chose valût mieux qu'une autre ». Lacyde ajouta que vivre et mourir étoit la même chose. Phanor lui demanda pourquoi il ne mouroit pas? — « Parce que c'est la même chose ». Dans ce moment un esclave brisa une coupe? le Sceptique se mit en colère, et gronda. — « Pourquoi le grondez-vous, lui dis-je? — Ne voyez-vous pas qu'il a rompu une très-belle coupe? — Je vois bien une coupe brisée comme je vois des moutons; mais peut-être la coupe n'existe pas plus que les moutons. D'ailleurs l'ataraxie..... ce calme de l'ame..... — Eh! par Pluton, je pense d'une façon dans l'école, mais chez moi je me conduis d'une autre ».

La conversation tomba sur les vices et l'injustice des hommes. « Je pense, dit notre hôte, comme Pyrrhon, qui prétend que la justice ou l'injustice des actions dépend uniquement des loix humaines et de la coutume; qu'il n'y a rien en soi-même d'honnête ou de honteux ». Nous combattîmes vivement une morale si dangereuse. Il ajouta: « Nous n'avons aucun moyen de connoître la vérité: la raison, les sens, l'i-

magination, tout en nous, hors de nous, nous trompe; il n'y a aucun objet qui affecte deux hommes ou le même homme en deux momens différens, de la même manière : après cela, que penser de la raison? De plus, dans un songe nous voyons les objets comme s'ils existoient : qui peut donc nous assurer que notre vie n'est pas un rêve continuel » ? Ce système nous paroissoit si absurde, que nous croyions, Phanor et moi, qu'il y avoit du dérangement dans la tête de ce Sceptique : mais il raisonnoit si juste sur d'autres objets, il montroit tant d'érudition, que nous le rétablissions aussitôt dans son bon sens. En le quittant pour aller nous coucher, je lui dis, que nous venions de rêver que nous avions fait un souper excellent et très-agréable. — « Et moi, dit-il, je rêve que je vous l'ai donné de bon cœur ».

Il vint nous éveiller de grand matin pour nous mener chez son ami Bion. « Vous trouverez, nous dit-il, un poète philosophe, grand amateur de la campagne, qu'il a résolu de ne plus quitter. On peut dire de lui, quand il célèbre dans ses idylles les plaisirs champêtres, qu'il chante ce qu'il aime : il possède une grande fortune, et a le don très-rare d'en savoir jouir; il mène une vie délicieuse, et associe tout ce

qui l'entoure à son bonheur. A la fin de l'année, il partage ses économies entre ses domestiques et ses esclaves; il n'a jamais refusé un service pécuniaire à un honnête homme. Au reste, il n'est pas seul dans sa solitude; il a une compagne aimable, beaucoup plus jeune que lui, qui fait les délices de sa vie, et dont l'histoire est intéressante : Bion vous la racontera lui-même ».

CHAPITRE XXXVIII.

LEUR ARRIVÉE CHEZ BION. SES MŒURS, SA PHILOSOPHIE. ILS SONT PRÉSENTÉS A THÉOPHANIE.

On nous dit, en arrivant chez Bion, qu'il étoit dans le bois voisin. En approchant, nous aperçûmes un troupeau dispersé. Lacyde nous dit alors : « Bion n'est pas loin, car je vois son troupeau; en effet, le voilà. Nous vîmes un vieillard assez frais, mais si bizarrement vêtu, que nous ne voulions pas croire que ce fût le poète Bion. Il étoit habillé en berger; il avoit sur sa tête, blanchie par les ans, une couronne de peuplier, et dans la main une houlette or-

née de fleurs ; sa panetière tomboit sur ses épaules, et son chien le suivoit. Il nous salua très-gracieusement ; et comme il s'aperçut que Phanor et moi le regardions avec quelque surprise, il nous dit : « Je vois que mon costume vous étonne ; mais, tort ou raison, à soixante-dix ans je me suis fait berger. Ce métier en vaut bien un autre ; certainement je ne le troquerois pas contre celui de roi : j'imite mon maître Apollon, avec cette différence que ce sont mes troupeaux que je garde. Mais la chaleur commence, vous avez besoin de repos, allons chercher un asile. Je donnerai des ordres pour qu'on vous traite le mieux possible : quoique simple berger, je ne vis pas toujours de racines, et ne suis pas au lait pour toute boisson ». Il fit alors un signe à son chien, qui rassembla le troupeau ; et berger, chiens et moutons, nous marchâmes de compagnie. Bion attaqua en riant Lacyde sur ses principes philosophiques ; il lui demanda si nous existions réellement. — Il répondit que rien n'étoit plus douteux. Alors le philosophe-berger lui appliqua un grand coup de poing. Le Sceptique se récria. — « Oh ! lui dit Bion, ce coup de poing n'est qu'un rêve que vous faites ; rien n'est plus incertain que mon existence » ! Nous rîmes tous

de la force de cet argument, et le Sceptique lui-même, qui ne put y répondre.

Lorsque Bion eut fait rentrer son troupeau, il nous conduisit à sa laiterie. «Nous y trouverons, dit-il, l'aimable Psyché, qui nous prépare du beurre; Psyché n'est qu'un nom affectueux que je lui ai donné, à cause de sa ressemblance avec cette divinité : elle se nomme Théophanie; c'est un doux présent que j'ai reçu des dieux. Nos âges sont un peu disparates, car mon ame n'habite plus que des ruines, et Théophanie est dans son printemps; cependant j'ose me flatter qu'elle m'est attachée. J'ai eu le bonheur de lui rendre un service signalé, auquel je dois son amitié; je vous conterai cette aventure à table : mais, loin d'abuser de sa reconnoissance, je lui portai un matin l'écrit d'une donation. «Vous voilà, lui dis-je, à couvert de l'indigence et indépendante; si vous voulez vous retirer à la campagne avec moi, je vous devrai mon bonheur; si la société d'un vieillard que les infirmités vont bientôt atteindre, peut contrister vos beaux jours (61), vous être libre; nul service, nulle reconnoissance ne prescrivent le sacrifice de soi-même et de sa liberté ». A ce discours, l'ame sensible de Psyché me jura un attachement inviolable. Nous nous

retirâmes dans ce lieu solitaire ; nous l'habitons depuis deux ans, et je ne crois pas que l'ennui et le dégoût l'aient habité avec nous ».

Nous entrions alors dans la laiterie, et Bion nous présenta à sa jeune divinité, qui nous salua avec cette aménité, cette grâce qu'on ne définit pas, et qu'on n'apprend point. A son aspect, Phanor et moi fûmes ravis en extase. Lacyde, qui s'aperçut de l'impression qu'elle nous faisoit, demanda à Phanor comment il la trouvoit? — « Une très-jolie apparence, une illusion d'optique charmante ; et j'aime mieux rêver que je la vois, que de rêver que je vois des moutons ». Bion me fit la même question. Je lui dis que je croyois voir Psyché elle-même, sa physionomie intéressante, ses beaux yeux noirs, son regard vif et tendre ; enfin cette expression, ce charme touchant, qui lui a mérité le nom de Psyché (62).

Cet éloge n'avoit rien d'exagéré : imaginez une figure céleste ; son front et sa tête étoient petits ; sa physionomie, ses grands yeux noirs exprimoient le plus pur sentiment ; sa taille élevée avoit la flexibilité du jonc ; son organe doux et flatteur pénétroit dans les replis de l'ame. Elle battoit le beurre et nous le fit goûter ; pétri par une si jolie main, nous le prîmes pour

de l'ambroisie. Bion l'aida dans cette manipulation. « Vous êtes étonnés, nous dit-il en riant, de voir un philosophe, un élève des Muses, descendre à ces détails minutieux, s'abandonner à ce genre de vie; mais je n'ai qu'un seul regret, c'est de l'avoir commencé si tard. Cette vie pastorale étoit celle de nos pères : lisez Homère, il en fournit mille exemples. Dans la Syrie, en Sicile, on trouve encore d'honnêtes gens qui s'occupent à nourrir des bestiaux, et qui dans leurs loisirs font des chansons naïves et charmantes. Hélas! ce n'est qu'ici que j'ai trouvé ce bonheur, cherché si long-temps dans des routes trompeuses! J'ai été, comme un autre, dupe des sottises humaines : tourmenté par la vanité, par de petites passions, je me suis immolé, pendant les trois quarts de mon existence, à l'opinion des hommes; comme si la conscience d'un homme d'esprit ne devoit pas être le premier juge de ses actions! J'ai passé mes jours en contradiction avec moi-même, luttant sans cesse contre mes goûts, mes sentimens, et m'éloignant du but où j'aspirois. Enfin, j'ai secoué mes vieilles erreurs; j'ai vu que la retraite étoit le port du sage : je n'entends pas une retraite absolue; les extrêmes sont foiblesse ou manie. Je suis encore dans le

monde pour ce qui me plaît; je me dérobe aux connoissances qui me fatiguent, et aux conversations qui m'ennuient; je cherche un doux commerce avec mes amis; un plaisir grossier, une vertu trop austère me blessent également: je me crée d'innocentes et tranquilles jouissances. Pour la vieillesse, le repos est le premier des biens. J'habite la campagne, parce que tout y rit, tout y parle à l'ame et aux sens: la sagesse, comme la folie, a besoin de modération. A mon âge, l'affoiblissement des sens, la tristesse de l'esprit nous inclinent à l'austérité; on doit craindre l'intempérance. Je m'étudie à ranimer ma vie. Je veux pouvoir dire, comme je ne sais quel philosophe épicurien: « Les ans peuvent m'entraîner, mais c'est à reculons ».

» Voici notre plan de vie: le matin, lorsque le ciel est pur, Théophanie et moi menons paître notre troupeau; quand le soleil s'élève, nous nous réfugions dans les bois; là, sous leur ombrage, Théophanie accompagne sa voix des doux accords de sa lyre. Tantôt, couché mollement auprès d'elle, je compose des idylles; tantôt nous lisons Hérodote ou Thucydide; une autre fois nous récitons des scènes de Sophocle et d'Euripide, ou, couronnés de roses, nous chantons les scholies d'Anacréon: souvent, dans

les

les beaux jours d'été, nous dînons dans le bois avec du lait et des fruits; et le soir, quand l'ombre commence à noircir les vallons, nous ramenons notre troupeau; et après une promenade agréable et variée, nous terminons la journée par un souper plus délicat que ceux d'Ulysse et d'Agamemnon. Ce roi des rois, selon Homère, soupant chez Ajax, fut régalé d'un taureau bouilli; et le festin d'Ulysse chez le bon homme Eumée, consistoit en deux cochons rôtis. Peut-être trouverez-vous de la bizarrerie dans cette existence; mais soyez persuadé que la première bizarrerie, la plus grande inconséquence de l'esprit humain, est d'être constamment l'esclave et la victime des usages et des préjugés des hommes ». Un domestique vint lui demander dans quel endroit et à quelle heure il vouloit souper. A ces mots il nous prévint qu'il ne mangeoit jamais ni dans le même lieu, ni à la même heure. « Je ne trouve rien de si ridicule que de fixer l'instant de ses repas, et d'ordonner à l'appétit d'arriver à point nommé. Les animaux mangent à la voix du besoin. Quant à notre salle à manger, j'ai encore là-dessus un travers d'esprit; elle est par-tout : tantôt sur une colline, tantôt à l'ombre des bois, ou bien, près d'une fontaine, souvent dans une grotte que

nous aimons beaucoup. Ainsi, prévenant l'insipidité de l'habitude, nous varions nos plaisirs. Diversité est la devise de l'homme. Choisissez aujourd'hui le lieu de la scène ». Nous dîmes que nous nous en rapportions à l'aimable Psyché, qui décida que nous souperions dans la grotte.

L'entrée de cette grotte étoit étroite, mais elle offroit une rotonde spacieuse, taillée dans le roc; elle recevoit le jour par une grande ouverture centrale, pratiquée au haut de la voûte: un châssis ne laissoit entrer qu'une lumière douce et une fraîcheur agréable. Nous y trouvâmes des lits simples et commodes.

CHAPITRE XXXIX.

LE SOUPER. CANTATE DE PSYCHÉ.

LA chère fut excellente : on nous servit un pain délicieux, pétri du froment le plus pur, avec du lait, de l'huile et du sel. Nous avions des olives d'Athènes, des dattes de Phénicie, et des amandes de Naxos, si recherchées. Le bon choix des mets et des vins annonçoit la sensualité et la délicatesse du maître. A chaque

service on lavoit la table avec des éponges. On nous servit notre portion dans de petits plats. Bion faisoit lui-même la distribution. Nous avions des coupes de plusieurs grandeurs. On nous apporta des couronnes, que nous mîmes sur la tête, sur le cœur, autour du bras.

Mais je fus étonné de voir, à côté des plus belles coupes et d'une vaisselle d'argent ou de vermeil, des vases de la plus grossière argile ; j'en demandai la cause à Bion. « C'est, me répondit-il, pour avoir toujours devant les yeux ma première fortune, et me rappeler que c'étoient des vases pareils qui jadis ornoient ma table ».

Au milieu du festin, Théophanie prit une branche de myrte et sa cithare, préluda, en développant les contours moelleux de ses bras; et mariant sa voix à ses accords, elle chanta les malheurs de Psyché.

PSYCHÉ.

ROMANCE.

Cœurs sensibles qui m'écoutez,
Donnez des pleurs à ma misère ;
Et vous, séduisantes beautés,
D'amour redoutez la colère.
Tout comme vous j'ai su charmer ;

Mon ame est tendre et généreuse :
Avec un cœur fait pour aimer,
Devroit-on être malheureuse ?

VÉNUS étoit, le croiriez-vous!
Jalouse de mes foibles charmes;
Toujours en butte à son courroux,
Bien jeune, j'ai connu les larmes :
Elle éloigna tous mes amans;
Je vécus d'ennui consumée,
Et je perdis, dès mon printemps,
L'espoir d'aimer et d'être aimée.

UN oracle fut consulté
Par mon père et par ma famille.
« Un monstre, dit-il, redouté,
Sera l'époux de votre fille.
Conduisez-la dans les déserts;
Que là son père l'abandonne :
Vous verserez des pleurs amers,
Mais ainsi le destin l'ordonne ».

DANS un désert aride, affreux,
Mon père me mena lui-même;
Je reçus là ses longs adieux.
« Adieu, dit-il, tout ce que j'aime;
Que le ciel ait pitié de toi » !
Il dit, et part. O jour terrible !
Je tombe alors pâle d'effroi,
Et meurs sur la terre insensible.

MAIS tout-à-coup ce lieu d'horreurs

Devient un palais magnifique;
Je vois des ombrages, des fleurs,
Des eaux, un superbe portique.
Ce prodige trouble mes sens.
Dieux ! quel étonnement extrême !
Je lis sur vingt ormeaux naissans :
« Belle Psyché, c'est toi que j'aime ».

Je doute encor, j'ouvre les yeux;
Lors une voix douce et flatteuse
Me dit : « Psyché, règne en ces lieux,
Je veux enfin te rendre heureuse :
La nuit je serai ton époux,
Le jour me verra disparoître.
Malheur à toi ! crains mon courroux,
Si tu cherches à me connoître ».

Ces mots rassurent mes esprits,
Je parcours mon superbe asile :
Je vais sous des berceaux fleuris,
Je suis le cours d'une eau tranquille;
Bientôt la nuit voile les cieux.
Au fond d'une alcove brillante
S'élève un lit voluptueux;
Je m'y couche toute tremblante.

Hélas ! auprès de moi soudain
Quelqu'un et m'agite et me presse;
Mille baisers couvrent mon sein,
Il m'enivre de son ivresse;
Mais il me quitte avant le jour.
Ce fut le soir même visite,

Mêmes plaisirs, baisers, amour ;
Cela dura deux mois de suite.

J'ÉTOIS heureuse, je le crois.
Ah ! quels démons m'ont égarée !
Je veux du moins voir une fois
L'objet dont je suis adorée.
Chaque matin je me disois :
« C'est un monstre, la chose est claire ;
S'il étoit beau, je le verrois ;
Par ses appas il voudroit plaire ».

JE me décide, et loin du lit,
Je cache une mèche allumée ;
Mon époux vient, et d'abord dit :
« Bon soir, Psyché, ma bien-aimée ».
Aussitôt d'un baiser brûlant
Il presse ma bouche vermeille ;
Mais le plaisir n'a qu'un instant,
Et déjà mon époux sommeille.

JE me lève alors doucement,
Sans bruit j'apporte ma lumière.
Grands dieux ! quel objet ravissant !
Quel éclat frappe ma paupière !
Qu'il étoit beau ! Mais vains regrets !
Tandis qu'étonnée, incrédule,
Mes yeux dévorent ses attraits,
Ma lampe verse, et je le brûle.

IL s'éveille subitement :
« Qu'oses-tu, dit-il, téméraire !

Tremble, frémis du châtiment !
Tels sont les ordres de ma mère.
Reconnois le dieu de Paphos;
L'amour qui brûloit pour tes charmes !
Adieu, perfide ». Après ces mots,
L'ingrat me laisse tout en larmes.

Mon palais s'écroule à l'instant,
L'éclair brille à travers les ombres;
Je ne vois plus dans ce moment
Qu'un vaste amas de rochers sombres.
« Grâce, je m'écrie à genoux,
Grâce ! Vénus, je t'en supplie !
Au nom de ton fils, mon époux,
Pardonne; accorde-moi la vie ».

« Oui, malheureuse, tu vivras,
Répond une voix menaçante !
Mais renonce à tes vains appas,
A ce faux éclat qui t'enchante :
Tes traits vont inspirer l'horreur ».
« Ah ! dis-je alors, toi que j'implore,
Je te pardonne ta rigueur,
Vénus, si ton fils m'aime encore ».

Depuis cet arrêt immortel,
J'erre par-tout, de pleurs baignée,
Cherchant l'époux cher et cruel
Qui m'a sitôt abandonnée.
Je m'accoutume à ma laideur :
La beauté n'est qu'un don funeste.
Amour, je plains peu mon malheur,
Car pour t'aimer mon cœur me reste.

Pendant que Théophanie, d'une voix mélodieuse et touchante, célébroit les amours et les malheurs de Psyché, chacun de nous, attentif, suspendu, recevoit toutes les impressions qu'elle vouloit nous donner. Tantôt, notre ame voluptueusement entraînée, erroit sous des bosquets enchanteurs, jouissoit du bonheur de cette tendre Psyché; tantôt, vivement émus, nous pleurions son infortune et la vengeance de Vénus. Après avoir reçu nos éloges avec beaucoup de modestie, elle nous dit que Bion avoit fait naguère une petite scholie sur lui-même, qu'il aimoit à chanter. — « Je vous la dirai, s'écria-t-il, mais ce sera avec ma voix rauque et cassée; jadis elle étoit pleine et sonore; mais

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages.

Pauvre Bion, quel sort funeste !
Sur ton miroir jette les yeux.
Tu dépéris, plus de cheveux;
L'hiver blanchit le peu qui reste !
Pauvre Bion, te voilà vieux !

Ton front flétri, chargé de rides,
Glace les ris et les amours;
Ces amours, si doux, si perfides,
Ils t'abandonnent pour toujours !
— Si je vieillis, las ! je l'ignore!

Je prends les jours sans les compter,
Ce que je sais, sans me flatter,
C'est qu'en fuyant loin de l'aurore
Qui vit nos premières amours,
On doit jouir bien moins encore
Du peu qui reste de nos jours.

Nous applaudîmes beaucoup cette chanson morale. Nous rappelâmes ensuite à Bion, qu'il avoit promis de nous conter quel dieu propice lui avoit fait trouver une compagne si aimable. — « Volontiers; faisons nos libations, et je tiendrai ma promesse ».

CHAPITRE XL.

COMMENT BION RENCONTRA THÉOPHANIE.

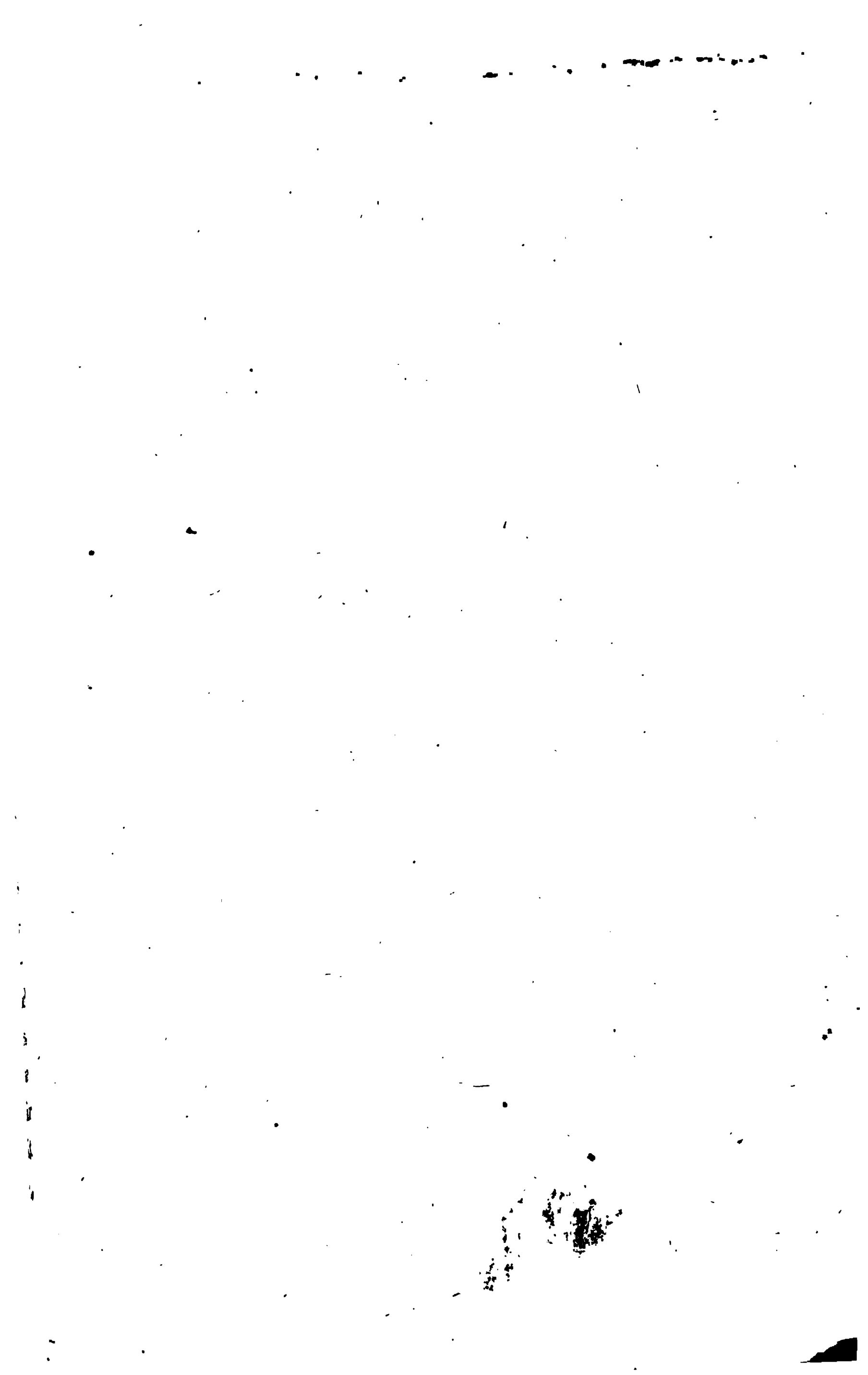
» J'ÉTOIS à Milet, ville d'Ionie, où le ciel est si pur, si serein, où coule le Méandre à travers des prairies charmantes, sous des berceaux de peupliers, en décrivant mille sinuosités qui retardent et embellissent sa course. Ce fleuve jouit d'un privilége précieux : les jeunes filles, quelques jours avant leur hymenée, viennent lui offrir leurs premières faveurs, et ce dieu daigne quelquefois les accepter. Sous ce climat

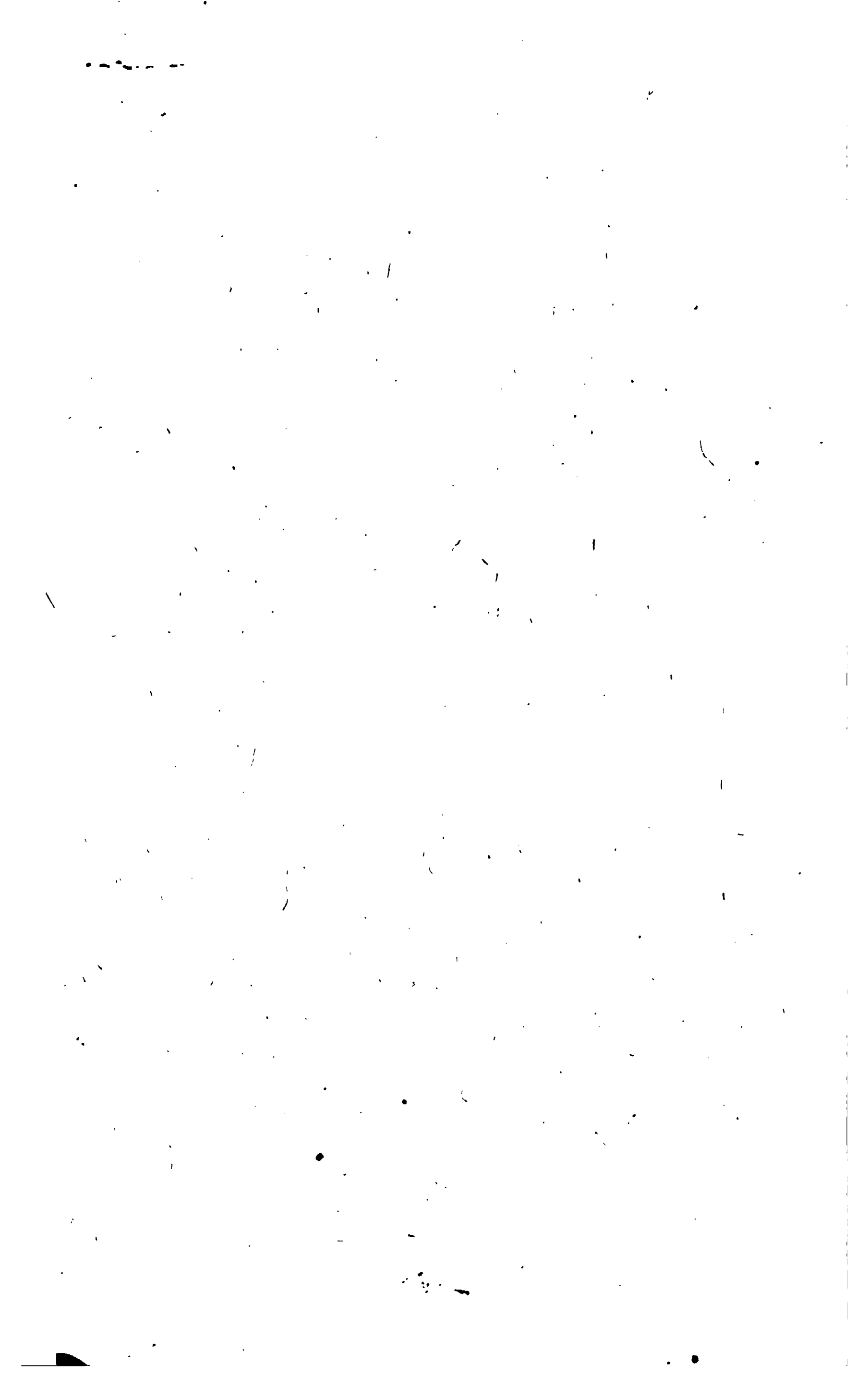
voluptueux, on ne respire que le plaisir et l'amour; on s'étudie à multiplier ses jouissances, à créer des voluptés nouvelles; mais on néglige les plaisirs de l'esprit et ceux du cœur, plus doux, plus vrais, plus durables que ceux des sens. Le plaisir est sans doute une excellente chose, mais il ne peut être, pour l'homme, un état habituel et constant : le repos, la paix avec soi-même, avec les autres, voilà le but où doit tendre tout homme sensible et raisonnable; c'est la philosophie de mon maître Epicure.

Dans une belle journée d'hiver, j'avois dîné à la campagne ; le repas fut prolongé, et je ne retournai à la ville qu'à l'entrée de la nuit. Je n'en étois éloigné que de quelques stades, lorsque je trouvai deux hommes qui, d'un air effaré, me demandent si je n'ai pas rencontré une jeune fille : sur ma réponse négative, ils me quittèrent. Non loin de là, un petit chien que j'avois, s'arrête vis-à-vis d'une haie qui bordoit le chemin; puis tout-à-coup il revient à moi, l'air effrayé et jappant de toutes ses forces : ses mouvemens, ses cris, sa frayeur me firent soupçonner quelqu'homme dangereux caché derrière cet abri. Quoiqu'âgé, j'avois de la vigueur et du courage : armé de mon bâton, j'ap-

proche, mon chien redouble ses jappemens ; je cherche à voir derrière cette haie, mais un fossé bourbeux m'arrêtoit; la nuit n'étoit point obscure. Tout-à-coup je vois sortir du milieu de cette haie une figure.... un spectre. Je l'aurois cru échappé du Tartare, si sa voix douce et touchante ne m'eût annoncé une femme jeune et malheureuse : elle me disoit, du ton le plus pathétique : « Homme de bien, au nom de Jupiter, ayez pitié de moi, secourez une infortunée » ! Ces accens de douleur, cet organe sensible pénétrèrent au fond de mon cœur ; je franchis le fossé. Quel aspect ! quel tableau ! je vois une jeune femme demi-nue, tenant un enfant dans ses bras : son sein, son visage, ses longs cheveux flottans étoient souillés de sang et de boue ; transie de froid, elle trembloit de tous ses membres. J'hésitai de l'aborder : elle, s'apercevant de ma crainte, tombe à mes genoux, me présente son enfant, lève les yeux au ciel, et implore ma commisération, mon humanité. — « Qui êtes-vous, lui dis-je ; que faites-vous dans ce fossé ? — Je ne puis, répondit-elle d'une voix presqu'éteinte, vous parler à présent ; je suis accablée, je meurs de froid et de frayeur ; sauvez-moi, par pitié, et je vous apprendrai mes malheurs ». Je n'hésite plus, je l'enveloppe

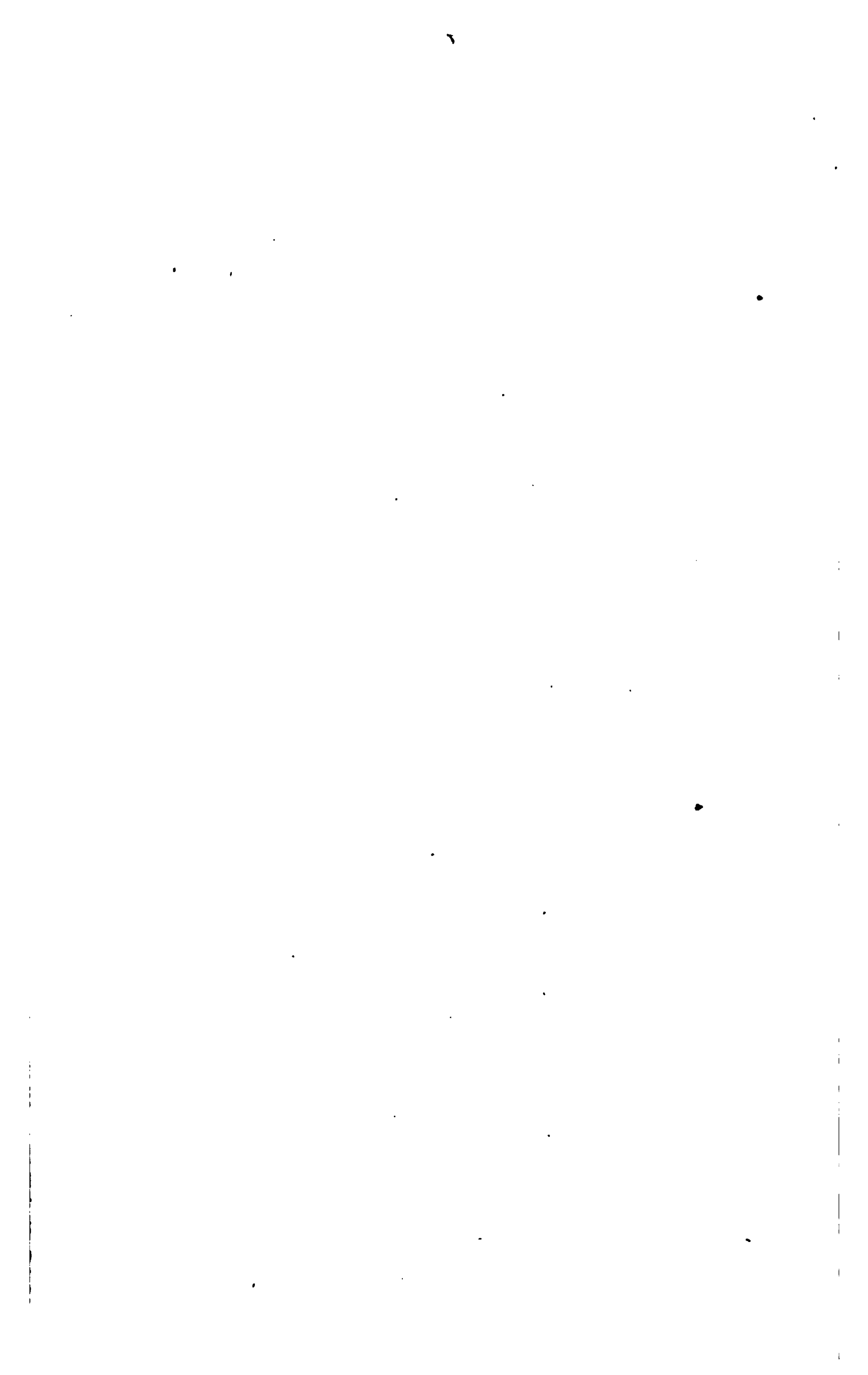
de mon manteau, je la prends sous un bras, de l'autre je porte son enfant : elle étoit d'une foiblesse extrême; le froid l'avoit engourdie; je la soutenois, je l'encourageois; mais bientôt elle succombe, et s'évanouit. Je me trouvai très-embarrassé; je me déterminai à l'emporter sur mes épaules : ce fut avec ce fardeau que j'arrivai à Milet, excédé de lassitude. Je fis allumer du feu, je lui donnai des cordiaux; je m'aperçus qu'elle étoit grièvement blessée à la main : je pansai sa blessure, la fis conduire au bain, où je lui envoyai des habits. Comment vous peindre ma surprise, lorsque je la revis! je crus qu'une nouvelle Circé, d'une femme hideuse, avoit fait une divinité. J'avois bien remarqué ses beaux yeux; mais tout le reste du visage étoit si défait, si sale, si noir, que j'étois loin de soupçonner les charmes de cette aimable figure. Elle se jeta à mes pieds pour m'exprimer sa reconnoissance; je la relevai, louai sa beauté; je me félicitai d'une rencontre si heureuse. Nous soupâmes; et quand le bon vin et la nourriture eurent remonté les ressorts de notre ame, je la priai de me faire son histoire. Mais je veux vous laisser le plaisir de l'entendre conter à Théophanie, car c'étoit elle-même : elle y met un intérêt, une grâce,







Je me déterminai à l'emporter sur mes épaules ; ce fut avec ce fardeau que j'arrivai à Milet, excédé de lassitude.



que je suis loin de pouvoir imiter. L'étoile du soir nous ramène la fraîcheur ; allons la respirer sur la colline qui est en face de nous : nous y trouverons des siéges de gazon, et pendant le récit je ferai paître mon troupeau. » Nous sortîmes alors de la grotte. L'aimable Psyché nous demanda la permission de nous quitter pour un instant : Bion joua de son chalumeau, et soudain le troupeau accourut : le bêlement des moutons et des agneaux remplissoit le vallon ; un belier marchoit gravement à leur tête ; deux chiens étoient sur les flancs pour maintenir l'ordre et la discipline : en allant, Bion nous faisoit observer les agrémens, les beautés de son jardin. « Celui d'Alcinoüs, dis-je, si vanté par Homère, n'étoit auprès du vôtre que le jardin d'un berger, et celui-ci seroit digne du roi des Phéaques. — Dans ma jeunesse, quand la pauvreté me pressoit, je n'ambitionnois qu'une des quatre fontaines d'Alcinoüs et quelques arpens de son verger. Mais le goût du beau, de l'élégance, le désir des jouissances s'insinuent peu à peu dans l'ame, perfectionnent sa sensibilité et sa délicatesse. Est-ce un bienfait ou un mauvais présent de la nature ? c'est ce que je laisse à décider à nos grands métaphysiciens, qui certainement ne seront pas d'accord entr'eux.

— Mais comment, né pauvre et peu ambitieux, avez-vous pu parvenir à l'opulence dont vous jouissez ? Lacyde lui dit alors : « Vous devez à vos hôtes le récit de cette révolution de fortune, cela les amusera. — Je le veux bien. Montons la colline ; je vous ferai cette narration en attendant Théophanie ».

CHAPITRE XLI.

HISTOIRE DE BION.

« SMYRNE est ma patrie ; un événement singulier marqua les premiers jours de ma naissance : l'ennemi surprit la ville ; les habitans épouvantés se sauvèrent par la porte opposée : dans ce désordre, ma nourrice m'abandonna au milieu d'un champ.

Mais un dieu veilloit sur moi : à mes pleurs, à mes vagissemens, une chèvre qui, depuis peu, avoit mis bas, accourut, me donna sa mamelle, écarta les chiens et les autres bêtes, et me continua long-temps ce charitable office. Les ennemis retirés, les habitans revinrent dans leurs foyers ; des femmes m'aperçurent et s'étonnèrent de me trouver encore vivante ; plusieurs

d'entr'elles voulurent m'allaiter, mais je détournai la tête, et poussai des cris perçans. La pauvre chèvre accourut, et je pris sa mamelle devant toutes ces femmes, ravies de joie et de surprise. Depuis, pour attirer cette chèvre bienfaisante, on excitoit mes cris, et elle arrivoit aussitôt.

Mon père, disciple du dieu d'Epidaure, homme d'esprit et de plaisir, me laissa, pour tout héritage, des livres de médecine, un Homère, le buste d'Esculape, une cassette remplie des portraits et des cheveux de sès maîtresses, beaucoup de dettes, et un peu d'argent comptant. Je pris l'argent, l'Homère, et laissai aux créanciers les livres de médecine, l'Esculape et la cassette des portraits. Je vins à Athènes, portant, comme Bias, toute ma fortune avec moi : mais jeune, amoureux de plaisir, avide d'instruction, ne rêvant que vers, toujours sur les hauteurs du Parnasse, je planois au-dessus des richesses, et préférois un sourire d'Apollon aux présens de Plutus. Cependant le besoin, quelquefois poignant, avertit ma philosophie que l'argent étoit bon à quelque chose, et qu'il falloit arroser les fleurs de l'Hélicon de quelques filets d'eau du Pactole. Mais je pensai qu'un homme d'esprit, un disciple du

Lycée, ne devoit sacrifier au soin de s'enrichir, qu'une très-courte période de sa vie; que la soif inextinguible de l'or, et l'application continuelle pour l'acquérir, rétrécissoient l'ame et éteignoient ses lumières.

La réputation de Denis de Syracuse étoit répandue dans la Grèce; on ne parloit que de ses richesses, de sa puissance, de la protection qu'il accordoit aux lettres et aux arts. Je résolus d'aller à sa cour brusquer l'entrée du temple de la Fortune. Je m'adressai à Platon pour être recommandé : ses lettres, le poids de son nom m'obtinrent de Denis l'accueil le plus distingué; je fus bientôt admis dans ses plaisirs, et peu à peu mes vers et ma gaieté m'initièrent dans sa confidence.

J'appris que ce souverain de la Sicile, qui jouissoit d'un pouvoir illimité et de tous les dons de la fortune, étoit peut-être le moins heureux des hommes : les soucis, les craintes, les remords habitoient sous ses lambris dorés. Tout le monde sait l'histoire de Damoclès, que l'on a contée de cent manières différentes; mais voici la véritable version, ce que j'ai vu par mes yeux ».

CHAPITRE

CHAPITRE XLII.

HISTOIRE DE DAMOCLÈS.

« DENIS donnoit une fête au peuple, qui se pressoit, s'entassoit sur la place devant laquelle est le palais; ce prince se promenoit d'une fenêtre à l'autre, et Damoclès, l'un des plus intrépides flatteurs de cour, le suivoit, en lui disant : « Mon maître, que vous êtes heureux! Tout ce peuple, tout ce que vous voyez, toutes ces richesses, tout cela vous appartient, vous en êtes le maître ». Il répéta si souvent ces fadeurs, vanta si souvent la félicité de son maître, que Denis, fatigué de ces plates adulations, lui dit : « Je veux vous faire goûter ce soir de ce bonheur suprême : vous serez roi pendant vingt-quatre heures; ordonnez une fête, choisissez vos convives, je n'y assisterai que comme sujet, et si vous me priez ». J'abrége le reste de l'histoire. Damoclès entra dans la salle du festin, la couronne sur la tête, entouré de ses gardes, de ses grands officiers; un excellent orchestre jouoit des airs de triomphe; nous suivions avec Denis, confondus dans la foule.

L'heureux Damoclès se plaça sur un lit magnifique, sous un dais de pourpre, tout parsemé d'étoiles d'or et d'argent; le cadre et les pommes étoient d'or massif; des jeunes gens des meilleures familles l'entourèrent pour le servir. Pendant le repas, une habile chanteuse prit sa lyre, et chanta les plaisirs, les délices de l'amour; un poète lui présenta des vers, où il célébroit ses talens, sa puissance, ses vertus, sa valeur, sa générosité, la douceur de son règne, et chacun à l'envi applaudissoit aux louanges de ce nouveau monarque : s'il parloit, toute l'assemblée écoutoit en silence et dans l'admiration. Damoclès s'enivroit de cet encens, de ces respects flatteurs, et savouroit les délices d'une excellente chère : mais tout-à-coup il aperçoit verticalement sur sa tête une épée, dont la pointe acérée le menaçoit; elle ne tenoit au plancher que par un crin très-délié. Cette vue troubla sa joie et son appétit. On eut beau lui prodiguer les éloges, lui vanter la bonté des mets, des vins de Grèce; son oreille et son estomac s'étoient fermés, il ne voyoit que cette épée toujours prête à le percer. Il faisoit des grimaces qui amusoient beaucoup Denis et les spectateurs. Enfin ce roi d'un jour, inquiet, agité au milieu de ses grandeurs, pria

Denis de lui permettre de les abdiquer. Par cette leçon emblématique, Denis nous fit connoître la situation des tyrans au sein des voluptés et du faste qui les environnent ».

CHAPITRE XLIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DE BION.

« Un jour je trouvai Denis dans une noire mélancolie : je voulus m'éloigner ; il me rappela ; et me dit : « Philosophe grec, avez-vous jamais deviné l'énigme du bonheur ? savez-vous où il existe ? — Voici, lui répliquai-je, la réponse d'Anaxagore à un grand seigneur qui lui demandoit quel étoit l'homme heureux : *Ce n'est pas celui qui, chargé d'honneurs et de richesses, paroît être heureux aux yeux du vulgaire ; mais celui qui cultive un petit champ, mêlant à ses travaux champêtres le commerce non ambitieux des Muses : son extérieur modeste, son visage tranquille n'expriment pas les vives émotions de la joie, mais elle est dans son cœur.* Je vous citerai encore la belle fable de Crantor : il fait comparoître aux jeux olympiques la Richesse,

la Volupté, la Santé, la Vertu : chacune demande la pomme. La Richesse dit : C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on les achète tous. La Volupté dit : La pomme m'appartient, car on ne désire la richesse que pour m'avoir. La Santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, et que la richesse est inutile. Enfin, la Vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, du plaisir et de la santé, on peut se rendre très-misérable si l'on se conduit mal. La Vertu eut la pomme. — La fable est très-ingénieuse ; mais elle seroit plus juste, si Crantor avoit dit que le souverain bien, ou le bonheur, est la réunion des quatre rivales : vertu, santé, richesse, volupté. Au reste, Crantor et Anaxagore ont raison : au faîte de le grandeur, nageant dans la mollesse et le luxe, je suis las de mon existence, je me crois souvent le plus infortuné des hommes. Aidez-moi de vos conseils ; dans quelle route faut-il se jeter pour trouver quelques rayons de ce bonheur fugitif ? Que feriez-vous à ma place ? — Je m'échapperois de ce vaste palais ; je cesserois d'être roi, pour redevenir particulier et homme ; je me retirerois à Athènes, séjour fortuné des arts, de la philosophie, du goût, de la politesse et de la liberté ; j'y ache-

terois une belle maison de campagne; je planterois, je bâtirois; je verrois des hommes aimables, des philosophes; je m'entourerois d'un petit cercle d'amis, d'une maison heureuse de mes bienfaits; et sage sans austérité, philosophe sans système, amateur des lettres sans prétention, et des plaisirs avec délicatesse; solitaire sans misantropie, j'attendrois, dans une douce incurie, le lever de mon dernier soleil. — Vous me persuadez; je vais déposer un sceptre qu'assiégent les périls et les peines, et préparer ma retraite. Cependant gardez-moi le secret. Venez demain matin, et nous travaillerons de concert un projet qui me séduit ». Je le quittai, m'applaudissant d'avoir fait un tel prosélyte, et d'avoir acquis un roi à la philosophie.

Je revins le lendemain à l'heure donnée; je trouvai Denis au milieu d'une cour nombreuse, dont il recevoit les hommages et les adulations. Il me sourit avec bonté, et me fit signe d'attendre. Lorsque la foule fut éclipsée, il me parla de l'éclat qu'il vouloit donner à son empire, de la guerre qu'il méditoit contre les Carthaginois, des troupes, des vaisseaux qu'il alloit armer, et pas un mot du plan de la veille; j'étois ébahi. Quand il eut fini l'étalage de sa puis-

sance et de ses futures conquêtes, je lui dis en riant : « J'espère que dans vos rapides exploits, vous épargnerez la ville d'Athènes qui, hier, si généreusement, vous offroit un asile. — Je vous entends, j'ai réfléchi ; mais chaque homme a sa destinée. Je sais que le diadème est entouré de pointes aiguës ; qu'un philosophe est beaucoup plus heureux qu'un roi ; mais encore quelques années de travaux, après quoi, libre de soins et d'inquiétudes, je jouirai, au sein du repos et des Muses, de tous les plaisirs de la vie et de ma gloire passée. — Oserai-je vous demander votre âge ? — Soixante-deux ans. — Eh bien ! chaque année, chaque jour que vous respirez encore, est un jour de grâce. — Comment cela ? — Votre contingent de vie est de vingt-deux à vingt-trois ans ; c'est ce que vivent les hommes, l'un portant l'autre. De plus, d'après les calculs de la durée moyenne de la vie pour chaque âge, vous n'avez plus que neuf à dix ans de vie à attendre. — Mon plan, puisque ma portion est si courte, est d'empiéter sur celle des autres, et d'exister, à leurs dépens, le plus que je pourrai ». Nous fûmes interrompus, et je conclus, en me retirant, que pour Denis et la plupart des hommes, les fruits de la sagesse et du bonheur naissent sur des ar-

bres exotiques, qu'ils ne savent pas cultiver.

Revenons à la cause de ma fortune. Denis, ambitieux de toute espèce de gloire, avoit envoyé aux jeux olympiques une députation solennelle pour disputer le prix des vers et de la course des chars : elle étoit composée de quelques lecteurs, doués d'une voix brillante et sonore, et de plusieurs chars attelés de quatre chevaux. On chargea, en son nom, les autels de Jupiter de riches offrandes : cet appareil, la beauté de la voix des lecteurs, fixèrent un moment l'attention des Grecs; mais, bientôt fatigués de l'insipidité des vers, ils éclatèrent en murmures, couvrirent de sifflets les lecteurs et le poète, et poussèrent même l'insulte et le mépris jusqu'à piller et renverser ses tentes. Son succès dans la lice fut aussi malheureux; les chars, mal conduits, se brisèrent les uns contre les autres; et pour comble d'infortune, le vaisseau qui ramenoit les députés et leurs débris, fit naufrage sur les côtes d'Italie.

Denis, accablé de cet affront, resta plusieurs jours sans paroître; il mangea seul, vit très-peu de monde. Je ne fus admis auprès de lui que le surlendemain. En entrant, je fus embarrassé de ma contenance, et des consolations que j'apporterois à l'amour-propre d'un poète

qui avoit des armées à ses ordres. Je ne voulois pas imiter Polixène, me faire mettre aux carrières; je me présentai la physionomie sombre, alongée. Denis me parla d'abord d'objets indifférens; et puis, d'un visage aussi triste que le mien, il me dit: « Vous savez ma disgrâce, et ma tragédie tombée aux jeux olympiques » ? Je répondis qu'un grand prince comme lui, couvert de gloire, n'avoit pas besoin d'un laurier poétique pour immortaliser son nom; que d'ailleurs, dans ces assemblées tumultueuses, l'enthousiasme, la cabale, la prévention décernoient les couronnes; qu'il devoit connoître la légéreté et l'inconséquence des Grecs. « De plus, lui dis-je, Eschyle, sur environ quatre-vingts pièces qu'il a composées, n'a obtenu que treize couronnes; Sophocle, dix-huit, sur près de cent vingt tragédies; et Euripide n'a été couronné que cinq fois, quoique plus de quatre-vingts de ses tragédies aient enrichi notre théâtre. — Je sais tout cela, les Grecs sont légers, inconséquens et railleurs; mais ils sont les dispensateurs de la gloire; ils ont en main la trompette de la renommée. Je veux absolument me relever de cette chute, et concourir dans Athènes aux fêtes de Bacchus. J'ai une tragédie sur le métier; le sujet est la mort d'Egée.

Il vous souvient que Minos, ayant vaincu les Athéniens, leur imposa un tribut annuel de sept jeunes gens et de sept jeunes filles, pour servir de pâture au Minotaure. Le jeune Thésée, né pour terrasser les monstres, voulut être un des sept jeunes gens, résolu de périr, ou de délivrer sa patrie d'un tribut si honteux. Egée, affligé et épouvanté d'une telle audace, ordonna au pilote du vaisseau qui portoit les jeunes victimes, d'arborer, à son retour, si son fils revenoit vainqueur, une voile rouge ou blanche, à la place de la voile noire d'usage en cette occasion. Thésée triompha du Minotaure, et en purgea la terre.

Cependant Egée alloit tous les jours sur les bords de la mer, regardoit au loin pour découvrir le vaisseau de son fils; enfin il arrivoit. Un jour serein brilloit : un vent frais enfloit les voiles, le vaisseau sillonnoit légèrement les ondes tranquilles. Le pilote et Thésée, dans l'excès de leur joie, avoient oublié l'ordre d'Egée; la voile noire flottoit encore au gré des zéphyrs. Le bon père l'aperçoit; et croyant son fils dévoré par le monstre, il se précipite dans les flots. Ce sujet intéressant et national doit plaire aux Athéniens. Je n'ai encore tracé que quelques scènes; je suis surchargé d'affaires.

Vous êtes bienheureux, vous autres beaux-esprits, d'être toujours logés sur le Parnasse, sans être obligés d'en descendre pour d'autres occupations; mais n'est pas poète qui veut. — N'est pas roi non plus qui veut. Cependant, je ne voudrois être roi que de mon jardin et de ma maîtresse. — Voici, mon cher Bion, un service que j'attends de vous ; je crois pouvoir compter sur votre discrétion? — Comme si je jurois par le Styx. — Je veux que vous m'aidiez pour l'achévement de ma pièce. Finissez mon plan, mettez les premières scènes en vers, je travaillerai de mon côté ». Je refusai d'abord par modestie d'associer mes foibles talens à son vaste génie; mais il insista, et je cédai. Je m'enferme aussitôt dans mon cabinet. Le plan de Denis n'étoit qu'ébauché; je l'élève à cinq actes. Il en fut satisfait, et me fit cependant quelques observations très-justes; car il ne manquoit ni d'esprit, ni de littérature. Le plan terminé, je me jetai dans la poésie. A chaque scène, j'allois consulter Denis, mon Apollon: nous corrigeâmes beaucoup. Je m'aperçus que Denis disoit toujours, *ma tragédie*, soit qu'à force de le répéter, il voulût me persuader qu'il en étoit l'auteur, ou se le persuader à lui-même. Je lui répondois aussi, *votre tragédie* : au fond

elle lui appartenoit, non-seulement pour une centaine de vers de sa façon, mais pour le prix dont il l'acheta. Lorsque nous eûmes assez vu, revu, sassé et ressassé ce phénomène tragique, je partis pour Athènes, dans une birème, et présentai au premier archonte le poëme du maître de la Sicile. Je fis briller à ses yeux et aux yeux des juges nommés pour recevoir ou rejeter les pièces, le métal précieux de l'or : son éclat réfléchit sur l'ouvrage, qui fut jugé digne du concours. Je m'adressai aux choréges : je n'épargnai rien pour la dépense des chœurs et des danses [1] ; je donnai aux acteurs de longues robes traînantes, tissues d'or, émaillées de pourpre et de plusieurs sortes de couleurs, des masques dessinés et coloriés par de grands maîtres : et comme une taille majestueuse est imposante, j'élevai mes héros sur des cothurnes de quatre pouces de hauteur ; j'épaissis leur poitrine, leurs flancs, et toutes les parties de leur corps à proportion de leur stature : des gantelets prolongeoient leurs bras. Les décorations furent travaillées par les meilleurs peintres : la première offroit une campagne riante ; la se-

[1] Les choréges présidoient aux chœurs, et régloient la dépense qu'on y faisoit pour les acteurs et les musiciens dans les fêtes publiques.

conde une solitude affreuse, le rivage de la mer, entouré de roches escarpées et de grottes profondes; la troisième représentoit un temple superbe, couvert d'or, de feux et de pierreries. Trente mille spectateurs remplissoient le théâtre. Denis fut payé de ses peines et de ses frais : la tragédie, étayée de ces grands moyens, alla aux nues, et le tyran de Syracuse fut déclaré vainqueur. Aux vives émotions que j'éprouvai, je sentis que j'étois père. Cependant, fidèle à Denis, je ne détachai aucune fleur de sa couronne littéraire. Je m'embarquai dans la nuit même; je fis force de voiles et de rames; et favorisé par les vents et Neptune, j'arrivai dans peu de jours à Syracuse.

La nouvelle de ce brillant succès causa à Denis un délire de joie qui sembloit affecter sa raison : il ne parloit que de sa tragédie; car je crois qu'il s'étoit bien convaincu qu'elle étoit l'enfant de son génie. Il appela tous ses amis, leur apprit son triomphe, l'annonça à toute sa cour, à tous ceux qu'il rencontroit. Ses transports un peu calmés, il me demanda quels étoient les vers qui avoient été le plus applaudis : je ne manquai pas de lui citer les siens; ce qui fit le plus grand effet. Aussi, à peine étois-je rentré chez moi, que je reçus le magnifique don

de cent talens, et une invitation à souper pour le soir. Denis vouloit célébrer son triomphe avec ses amis. Hélas! ce triomphe eut la rapide instabilité des choses humaines! Jamais le luxe et la profusion n'avoient ordonné un festin si somptueux : on servit deux mille poissons et sept mille pièces de gibier. Le lit du vainqueur étoit placé sous un dais chargé de lauriers; lui-même en portoit une ample couronne. La table étoit de cent convives. Quand il entra dans la salle, les battemens de mains roulèrent de toute part. Denis, animé par la joie, l'appétit et la bonne chère, s'abandonna à son intempérance. De larges coupes de vin circuloient à chaque instant : ils buvoient tour-à-tour à la santé de ses amis les Athéniens, d'Apollon et des neuf Muses. Son zèle fut si fervent, il célébra si souvent le maître du Parnasse et les neuf vierges qui l'habitent, qu'il tomba d'ivresse, et bientôt une violente indigestion termina sa gloire, son règne, ses plaisirs, ses peines et ses vastes projets : il étoit âgé de soixante-trois ans. Les Athéniens, à la nouvelle de sa mort, dirent qu'ils l'auroient couronné vingt ans plutôt, s'ils avoient cru par ce moyen en délivrer la Sicile[1]. Je ter-

[1] L'oracle avoit prédit à Denis qu'il mourroit quand il vaincroit ceux qui valoient mieux que lui. Il crut

minerai l'histoire de Denis par une anecdote singulière qui le concerne. Ce prince, détesté de ses sujets et l'objet de leurs imprécations, apprend qu'une bonne femme, d'un âge très-avancé, demandoit tous les jours aux dieux de la faire mourir avant lui ; flatté d'un si tendre intérêt, il l'envoie chercher et lui en demande la cause. « Dans mon enfance, dit-elle, je voyois tous les Syracusains maudire leur prince, et faire des vœux pour sa mort ; il fut massacré. Nous en eûmes un autre dont le règne barbare fit regretter le premier : les dieux eurent pitié de nous, et nous en délivrèrent. Vous lui avez succédé, et c'est pis encore ; et comme je présume que votre successeur vaudra encore moins que vous, je fais tous les jours des prières pour votre conservation. » Denis, étonné de la franchise de ce discours, renvoya cette femme sans se permettre la moindre vengeance.

Après la mort de ce tyran, inquiet comme un vieux avare qui voit rôder des gens autour de son trésor, je songeai à mettre le mien à couvert de la rapacité de Denis le jeune et des favoris. Je m'embarquai secrètement pour Co-

que cet oracle regardoit les Carthaginois ; mais à sa mort, il fut éclairci. Denis avoit vaincu les poètes d'Athènes, qui lui étoient bien supérieurs en talens.

rinthe, d'où je vins ici visiter quelques parens; ils me proposèrent l'acquisition de ce domaine. Le site me séduisit; je vis qu'il étoit susceptible d'embellissement; j'y ai travaillé pendant quarante ans à diverses reprises ».

Théophanie arriva dans ce moment: nous la plaçâmes au milieu de nous; son chien se mit à ses pieds; et dès qu'elle nous vit attentifs, elle commença son histoire.

CHAPITRE XLIV.

HISTOIRE DE THÉOPHANIE.

« JE suis née à Milet, dont Bion vous a fait la description; mais il vous a peut-être laissé ignorer que les Milésiennes se croient obligées, par une antique tradition, de livrer leurs beaux ans à l'amour: aussi les intrigues galantes sont leurs affaires principales, et les jouissances leur unique but.

Je ne sais si dans sa jeunesse ma mère avoit été zélée pour le culte de Vénus; mais à son dixième lustre, se trouvant veuve et pauvre, et n'ayant que moi pour toute société, elle se retira à la campagne, dans une simple chau-

mière, qu'elle possédoit près des bords du Méandre ; j'avois alors environ douze ans. Là, nous vécûmes de légumes, des racines de notre jardin, et du produit des paniers d'osier que nous tressions dans les soirées d'hiver, ou dans le règne de la canicule. Ma mère étoit une bonne femme, dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire pleine de candeur et de probité; mais foible d'esprit, crédule et superstitieuse à l'excès : le Tartare l'épouvantoit ; à la moindre omission dans les rites, dans le culte des dieux, elle le voyoit ouvert sous ses pas ; le nom de Cerbère, des Euménides, de Minos, la faisoit frissonner. C'étoit plus la terreur que l'amour qui l'attachoit à sa religion; elle redoutoit la vengeance des dieux. Malgré sa pauvreté, elle immoloit tous les ans une brebis noire à Pluton, faisoit des lustrations et des libations en son honneur presqu'à toutes les heures du jour. C'étoit du lait, du vin ou du miel, qu'elle versoit sur la terre ou dans le feu : à leur défaut, elle répandoit de l'eau. Lorsque nous avions un morceau de viande, elle en brûloit la meilleure partie en l'honneur de ses Lares, ou de son Génie, ou de Mercure, ou de Bacchus. Les jours de jeûne ou d'abstinence religieuse, qui sont la veille des fêtes solennelles, elle ne faisoit qu'un léger

léger repas le soir ; tout au plus, dans la journée, elle se permettoit un morceau de pain sec, mais sans boire. Nous avions toujours une bonne provision d'eau lustrale, dont nous nous purifiions soir et matin ; elle portoit sur elle des pierres surnaturelles, qui avoient des propriétés merveilleuses (63) : elle me parloit sans cesse des tourmens des damnés, du vautour qui ronge le foie de Prométhée, du rocher de Sisyphe, de la roue d'Ixion, des métamorphoses des dieux, de leur vengeance. Elle me disoit souvent qu'un prêtre de Minerve l'avoit assurée que, lorsque les Pédasiens étoient menacés de quelque malheur, une large barbe naissoit aussitôt sur le menton de la prêtresse de cette divinité, et cet événement étoit arrivé jusqu'à trois fois. Ce même prêtre lui avoit conté la vengeance de Bacchus contre les Calydoniens. « Corésus, un des prêtres de ce dieu, étoit le plus malheureux des mortels ; il aimoit la jeune Callirhoé, et plus il l'adoroit, plus elle lui opposoit les dédains de l'insensibilité et de l'ingratitude. Après qu'il eut employé sans succès les larmes, les supplications, tout ce que peut inspirer la violence et l'abandon d'un amour ardent et délicat, il eut recours à Bacchus. Il couronne sa statue de pampres de vignes, de

branches de pommiers et de grenadiers, se jette à ses pieds : « Puissant fils de Jupiter et de Sémelé, lui dit-il, prends pitié de mes tourmens; venge l'injure faite au plus zélé de tes ministres ». Sa prière s'éleva jusqu'au dieu. Les Calydoniens furent frappés d'une ivresse qui les rendit furieux. Dans leur désespoir, ils envoyèrent consulter l'oracle de Dodone, qui répondit : « Que Bacchus, irrité contr'eux, ne pouvoit être appaisé que par le sang de Callirhoé, immolée à l'autel par son grand-prêtre Corésus, ou par la mort de celui qui voudroit mourir pour elle ». Personne ne s'étant présenté, on la conduisit à l'autel : elle marchoit pâle, tremblante, éperdue. Corésus, respirant la vengeance, attendoit sa victime; il lève les yeux, il voit ses larmes, sa pâleur, sa beauté encore si touchante : son cœur s'émeut, le ressentiment s'éteint; la pitié, l'amour le pressent, l'enflamment. Il tenoit dans ses mains le couteau sacré : il hésite, jette un dernier regard sur cette infortunée, se frappe et tombe à ses pieds. Callirhoé, désespérée de la mort d'un amant si tendre, si généreux, détestant l'ingratitude dont elle avoit payé tant d'amour, alla se tuer près d'une fontaine, qui depuis a porté son nom ».

Ma mère étoit nourrie dans ces préjugés par un vieux prêtre de Cybèle, notre unique société. Elle lui donnoit ses économies, et nous nous privions souvent du nécessaire pour envoyer des offrandes et des victimes à la mère des dieux.

Elle m'élevoit dans ces principes, dans la terreur du ciel et des enfers, et j'étois tellement abreuvée de ces idées superstitieuses, que, lorsque je me trouvois seule dans les champs, à l'approche de la nuit, je voyois dans les airs des dieux, des génies. J'eus un jour une frayeur mortelle ; j'aperçus un taureau blanc qui venoit à moi : je savois la métamorphose de Jupiter en taureau de cette couleur, pour enlever la belle Europe. J'imaginai que ce dieu me poursuivoit : épouvantée, sans force, je fléchis le genou ; je lui demandai pardon de mes fautes, de ma tiédeur pour son culte, et promis de lui immoler un petit chevreau que j'aimois beaucoup. Le taureau-dieu sans doute entendit ma prière, et fut touché de mon innocence, car il prit un autre chemin, et moi, comme une jeune colombe poursuivie de l'épervier, je me réfugiai dans le sein maternel. Je touchois à ma quinzième année, je commençois à me développer : ma taille étoit à peu près ce qu'elle est

aujourd'hui, et j'avois toute la candeur et la simplicité d'une jeune personne élevée dans la solitude par une mère pieuse.

Nous avions la permission d'aller couper des jets d'osier dans une oseraie qui bordoit le Méandre; j'y allois souvent. Un jour j'entendis les sons mélodieux d'une lyre; j'écoutai, regardant de tout côté sans rien voir. Etonnée du prodige, j'imaginai que c'étoit Apollon lui-même qui, invisible, faisoit résonner sa lyre; j'étois dans l'enchantement, lorsque tout-à-coup, du milieu des roseaux, s'élève je ne sais quel dieu sous la figure d'un mortel. Je recule; mais il m'appelle, et me dit : « Arrêtez, charmante Théophanie, bannissez votre crainte ». Rassurée par ces mots, j'ose lever les yeux sur lui : une couronne de roseaux ceignoit sa tête; il tenoit dans ses mains une lyre et un bouquet de roses, qu'il me présenta. La surprise, je ne sais quel sentiment suspendoit ma pensée et m'enchaînoit à ma place. Le dieu eut pitié de mon embarras, et me dit avec douceur : « Rassurez-vous, belle Théophanie, je suis loin de vous causer le moindre déplaisir. — Qui êtes-vous? lui dis-je en bégayant; comment savez-vous mon nom? — Je suis le fleuve Méandre; j'habite dans ce palais de cristal, au fond des eaux; je con-

nois le présent, le passé, l'avenir; j'ai l'œil ouvert sur vous: j'ai vu que votre innocence, votre pitié, vos vertus égaloient vos appas, et j'ai résolu de vous placer parmi mes Naïades. Montée à ce rang suprême, vous ne craindrez plus les maladies, les chagrins, ni la mort si hideuse; immortelle comme moi, vous conserverez toujours votre jeunesse et votre beauté». Je remerciai le dieu en rougissant, et lui dis que j'en parlerois à ma mère. — « Non, il n'est pas temps encore : nos mystères ne doivent pas être révélés aux profanes. — Mais que dois-je faire pour mériter l'honneur de devenir Naïade? — Il faut, pendant trois jours, vous purifier soir et matin avec de l'eau lustrale, invoquer chaque fois Neptune, dieu de la mer; jeûner, et ne manger le soir que des légumes, du lait et du miel. Les trois jours expirés, revenez à cette oseraie, où vous m'appellerez par trois fois : alors je m'élèverai sur la face des eaux, et par mon souffle divin, j'épurerai votre corps de tout ce qu'il a de terrestre et de périssable; je vous animerai de ce principe de vie qui, d'une simple mortelle, fera de vous la plus heureuse des Naïades». Après ces mots, il me donna un baiser, m'aida à couper des scions d'osier, et disparut.

Rêveuse, étonnée, agitée de joie, d'espérance et de crainte, je retournai à pas lents auprès de ma mère; je lui celai cet auguste secret, et observai fidellement les commandemens du dieu Méandre.

Le quatrième jour, au premier rayon de l'aurore, je m'acheminai à mon rendez-vous, non sans quelqu'émotion; mais la piété et la curiosité soutenoient mon courage. Lorsque je fus au bord du fleuve, par trois fois j'en appelai le dieu: à la troisième j'entends des sons, le feuillage est agité; la frayeur me saisit; je fermai les yeux; et lorsque je les ouvris, je trouvai le dieu auprès de moi, plus brillant qu'à la première apparition: les roseaux qui ceignoient sa tête étoient entremêlés de roses; il exhaloit l'odeur la plus suave; sa robe étoit d'une blancheur éclatante; enfin, le dieu m'éblouissoit. Il me dit: « Vous avez été fidelle à mes préceptes; vous n'avez pas trahi le secret des dieux. Neptune mon père me permet de récompenser votre piété, et de vous élever au rang de Naïade: suivez-moi dans cet asile, où le mystère va s'opérer (64) ». A ces mots, il me conduisit dans une grotte peu éloignée, que cachoient des vignes sauvages: les parois intérieures étoient tapissées de lierre; au fond

se trouvoit un lit de feuilles fraîches et d'herbes odorantes. On auroit cru cette caverne préparée par le dieu Pan, pour y recevoir la belle Syrinx. Le fleuve Méandre me fait asseoir sur ce lit, et se place auprès de moi : je n'osois ni parler, ni regarder ; mais lui, m'entourant de ses bras, me dit : « Je vais vous initier dans un mystère où les dieux n'admettent que leurs élus, et vous donner un nouvel être ». En me parlant ainsi, il détache ma ceinture, me couvre de baisers. Le cruel ! comme il abusoit de ma simplicité ! je pleurois, je le repoussois ; mais il étoit sourd à mes prières et à mes larmes.

Au sortir de la grotte, il me dit : « Belle et chère Théophanie, j'ai déployé toute ma puissance pour faire de vous une Naïade : la métamorphose est bien avancée, car vous avez déjà la beauté, les grâces, la fraîcheur de l'aimable Galâthée, de qui Polyphème étoit si vivement épris. Neptune, que je vais implorer, achèvera mon ouvrage. Cependant le soleil s'approche de notre zénith ; je sais, par ma prévision, que votre mère commence à s'inquiéter de votre absence ; il faut nous séparer. Promettez-moi de revenir ici après-demain ; une seconde entrevue finira de purifier votre corps de tout ce qui peut lui rester d'impur et de terrestre. Al-

lez, belle Théophanie, soyez toujours soumise aux dieux et fidelle à leurs secrets ».

En retournant, je rêvois beaucoup à cette aventure, qui me paroissoit un mélange étonnant de choses divines et humaines. Cependant quelqu'inquiétude se mêloit à l'impression de volupté dont mon ame jouissoit encore. Quoique très-persuadée de la divinité de mon amant, je me reprochois tacitement ma facilité à lui obéir, et les moyens dont il avoit usé pour faire de moi une Naïade. Je m'abstins cependant d'en parler à ma mère; et mes remords se taisant devant l'attrait du plaisir, je fis divers pélerinages à cette grotte mystérieuse, bien différente de l'antre de Trophonius. Mais l'amour est un arbuste fertile, qui, après s'être couronné de fleurs, porte des fruits amers. Mon amant soupçonna le premier que je recélois un fruit nouveau dans mon sein; il m'en parla, me fit connoître ma situation, et la nécessité de la cacher, sur-tout à ma mère. « Suivez mes avis, et vous sortirez d'embarras : votre mère est pleine de l'esprit de sa religion, sa piété m'est connue. Au milieu de la nuit, vous feindrez de vous éveiller en sursaut, vous jetterez un grand cri, et direz à votre mère que Pallas vient de vous apparoître sur son char traîné par

des hiboux; qu'elle vous a ordonné de vous faire recevoir au nombre de ses prêtresses, et de vous rendre avec elle, au jour naissant, au bord du fleuve Méandre, où sera un vieux prêtre de Minerve, chargé de vous conduire à Athènes, au Parthénon son temple. Vous ajouterez que la déesse, pour la consoler et récompenser sa piété, lui donne un talent qu'elle trouvera caché dans le jardin, au pied de sa statue. « Et qui donnera ce talent? Où prendrez-vous le vieux prêtre? — Le talent est un don de Minerve, j'en suis instruit; et quant au vieillard, ce sera moi: j'ai, comme Vertumne, la faculté de prendre les formes que je veux ». Vous voyez que mon amant étoit un dieu aussi adroit, aussi rusé que le messager de l'Olympe; je suivis son plan. Je m'éveillai en sursaut, au milieu de la nuit, et je fis à ma mère le récit de ma prétendue vision. Elle y crut, je pense; car, dès le point du jour, elle courut chercher le talent. Pour moi, j'osois douter du présent de Minerve; mais ma mère qui me précédoit, s'écria: Le voici! Elle se jeta soudain aux pieds de la déesse, pour la remercier, pour l'assurer d'une reconnoissance éternelle. J'en fis autant, très-étonnée du miracle. Nous passâmes cette journée dans la jubilation, dans des exercices de

piété ; nous brûlâmes de l'encens devant la déesse ; nous lui offrîmes des gâteaux, du miel, de l'huile, des figues sèches, et nous la couronnâmes de branches d'olivier.

Mais ma mère ne put se résoudre à me laisser partir ; cette séparation affligeoit trop son ame : moi-même je n'aurois pu me décider à ce sacrifice si ma situation ne l'eût commandé. Je fis part au fleuve Méandre des perplexités de ma mère : il me dit qu'il les avoit prévues ; mais qu'il opéreroit un prodige qui fixeroit ses irrésolutions. « Annoncez-lui de la part de Minerve que, si dans trois jours elle n'exécute pas ses ordres, le soleil s'éclipsera deux heures avant midi, les ténèbres vous envelopperont ; et si vous ne partez aussitôt pour vous rendre sur mes bords, vous ne jouirez plus de l'aspect de cet astre, une nuit éternelle couvrira la terre ».

Quelque crédule et simple que je fusse, je ris de cette prédiction ; mon amant s'en aperçut, et me dit d'un air grave : « Je pourrois dès à présent punir votre incrédulité, et ordonner au soleil de cacher ses rayons ; mais je veux attendre le troisième jour ; vous connoîtrez alors l'étendue de mon pouvoir. Cependant annoncez à votre mère, de la part de Minerve,

le châtiment terrible auquel l'expose sa désobéissance ». Quoique ma foi fût incertaine, je promis d'obéir.

Ma mère, fort alarmée des menaces de Pallas, mais combattue par sa tendresse pour moi, attendit le jour fatal pour se décider ; il parut. Toute la matinée, les yeux fixés sur le soleil, nous suivîmes sa marche : deux heures avant midi les bords de son disque commencent à pâlir, insensiblement l'ombre s'accroît ; la frayeur nous saisit ; nous nous serrons l'une contre l'autre. Bientôt l'obscurité s'étend, notre terreur redouble, nous pleurons ; prosternées aux pieds de Minerve, nous implorons sa clémence, nous sollicitons notre pardon. Après cette oraison, j'exhortai ma mère à me laisser dévouer au culte de la déesse, et à se rendre avec moi sur les bords du fleuve ; elle y consent. Nous partons au sein des ténèbres : la terreur, les remords suivoient ma mère ; elle s'accusoit de ce bouleversement de la nature. Enfin, à mesure que nous approchions du fleuve, les ombres peu à peu s'éclaircirent, et bientôt l'astre du jour brilla de tout son éclat. La joie renaît dans nos ames, et nous adressons à Minerve les plus tendres remercîmens. Pour moi, mes

idées se brouilloient, je ne pouvois concevoir ce prodige : mon amant me paroissoit un homme ordinaire ; et cependant il commandoit aux astres, à la nuit. — « Votre amant, lui dit Bion, n'étoit qu'un fourbe instruit et très-adroit, qui savoit qu'à tel jour, à telle heure, il devoit y avoir une éclipse de soleil. — C'est ce que j'ai su depuis [1] ».

En arrivant auprès du fleuve, j'aperçus un vieillard assis au pied d'un peuplier, un livre à la main ; il paroissoit absorbé dans la méditation. A notre approche, il vint à nous. Une barbe blanche couvroit la moitié de son visage ; ses cheveux, ses sourcils paroissoient blanchis par les temps : il s'avançoit d'un pas lent, le corps voûté, incliné sur un bâton. Je le considérois attentivement sans pouvoir le reconnoître. Ma mère lui demanda s'il étoit prêtre de Minerve. — « Vous voyez que j'en ai les vêtemens sacrés. Au reste, je sais ce qui vous amène. Pallas me l'a révélé ; votre imprudence a failli de causer un grand désordre dans la nature. Le soleil, à la voix de la déesse, a retiré ses rayons lumineux ; mais vous avez réparé

[1] C'est apparemment la même éclipse qui effraya si fort Xercès, lorsqu'il marchoit contre les Grecs.

votre faute, le repentir est entré dans votre ame, et la lumière a reparu ».

Dès les premières phrases, à sa voix, sous les habits d'un vieillard, j'avois reconnu mon amant. Ma mère, familiarisée avec les miracles, et peu surprise de voir un prêtre confident de Minerve, lui répondit qu'elle se soumettoit aux ordres des dieux, et qu'elle lui confioit les destins d'une fille si chère. A ces mots, elle m'embrassa tendrement, non sans verser un torrent de larmes; les miennes ne cessoient de couler. Je fus vingt fois au moment de me rétracter; mais la présence et les signes du faux prêtre, et le souvenir de ma situation, réprimèrent ces mouvemens de sensibilité.

Nous vînmes à Milet. Philon, car enfin mon amant n'est plus qu'un simple mortel, me logea magnifiquement; il me trouva la voix agréable, et il me donna des maîtres de musique. Je pris du goût pour cet art, et j'y fis des progrès.

Six mois après j'accouchai d'une fille d'une si jolie figure, qu'elle auroit pu passer pour l'ouvrage d'un dieu. Je ne voulus pas souffrir qu'une étrangère lui donnât sa nourriture : je portai si loin ce sentiment, qu'un jour étant au lit, malade, je m'aperçus qu'une femme

l'allaitoit; je m'élançai du lit, je pris ma fille, et lui fis rendre le lait qu'elle venoit d'aspirer (65).

Je crus à sa naissance mon bonheur assuré. J'aimois Philon; j'idolâtrois ma fille; je jouissois des faveurs de la fortune; j'envoyois des secours fréquens à ma mère; je n'avois plus de voeux à former: mais une simple ligne sépare le bonheur de l'adversité.

Ma fille avoit à peine quatre mois, que Philon me fit entendre qu'il conviendroit de l'éloigner, et de la confier à quelqu'honnête femme. La proposition m'indigna, et il changea de discours. Je m'aperçus bientôt qu'il ne sourioit jamais à cette enfant, qu'il lui refusoit ses caresses, la repoussoit même avec humeur. J'étois navrée; je me plaignis. Il me répondit avec dureté que de pareils enfans ne méritoient aucun attachement. — « Eh quoi! la nature ne parle donc pas à votre cœur? n'êtes-vous pas son père? — Oh! la nature est un mot insignifiant: le préjugé, l'habitude, et sur-tout l'amour-propre, voilà les seuls liens qui attachent les pères aux enfans; séparez-vous d'eux à leur naissance, et la nature restera muette ».

La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude.

Je ne répondis à cette misérable métaphysique que par les pleurs d'une mère, et les baisers que je prodiguai à ma fille. Un jour, croirez-vous cette barbarie ? il me caressoit, me pressoit dans ses bras ; ma fille étoit auprès de nous ; je lui dis : « Regardez-la, voyez qu'elle est jolie. — Oui, répondit-il, ce seroit dommage de l'empoisonner (66) ». Quel propos ! je frissonnai d'horreur. Depuis ce jour je passai ma vie dans le deuil et la crainte : la haine entra dans mon cœur, je détestai Philon. Cependant je combattis ce sentiment importun : pouvois-je oublier qu'il étoit le père de ma fille !

Un matin il entra dans ma chambre, l'air sombre et préoccupé, en me disant : « Cette enfant jette de la froideur entre nous, elle vous absorbe tout entière ; je veux absolument la remettre en d'autres mains ; ne craignez rien pour elle, on la soignera, elle recevra une éducation analogue à son existence future ». Je me taisois, je le regardois d'un œil fixe. — « M'entendez-vous, Théophanie ? — Oui ; mais le barbare Philon m'arrachera plutôt le cœur que mon enfant. A votre tour, m'entendez-vous » ? Il sortit sans répondre, et resta trois jours absent. Quels jours ! quels siècles ! l'anxiété, la

terreur, la solitude, l'amour maternel m'agitoient, me déchiroient tour-à-tour.

Le troisième jour, un peu avant la nuit, il revint, me demanda, d'un air calme et affectueux, des nouvelles de ma santé; me dit qu'il avoit fait compter quelqu'argent à ma mère, me pria ensuite de le suivre dans mon cabinet, pour l'aider à détacher un tableau qu'il vouloit envoyer au peintre, pour réparer quelque dégradation : ma fille dormoit. J'étois loin du soupçon; je le suivis : il monta sur une échelle, et me pria de la tenir; il sembloit avoir quelque peine à enlever le tableau. En ce moment, mon enfant crie; j'entends marcher dans la chambre, j'y vole : que vois-je! une grande Mégère qui l'emportoit! Je m'élance sur elle, je la saisis par les cheveux, en criant : « Ah! monstre infernal, tu ne m'échapperas point »! La barbare me présente un poignard; je le brave, ma main le prend, le serre; elle veut me l'arracher, nous luttons ensemble : la rage, la fureur, l'aspect de ma fille redoublent mes forces, enflamment mon courage; le sang coule de ma main déchirée; n'importe, je résiste, j'attaque, je jette des cris épouvantables. Philon enfin parut; sans doute qu'il eut peur que mes cris ne décelassent

lassent son forfait : et ce monstre étoit le père de ma fille ! Il me la fit rendre ; et frémissant de rage, il sortit avec sa complice.

J'appelai mes esclaves, point de réponse ; la solitude m'environnoit. J'étois seule dans l'univers, mais j'avois mon enfant : je la presse sur mon sein ; l'infortunée sourioit à mes caresses, et me tendoit ses bras innocens ! Je la vis baignée de mon sang, je songeai alors à panser ma blessure.

La nuit cependant épaississoit ses ombres, et m'apportoit l'épouvante : je résolus de m'échapper, et d'aller chercher un asile où je pusse trouver de la commisération pour une mère. Je cours à la porte de la maison ; mais le noeud qui la fermoit étoit si bien fait, que je ne pus le démêler [1]. Cette précaution accroît mes soupçons et ma terreur. Je vais de chambre en chambre, éperdue, tremblante, formant vingt projets, détruits l'un par l'autre. Je mesure la hauteur des fenêtres, elle m'effraie. J'avois un petit jardin, clos de murs assez élevés ; j'osai

[1] Les clefs ont été inventées chez les Lacédémoniens ; avant cette invention, on fermoit les portes avec des noeuds si entortillés, que celui seul qui avoit le secret, pouvoit les démêler.

projeter de les franchir; la nuit étoit obscure, mais les ombres me favorisoient. Je traînai une grande échelle au jardin, je la dressai contre le mur, j'attachai mon enfant sur mon dos avec ma ceinture; je monte d'un pied tremblant. Hélas! ce n'étoit pas pour moi que je tremblois! Parvenue au haut du mur, je m'assieds, caresse mon enfant, resserre ma ceinture; ayant ensuite posé l'échelle de l'autre côté, non sans travail et sans efforts, je descendis lentement avec mon fardeau.

En arrivant, ma première pensée fut de fléchir les genoux pour rendre grâces aux dieux. Quel ressort que l'amour maternel! Je m'éloigne à grands pas, je marchois environnée de terreur et d'ombres, voyant toujours derrière moi Philon et ses satellites. Hélas! bientôt mes forces m'abandonnent, je tombe mourante auprès d'une haie: là, pâle, palpitante, je prête l'oreille au cri d'un oiseau, au mouvement léger d'une feuille. J'entends tout-à-coup des pas d'hommes, je redouble d'attention; le bruit approche; je n'hésite pas, je me précipite derrière la haie, dans un fossé bourbeux. Quelle heureuse idée! deux hommes arrivent, s'arrêtent. Ah! comme mon cœur battoit! mon sang se figeoit dans mes

veines, je ne respirois plus; je redoutois surtout les vagissemens de ma fille. Ces hommes disoient: « Où s'est-elle enfuite? elle a fait bien du chemin en peu de temps; suivons-la, nous l'aurons ». Quelques momens après, le dieu qui veille sur les malheureux, m'envoya Bion. Le voilà mon sauveur! que je lui dois d'attachement et de reconnoissance! il m'a réconciliée avec les hommes que j'avois pris en aversion: sa générosité, sa complaisance, ses tendres soins ne se sont jamais démentis; il m'a fait oublier mes peines: ma vie aujourd'hui est heureuse, et je n'ai plus d'autres désirs, d'autres voeux à former, que de répandre sur la sienne autant de félicité ». Nous lui demandâmes des nouvelles de sa fille et de sa mère: elle nous dit qu'elles étoient à Amphyssa pour quelques jours.

Après ce récit intéressant, Bion se leva, et nous dit: « La nuit a étendu ses voiles; le sommeil sorti de son antre sombre, nous attend au chevet de notre lit: allons jouir de ses bienfaits. Chemin faisant, pour égayer vos esprits et vous procurer des songes agréables, je vous conterai une petite aventure dont j'ai été témoin; elle a beaucoup de rapport avec celle du dieu Méandre et de Psyché.

» Je voyageois dans la Troade, pour visiter les ruines de Troie. Dans cette contrée, la religion prescrit aux jeunes vierges d'aller, quelques jours avant leur hymen, se baigner dans les eaux du Scamandre, et d'offrir leurs prémices au dieu du fleuve. La belle Callirhoé, conformément à cet usage pieux, se rendit sur ses bords avec sa nourrice, deux jours avant son hymenée, et se plongea dans ses eaux, en s'écriant : « Dieu du Scamandre, viens cueillir ma virginité, si ce présent peut te paroître agréable. — Je l'accepte, répond le dieu s'élevant du sein des roseaux et la tête couverte de leur feuillage ». Il prend aussitôt Callirhoé par la main et la conduit sous un vaste rocher, que cent arbrisseaux enveloppoient de leurs ombres. Elle en sortit colorée comme la rose qui va s'épanouir, et revint joindre sa nourrice qui l'attendoit sur la rive.

Le jour de la noce, la jeune mariée, chargée de tous ses ornemens, mais plus belle de ses attraits, suivoit une procession qui se faisoit en l'honneur de Vénus. Tout-à-coup, parmi la foule des jeunes gens, elle reconnoît le dieu Scamandre. « Ah ! ma chère Cléone, s'écria-t-elle, en s'adressant à sa nourrice, voilà le dieu Sca-

mandre, mon époux de l'autre jour »! La nourrice, découvrant la fraude, crie, appelle au secours, veut faire arrêter le dieu prétendu; mais heureusement il eut le temps de s'évader ».

Bion nous quitta en nous disant : « Un berger doit être debout quand l'étoile du matin brille encore. Demain, nous dînerons dans l'île de l'Amitié. La vie m'échappe; chaque soleil qui m'éclaire peut être le dernier. Je dois imiter l'homme des champs; plus le lever de la nuit s'approche, plus il hâte ses travaux ».

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi :
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

CHAPITRE XLV.

PROMENADE SOLITAIRE D'ANTÉNOR.

Je me levai avec le jour; j'allai parcourir le domaine de mon hôte: j'admirai ses bois, ses coteaux variés, l'abondance et la limpidité des eaux, le silence et le calme enchanteur de cette

solitude. Après avoir erré assez long-temps, je montai sur le sommet d'une colline escarpée, dont un seul arbre, d'une vaste circonférence, occupoit le centre; je m'assis sous son ombre: de là je découvrois au loin de vastes prairies, des vignobles touffus, des bœufs qui, à pas lents, sillonnoient la terre, de nombreux troupeaux; je voyois l'onde unie et transparente d'un lac qui terminoit les jardins de Bion; je suivois les détours de son rivage verdoyant; je regardois avec intérêt le robuste laboureur qui, brûlé des feux du soleil, impassible, infatigable, guidoit sa pesante charrue. Dans ce moment, une douce rêverie m'emporte dans une autre sphère; je respire un air plus pur, plus rare: j'oublie la terre; ma pensée vole au séjour de la divinité. Je vois cet être incréé, arrangeant la matière éternelle comme lui, mais désordonnée, informe; un rayon de son être l'anime; elle pense, elle a des idées, des sensations, des désirs, une volonté: ce rayon, uni à une parcelle de matière, forme un individu qui existe un moment, puis se dissout; la matière reste, l'ame va se replonger dans le sein du dieu suprême; mais l'identité est détruite, plus de moi. O mortel! si près du néant, d'où

te vient ton orgueil! Ces réflexions, comme des nuages épais qui chargent l'atmosphère, obscurcissoient et contristoient mon ame. Heureusement le souvenir de Lasthénie m'entraîna dans une plus douce rêverie : la tendre mélancolie descendit dans mon cœur, le pénétra d'une tristesse plus douce, plus attachante que les vives émotions de la joie. Je me promenai avec elle aux bords de l'Ilyssus, ou du Céphise; je me rappelai le jour cent fois heureux où, dans la chapelle de Flore, l'amour m'enivra de ses délices. Je me transportai ensuite au moment fatal de notre séparation, de nos tristes et derniers adieux; des larmes aussitôt coulèrent sur mon visage.

J'étois plongé dans ce rêve extatique, lorsqu'un esclave vint m'avertir qu'on m'attendoit pour déjeûner. Ce repas fut celui des simples bergers : du laitage, du miel et des fruits. Bion nous proposa ensuite d'aller faire la guerre au poissons de son lac. Lacyde lui objecta l'incommodité de la chaleur. — « Eh bien! lui répondit gaiement Bion, vous supposerez que ce n'est que l'apparence du chaud : les Sceptiques sont maîtres de leur imagination. Au reste, je vous promets un vent d'ouest, dont le souffle bienfai-

sant tempérera l'ardeur du midi. Vous savez que les zéphyrs sont aux ordres des poètes ; ils les chantent si souvent » ! En effet, le zéphyr obéissant souffla pendant notre navigation ; de plus, une tente de pourpre couvroit notre bateau, et repoussoit les rayons du soleil.

NOTES.

(1) Les anciens avoient tant de goût pour les couronnes, que les convives mettoient jusqu'à trois couronnes de fleurs; une sur la tête, une autre autour du front, la troisième au cou : on en mettoit sur les portes, sur les buffets, sur les bouteilles et sur les vases. Les Grecs étoient persuadés que les fleurs sur la tête, dans le sein, et même dans les vases, empêchoient l'ivresse. Enfin, les couronnes devinrent le prix de l'adresse et du courage. Les Hébreux, les Égyptiens, les Gentils portoient des cornes pour marques d'honneur et de puissance. Moïse avoit des cornes. Jupiter Ammon étoit adoré sous la forme d'un belier. Nos anciens chevaliers, pour se rendre plus redoutables dans les combats, portoient des cornes à leurs casques; leurs femmes les leur attachoient lorsqu'ils alloient à la guerre : mais ils s'en dégoûtèrent, parce qu'on y attacha du ridicule, et un nom qui rappeloit la licence de leurs femmes pendant leur absence.

(2) Après ces détails sur les repas des Athéniens, on ne sera pas fâché de connoître ceux des Romains. Leur principal repas étoit entre trois et quatre heures après-midi : c'étoit le plus agréable, le plus somptueux. Dans les premiers temps, ils mangeoient dans leur vestibule, à la vue de tout le monde. Ils eurent ensuite de superbes salles. D'abord la table fut de bois, carrée; ils n'avoient point de nappes : dans la suite ils em-

ployèrent l'ivoire, l'écaille de tortue, le citronnier; ils enchâssèrent des pierres précieuses, et les couvrirent d'or. D abord ils mangèrent assis sur des bancs; ensuite ils se couchèrent sur des lits voluptueux et magnifiques. Les convives se rendoient au souper à la sortie du bain, avec un habillement qui ne servoit qu'à cela. Ils quittoient leurs souliers en se mettant à table, les femmes seules les gardoient. On leur présentoit de l'eau pour les mains, et même pour les pieds, quand on ne sortoit pas du bain. Les convives apportoient leurs serviettes; ce qui dura long-temps encore après Auguste. On présentoit à chacun d'eux des couronnes de fleurs, ou de lierre, auquel on attribuoit la propriété d'empêcher, par sa fraîcheur, la fumée du vin. On gardoit ses couronnes pendant tout le repas, et on ne les mettoit qu'après s'être frotté les cheveux d'essences odorantes. On donnoit aux convives la liste des services et des mets. Leur souper étoit pour l'ordinaire à trois services, mais quelquefois on les portoit jusqu'à sept. On commençoit par des œufs, ensuite des salades, des laitues, des huîtres du lac Lucrin, des olives. Le second service étoit composé du rôti et des viandes les plus solides, auxquelles on entremêloit quelques plats de poisson. Le troisième service consistoit en pâtisserie, en fruits de toute espèce; rien n'étoit plus magnifique: on attendoit ce service pour faire les dernières libations. On répandoit, avant de boire, un peu de vin de la coupe, en l'honneur de quelque divinité, ou de l'empereur, ou du génie d'une personne: c'étoit le moment de la gaieté. On commençoit à faire courir les santés. Le maître de la maison faisoit apporter une

coupe plus grande et plus riche que les autres, pour boire à la ronde, à la santé des personnes que l'on chérissoit. Lorsque c'étoit celle d'une maîtresse, souvent, par galanterie, on buvoit autant de coups que l'on comptoit de lettres dans son nom. Il y avoit des domestiques qui, pendant l'été, chassoient les mouches avec de grands éventails de plume.

On se lavoit quelquefois les mains aussi souvent que les services varioient. Si on apportoit un poisson, ou un oiseau de quelque prix, c'étoit au son des flûtes ou des hautbois. On admettoit dans ces repas des chanteuses ou des joueurs d'instrumens, ou les conviés eux-mêmes y suppléoient. Il y avoit des mimes, des pantomimes; on y jouoit des scènes muettes. Il y avoit des gens dont le métier étoit de faire des contes plaisans. Parfois on lisoit des ouvrages d'esprit, ou l'on faisoit venir des gladiateurs. On finissoit le souper par des libations aux dieux. On buvoit à la prospérité de son hôte ou de celle de l'empereur; après quoi on se lavoit les mains avec une pâte faite exprès. Enfin les convives, en prenant congé de leur hôte, recevoient de lui quelque présent.

(3) C'étoit un temple consacré à Minerve.

(4) La Vénus de Médicis est, dit-on, une copie de la Vénus de Praxitèle: on l'attribue au statuaire Cléomène, qui n'étoit pas même un artiste de la première classe.

(5) La plupart des citoyens d'Athènes avoient leur sépulture dans leur maison de campagne. Le Céramique ou les Tuileries étoient réservés à ceux qui périssoient

dans les combats, ou qui rendoient de grands services à la patrie.

(6) La même aventure est arrivée à Gassendi : il fit le voyage de Paris à Grenoble avec un homme d'esprit sans se nommer. Lorsqu'ils furent arrivés, cet homme le quitta pour aller dans la ville. Il rencontra un de ses amis qui lui dit qu'il alloit visiter le célèbre Gassendi, arrivé depuis peu. Le parisien s'écria qu'il seroit ravi de connoître un si grand homme, et qu'il vouloit le suivre. Il fut bien étonné de trouver Gassendi dans son compagnon de voyage.

(7) On peut croire que le pape Clément VIII ne rejetoit pas le système de Platon. Il avoit amené à Marseille Catherine de Médicis, sa nièce, pour lui faire épouser le duc d'Orléans, fils cadet de François I[er]. On prétend qu'il lui dit, en la quittant : *Fate figlioli in ogni maniera.* Il y a grande apparence que Catherine suivoit ce conseil, car le connétable de Montmorency disoit que, de tous les enfans de Henri II, il n'y avoit qu'une fille naturelle qui lui ressembloit.

(8) Léonce le philosophe, père d'Athénaïs, l'avoit instruite dans les belles-lettres et dans les sciences. Il en avoit fait une philosophe, un grammairien et un rhéteur. Elle joignit à tant de connoissances toutes les grâces de son sexe avec la solidité du nôtre. Son père crut qu'avec tant de talens, joints à la beauté, sa fille n'avoit pas besoin de fortune, et il la déshérita. Dès qu'il fut mort, elle voulut rentrer dans ses droits; mais ses frères s'y opposèrent. Athénaïs alla à Constantinople

demander justice à Pulchérie, sœur de l'empereur Théodore II. Cette princesse, étonnée de son esprit et de sa beauté, la fit épouser à son frère. Ce fut en 421 de notre ère.

Phocion repoussant tous les dons d'Antipater, roi de Macédoine, un de ses amis lui dit : « Du moins acceptez pour vos enfans. — « Si mes enfans, répondit-il, me ressemblent, ils en auront assez. S'ils veulent être libertins, je ne dois pas fournir à leurs débauches ».

(9) L'Aréopage s'assembloit pour l'ordinaire sur une colline, dans une salle ouverte qui n'avoit qu'une toiture rustique. Le nombre des juges n'étoit pas déterminé; les neuf archontes le devenoient de droit. Ils connoissoient des meurtres, des incendies, du poison et de ce qui concernoit la religion. Socrate fut condamné par ce tribunal. Il étoit situé vis-à-vis de la citadelle. On dit qu'Oreste y comparut pour le meurtre de sa mère, dont il fut absous. Dans la salle, il y avoit deux marches d'argent, où s'asseyoient l'accusateur et l'accusé. L'une étoit le siége de l'injure, l'autre celui de l'innocence. Le temple des Euménides étoit tout auprès, et ceux qui étoient absous y alloient sacrifier. Le tombeau d'Œdipe étoit dans l'enceinte de l'Aréopage.

(10) Les Grecs prenoient pour philosopher le temps de la promenade, et pour école des lieux propres à cet exercice. Platon donnoit ses leçons dans l'Académie; c'étoit un champ couvert d'arbres, sur les bords de l'Ilyssus. Aristote enseignoit dans le Lycée, lieu spacieux et orné d'arbres : ses disciples furent nommés *péripatéticiens*, parce qu'ils philosophoient en marchant. Un

vaste portique, ou galerie couverte et peinte par Polygnotte, étoit l'école de Zénon. Epicure philosophoit dans les jardins.

(11) Antenor ne pouvoit prévoir que le nature refît un second Xénocrate. Mais, en 1104, Robert d'Arbrissel, après avoir traîné quelque temps après lui une quantité de prosélytes de tout sexe, forma, à Fontenay en Poitou, une communauté, dont une femme eut le généralat. On assure que ce saint homme, pour éprouver sa continence, couchoit souvent entre deux chanoinesses sans succomber à cette épreuve.

(12) Caton le censeur, à soixante-dix ans, avoit appris le grec : à quatre-vingt-six ans il fut appelé en justice et plaida lui-même sa cause.

(13) On a cru long-temps que la vie des corneilles étoit de deux ou trois siècles. On sait aujourd'hui que c'est une erreur.

(14) Le cyprès et l'ormeau étoient consacrés aux morts, parce qu'ils ne portent aucun fruit.

(15) Les Grecs le font fils d'Isis et d'Osiris. On le représentoit sous la figure d'un jeune homme demi-nu, avec un manteau parsemé d'yeux et d'oreilles, et une mitre égyptienne sur la tête. Il avoit un doigt sur la bouche, et de l'autre main il tenoit une corne. On le plaçoit à l'entrée des temples. Le pêcher lui étoit consacré, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue. Les Romains nommoient ce dieu Harpocrate.

(16) L'Odéum étoit un théâtre d'Athènes, où l'on

exécutoit de la mauvaise musique; il étoit entouré du logement de toutes les courtisanes. Il y avoit à ce théâtre des mimes qui faisoient des gestes indécens, représentoient des danses lascives et des scènes d'amour; cependant, les honnêtes gens d'Athènes y assistoient. Ce théâtre superbe fut construit par les ordres de Périclès dans le Céramique. Il étoit intérieurement décoré de statues, et bordé de siéges. On nommoit des juges pour adjuger le prix des contestans, et on y donnoit annuellement des fêtes. Tous les auteurs ne conviennent pas que ce fût un théâtre de mauvaise musique et de mauvaise compagnie.

(17) La fête d'Eleusis ou de Cérès étoit une des plus célèbres d'Athènes : on l'appeloit par excellence les *mystères*. Tous les Athéniens de l'un et de l'autre sexe s'y faisoient initier de bonne heure. On y lisoit des livres mystérieux; on y entendoit des voix extraordinaires, des coups de tonnerre; on y voyoit des spectres; on sentoit trembler la terre. On prétend qu'il s'y passoit des désordres affreux. La fête duroit neuf jours, et se renouveloit tous les quatre ans. Les initiés qui avoient été lavés dans les eaux de l'Ilyssus, conduits ensuite en procession au sanctuaire de Cérès, devoient habiter, après cette vie, des bosquets fortunés dans les Champs-Élysiens, y jouir de plaisirs ineffables et éternels; tandis que les non-initiés seroient plongés dans le fond du Ténare.

(18) Chabrias, général athénien, envoyé au secours des Thébains contre les Spartiates, abandonné de ses alliés, soutint seul, avec sa troupe, le choc des ennemis.

Il fit mettre ses soldats l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, et étendant leurs piques. Agésilas, quoique vainqueur, ne put les enfoncer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias, dans l'attitude où il avoit combattu.

(19) En France on cassoit un mariage pour cause d'impuissance; mais il falloit des preuves, et pour cela on ordonnoit le congrès. Sous Louis XIV, M. de Lamoignon, premier président, fit abolir cet indécent usage.

(20) Les héliastes étoient des magistrats du plus important et du plus nombreux tribunal d'Athènes. Leur principale fonction étoit d'interpréter les loix obscures, et de veiller à la conservation des autres. Ils étoient cent cinquante, et on les choisissoit parmi les magistrats des autres tribunaux qui avoient rempli le temps de leur charge.

Quand la saison le permettoit, l'assemblée se tenoit en plein air. S'il faisoit froid, il étoit permis aux juges d'avoir du feu. La séance s'ouvroit au lever du soleil, et se fermoit à son coucher; mais, avant tout, les prêtres devoient observer les entrailles des victimes. Les héliastes prêtoient un serment qui finissoit par ces mots : « J'en jure par Jupiter, Neptune et Cérès; si je viole mes engagemens, je les prie de faire tomber la punition sur moi et ma famille. Je les conjure aussi de m'accorder toutes sortes de prospérités, si je suis fidèle à mes promesses ».

(21) Les Grecs distinguoient quatre choses dans

l'homme:

l'homme : le corps, qui se résout en poussière; l'ame, qui passoit au Tartare ou aux Champs-Elysées, suivant ses mérites; le simulacre, qui habitoit dans le vestibule des enfers, et l'ombre, qui erroit autour du sépulcre, qu'on appeloit trois fois, et pour laquelle on faisoit des libations, ainsi qu'aux dieux Manes, qui étoient les génies des morts. Ces dieux avoient soin des sépultures et des ombres qui y erroient.

(22) Si quelque général moderne a des traits de ressemblance avec Epaminondas, c'est le maréchal de Catinat. Le soir de la bataille de la Marsaille, qu'il venoit de gagner, il passa la nuit au bivouac, à la tête de ses troupes. Il étoit au milieu de la gendarmerie, et dormoit enveloppé dans son manteau. Les gendarmes, qui avoient pris vingt-huit drapeaux à l'ennemi, imaginèrent de l'entourer de ces trophées. Les autres régimens apportent aussi les drapeaux enlevés. Le jour se lève, Catinat s'éveille, entouré des gages de sa victoire, et salué par les acclamations de l'armée.

(23) Lorsque c'étoit le mari qui demandoit la séparation, il rendoit la dot, ou payoit une pension alimentaire. Quand c'étoit la femme, elle perdoit ses droits, et présentoit elle-même sa requête aux magistrats.

(24) On se servoit, pour la purification, de l'eau de la mer, mais plus souvent de l'eau lustrale : c'est une eau commune dans laquelle on plongeoit un tison ardent, pris sur l'autel, lorsqu'on y brûloit des victimes;

on en remplissoit tous les vases qui étoient dans les vestibules des temples. Un prêtre se tenoit auprès et en présentoit aux arrivans pour se purifier. On en mettoit aussi auprès des cercueils. Les druides, chez les Gaulois, faisoient une eau lustrale avec le gui de chêne. C'étoit par cette cérémonie religieuse qu'ils annonçoient l'année, accompagnés des magistrats et du peuple qui crioit : *Au gui l'an neuf.* Ils alloient dans une forêt pour chercher un chêne où il y eût du gui; lorsqu'ils l'avoient trouvé, ils poussoient des cris d'allégresse, et dressoient tout autour de l'arbre un autel triangulaire, et gravoient sur le chêne le nom des dieux qu'ils croyoient les plus puissans; ensuite un druide, vêtu d'une tunique blanche, montoit sur cet arbre, coupoit le gui avec une serpe d'or, tandis que les autres druides, au pied de l'arbre, le recevoient dans un linge, et prenoient bien garde qu'il ne tombât à terre. Ils faisoient tremper ce nouveau gui dans l'eau, et le distribuoient au peuple, à qui ils persuadoient que cette eau étoit très-efficace contre les sortiléges, et qu'elle guérissoit de plusieurs maladies.

(25) Les anciens croyoient que la foudre ne frappoit jamais le laurier.

(26) Bodin, auteur célèbre par son livre de la République, mourut d'une maladie pestilentielle, qu'il avoit bravée par une opinion vulgaire que, passé soixante ans, on ne craint plus les maladies contagieuses; ce qui prouve qu'il faut également se défier des préjugés qui effraient, et de ceux qui rassurent.

(27) Solon fit cette loi pour empêcher que le frère,

en épousant sa sœur utérine, ne réunît l'hérédité de son père et la fortune du premier mari de sa mère.

(28) Les androgynes avoient deux sexes, deux têtes, quatre bras et quatre pieds. Plusieurs rabbins prétendent qu'Adam fut créé homme et femme, homme d'un côté, femme de l'autre, et que Dieu ne fit que séparer ces deux corps réunis.

(29) Les Grecs étoient très-hospitaliers; ils avoient des officiers revêtus d'un caractère public, nommés *proxènes*, qui faisoient les honneurs de la ville aux étrangers, leur procuroient des logemens et tous les agrémens qui dépendoient d'eux.

(30) Samson est le Milon et l'Hercule des Juifs, avec cette différence, que la force de l'athlète juif tenoit à ses cheveux, et qu'il étoit plus galant, plus spirituel que Milon.

(31) On raconte qu'un jour Hercule fit assaut de voracité avec un certain Lépreüs; il s'agissoit de manger un bœuf entier. On servit à chacun le sien, et tous deux le dévorèrent. Cependant on adjugea la victoire à Hercule, parce qu'il avoit fini le premier; mais comme les deux antagonistes avoient bu en raison de ce qu'ils avoient mangé, ils se dirent des injures, qu'Hercule termina en assommant Lépreüs.

(32) Hésiode étoit né à Cumes en Éolide; mais il fut élevé à Ascra en Béotie. On prétend qu'il a vécu trente-sept ans avant Homère. Il fut le premier qui écrivit sur

l'agriculture : il intitula son poëme *les Ouvrages et les Jours*, parce que la culture de la terre demande qu'on observe exactement les temps et les saisons. Il a servi de modèle à Virgile pour ses Géorgiques.

(33) La Mothe-le-Vayer disoit comme Hésiode : « La vie me paroît si indifférente, pour ne rien dire de plus, que je ne voudrois pas la recommencer. Je n'échangerois pas les trois jours calamiteux qui me restent à vivre, contre les longues années et les plaisirs que se promettent les jeunes gens ». Cependant ce philosophe jouissoit de tous les avantages qui peuvent donner une existence agréable.

(34) Le Pnyx étoit le lieu où le peuple s'assembloit pour délibérer des affaires publiques ; il étoit entouré de siéges. Autour du tribunal érigé au milieu de cette place, il y avoit une petite étendue de terrain environnée de cordages, pour empêcher la foule d'incommoder les juges. Une grande pierre où montoit le crieur pour ordonner le silence, étoit à côté ; plus loin on voyoit un cadran solaire, et au bout du Pnyx étoit un temple dédié aux Muses.

(35) En Grèce, une nourrice restoit dans la maison, attachée le reste de sa vie à son nourrisson.

(36) Le gynéconome étoit un magistrat dont la fonction consistoit à s'informer de la vie et des mœurs des femmes d'Athènes. Il punissoit celles qui blessoient les loix de la pudeur et de la modestie, et faisoit inscrire leur nom dans la place publique. Il y avoit dix gynéconomes.

(37) La même aventure est arrivée depuis au savant Haller, fameux médecin de Berne.

Un grand peintre, nommé Jean Jouvenet, étant devenu paralytique de la main droite, parvint, à force de travail, à peindre avec un égal succès de la main gauche.

(38) Les Esséniens, chez les Juifs, avoient le même respect pour le soleil. Quand ils avoient un besoin naturel à satisfaire, ils se retiroient à l'écart, faisoient un trou à la terre, et s'enveloppoient soigneusement de leurs habits: lorsqu'ils avoient fini, ils recouvroient la cavité de la terre qu'ils en avoient tirée.

(39) Empédocle se rappeloit, disoit-il, d'avoir été fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, enfin Empédocle.

Les bramines font aussi circuler leurs ames dans différens corps : celle de l'homme doux passe dans le corps d'un pigeon, celle d'un tyran dans celui d'un vautour; ainsi des autres. Ils ont en conséquence un extrême respect pour les animaux : ils leur ont fondé des hôpitaux; ils rachètent les oiseaux que les mahométans prennent.

(40) Saint François-Xavier a renouvelé ce miracle; il s'est trouvé en même temps sur deux vaisseaux battus de la tempête, et éloignés l'un de l'autre de soixante lieues : il sauva les deux vaisseaux.

(41) C'étoit un préjugé des Athéniens; ils croyoient le jeudi un jour de mauvais augure : chez nous et chez les Turcs, c'est le vendredi.

(42) Un empereur du Japon fit détruire une infinité de monastères de bonzes et de bonzesses, d'après ce principe que, s'il y avoit un homme qui ne labourât point, qui ne s'occupât point, il falloit que quelqu'un souffrît le froid et la faim dans l'empire. La déesse Bapte est la déesse de la Lubricité.

(43) Les lettres que les particuliers s'écrivoient, étoient sur des tables de bois minces, déliées et enduites de cire, que l'on enveloppoit de lin, et que l'on cachetoit de craie ou de cire d'Asie.

A la tête de leurs lettres, ils mettoient toujours ces mots : *Joie et prospérité ;* à la fin, cette autre formule : *Portez-vous bien, soyez heureux :* ensuite ils signoient. Les Athéniens mettoient après leurs noms, dans leur signature, celui de leur père et du pays de leur naissance; par exemple : *Démosthène de Péanée, fils de Démosthène.*

(44) Dans le Thalmud il est dit que Dieu ne vouloit pas créer la femme, parce qu'il prévoyoit que l'homme se plaindroit bientôt de sa malice. Il attendit qu'Adam la lui demandât, ce qu'il fit : mais Dieu prit toutes les précautions possibles pour la rendre bonne. Il ne voulut point la tirer de la tête, de peur qu'elle n'eût l'esprit et l'ame coquette; ni des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle; ni de la bouche, de peur qu'elle ne parlât trop; ni de l'oreille, de peur qu'elle n'écoutât aux portes; ni du cœur, de peur qu'elle ne fût jalouse; ni des mains ou des pieds, de peur qu'elle ne fût coureuse ou voleuse : mais Dieu eut beau faire, elle eut

tous ces défauts-là, quoiqu'il l'ait tirée d'une partie dure et honnête de l'homme.

(45) Les prêtres d'Apollon attiroient de toutes les villes de la Grèce une foule de malheureux, dont la mort étoit leur ouvrage. Comme ils profitoient de leur dépouille, ils employoient toutes sortes de supercheries pour assouvir leur cupidité. Afin que la vue du précipice ne pût les arrêter, ils les enchaînoient par un serment.

(46) Les femmes l'ont accusée d'un goût très-vif et illicite pour leur sexe.

(47) C'étoit une marque de déférence que de prendre ainsi par le menton; et lorsqu'on se quittoit, on se servoit d'une formule très-courte: *Adieu, jusqu'au revoir.* La coutume de baiser les mains étoit aussi un acte de politesse.

(48) La stade est de cent vingt-cinq pas géométriques.

(49) C'est la belle ode traduite par Catulle, ensuite par Boileau. Voici la traduction de ce dernier :

HEUREUX qui, près de toi, pour toi seule soupire;
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler!

JE sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Le frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

(50) La chaleur de Mercure, selon Newton, est sept fois plus considérable que la chaleur de la terre dans l'été le plus chaud.

(51) Méton trouva, le premier, qu'au bout de dix-neuf années, le soleil et la lune revenoient au même point, à une heure et demie près.

(52) On mettoit dans la bouche des pauvres une obole, qui valoit trois sous, et dans celle des riches une pièce d'argent.

En Russie, aujourd'hui, un prêtre met entre les doigts du mort un billet, pour lui servir de passe-port en l'autre monde. Ce billet est conçu en ces termes :

« Je soussigné, évêque ou prêtre de N...., reconnois et certifie par ces présentes, que N...., porteur desdites lettres, a toujours vécu comme un bon chrétien, faisant profession de la religion grecque; et quoiqu'il ait souvent péché, il s'en est confessé : il a reçu l'absolution et la communion, en rémission de ses péchés. Il a honoré Dieu et ses saints, jeûné et prié aux heures et aux temps ordonnés par l'église : il s'est bien conduit avec moi, qui suis son confesseur, en sorte que je n'ai point fait de difficulté de l'absoudre de ses péchés. En foi de quoi, nous lui avons expédié le présent certificat, afin que saint Pierre, en le voyant, lui ouvre la porte à la joie éternelle ».

(53) Il étoit défendu de mettre aucun ornement aux

tombeaux, si ce n'est une colonne ou cippe haut de trois coudées, des statues, ou une simple table.

(54) Les païens croyoient que les ombres des morts erroient autour des tombeaux, et que les dieux Manes veilloient sur elles et sur les sépulcres.

(55) Le verre, connu dans ces temps-là, n'a été employé à l'usage des vitres que dans le quatrième siècle de notre ère.

(56) Il n'étoit pas permis aux Spartiates, surpris par la pluie ou le mauvais temps, de se mettre à couvert.

(57) Le pythagoricien Clinias étoit sujet à la colère : quand il sentoit qu'elle alloit l'emporter, il prenoit sa lyre, jouoit un air, respiroit, et disoit avec satisfaction : « Ah! je sens que je m'adoucis » ! La musique contribue aussi à la guérison de quelques maladies. Elle guérit ceux qui sont mordus de la tarentule : c'est une grosse araignée qui se trouve non-seulement à Tarente dans la Pouille d'où elle a pris son nom, mais en d'autres endroits. Peu de temps après qu'on a été mordu, il survient à la partie une douleur très-aiguë, et peu d'heures après, un engourdissement : on tombe ensuite dans une profonde tristesse, on respire avec peine, le pouls s'affoiblit, le mouvement cesse, et l'on meurt, à moins d'être secouru. Lorsqu'un homme mordu est dans cet état, un joueur d'instrument essaie divers airs ; et quand il a rencontré celui dont le ton et la modulation conviennent au malade, celui-ci commence à faire quelque mouvement ; il remue d'abord les doigts en cadence,

ensuite les bras et les jambes, par degrés tout le corps, et enfin il se lève sur ses pieds, et se met à danser en augmentant toujours d'activité et de force. Il en est qui dansent six heures sans se reposer. Après cela on le couche; et quand on le croit assez remis de sa première danse, on le tire du lit par le même air, pour une danse nouvelle. Cet exercice dure plusieurs jours, tout au plus six ou sept, jusqu'à ce que le malade se trouve hors d'état de danser davantage, ce qui annonce sa guérison; car tant que le venin agit sur lui, il danseroit, si on vouloit, sans discontinuer, et mourroit d'épuisement. Le patient reprend ensuite ses forces et la connoissance, revenant comme d'un profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé dans son accès, pas même de sa danse.

Quand Saül étoit tourmenté de l'esprit malin, David le chassoit aussitôt en jouant de la harpe.

(58) La scholie étoit une chanson que l'on chantoit à table, en chœur, et du même ton; c'étoit le genre de poésie le plus ancien chez les Grecs, et probablement chez toutes les nations de la terre. Les Athéniens s'y étoient rendus célèbres, et leurs chansons, vantées par leur simplicité naïve, remontoient à la plus haute antiquité. Terpandre, dit-on, en fut l'inventeur: Alcée, Anacréon, Mélitus, accusateur de Socrate; quatre femmes, Eriphanie, Clytagora, Praxile et Sapho, sont les poètes qui se distinguèrent le plus dans ce genre. Il y avoit des scholies morales, mythologiques, historiques, bachiques et galantes.

(59) Si nous pouvons comparer quelque femme mo-

derne à la célèbre Sapho, c'est Louise Labbé, dite la belle Cordière. Elle naquit à Lyon, en 1526. Quoique d'une naissance obscure, ses heureuses dispositions excitèrent ses parens à cultiver son éducation. A peine sortie de l'enfance, elle excelloit dans la musique; elle étoit douée de la voix la plus séduisante; elle savoit déjà le grec, le latin, l'espagnol, et s'étoit perfectionnée dans les exercices de la guerre; elle joignoit à ces avantages celui de la beauté.

On voit, par la lecture de ses ouvrages, que son cœur étoit tendre et bon, son ame forte et élevée; tous ses goûts furent des passions. Elle eut d'abord celle de la musique, de la chasse et de la guerre. L'amour de la gloire la jeta dans les armes. A l'âge de seize ans elle alla joindre l'armée française, qui faisoit le siége de Perpignan; elle y donna des marques de la plus grande valeur, sous le nom du capitaine Loys. Parmi une foule d'adorateurs, elle distingua et aima un jeune guerrier; Louise lui sacrifia sa passion pour les armes, et revint se livrer toute entière à l'amour.

Son bonheur fut de courte durée; Louise éprouva de cruelles persécutions : ce ne fut point la faute de son amant, pour qui elle conserva toute sa vie le souvenir le plus tendre.

Les Muses adoucirent ses peines; une comédie fut son coup d'essai. Elle composa différentes pièces de vers, grecques, latines, italiennes, espagnoles et françaises. Le triste état de sa fortune la fit consentir à épouser un homme d'un âge avancé, qui s'étoit enrichi dans le commerce de la corderie, d'où vint à Louise le nom de la belle Cordière. Elle ouvrit sa maison aux

savans, aux poètes, aux étrangers, à la meilleure compagnie de Lyon. Sa société faisoit les délices du plus grand monde. « Elle recevoit, dit Duverdier, *avec entretien de devis, musique, tant à la voix, qu'aux instrumens, où elle étoit fort duite, lecture de bons livres, latins, espagnols, italiens, dont son cabinet étoit copieusement garni, et collation d'excellentes confitures* ». Elle avoit une prédilection particulière pour les grands poètes, savans hommes, les préférant aux grands seigneurs, et leur faisant courtoisie, plutôt gratis, qu'aux autres pour grand nombre d'écus. *Il suffisoit*, ajoute Duverdier, *d'être poète pour obtenir d'elle le don d'amoureuse merci.* Elle mourut en 1562, dans la quarantième année de sa vie.

(60) L'hospitalité étoit en très-grande considération chez les Grecs : ils la regardoient comme une vertu capitale, et infiniment agréable aux dieux. Les dieux protecteurs de l'hospitalité étoient Jupiter, Vénus, Minerve, Hercule, Castor et Pollux.

Quand un étranger arrivoit, on n'avoit garde de lui demander le sujet qui l'amenoit. Le maître de la maison le prenoit par la main droite en signe de fidélité et marchoit devant lui. Un des premiers devoirs dont il s'acquittoit étoit de le faire baigner, et de lui faire laver les pieds ; les filles mêmes de la maison faisoient la première de ces fonctions, et les servantes la dernière ; après quoi on le regaloit pendant neuf jours. Mais avant ce terme-là, selon les règles de la politesse qui se pratiquoit alors, on ne pouvoit lui rien demander au sujet de son voyage : outre cela, non-seulement on lui don-

noit tout ce qui étoit nécessaire pour le bien coucher, mais encore des robes et des habits pour changer.

(61) En Grèce, le concubinage étoit permis, et on avouoit, sans rougir, les enfans qui en provenoient; cependant ils n'héritoient point : ils n'avoient de la succession de leur père que ce que leurs frères légitimes vouloient bien leur donner.

(62) Psyché, en grec, veut dire ame : c'étoit la déesse de la volupté; on la représente avec un papillon autour d'elle. Apulée et La Fontaine ont fait son histoire.

(63) Des hommes de tous les âges et de tous les pays ont ajouté foi à ces talismans; les Egyptiens en ont laissé un grand nombre : ils les portoient au cou, en forme de petits cylindres, ornés de figures et d'hiéroglyphes.

Les Grecs faisoient aussi un grand usage des amulettes, ils attribuoient des propriétés surnaturelles au laurier, au saule, aux arbrisseaux épineux, au jaspe, à presque toutes les pierres précieuses. Les Thessaliens, les Illyriens et les Tribales étoient célèbres par leurs enchantemens. Les derniers, selon Pline, pouvoient faire périr des animaux et des enfans par leurs seuls regards. Pour en détruire les pernicieux effets, on suspendoit au cou des enfans des amulettes fabriqués comme des priapes. On faisoit aussi, pour le même objet, des colliers avec des coquillages, des pierres précieuses et du corail.

Les anciens craignoient les regards des envieux autant pour eux-mêmes que pour leurs enfans; c'est pourquoi ils attachoient les mêmes amulettes au cou de leurs enfans: ils en mettoient aux jambages des portes, de manière qu'en les ouvrant, on agitoit ces phallus, et on ébranloit les clochettes.

La philosophie ne peut nier que l'œil n'envoie des émanations. On cite des animaux qui se laissent troubler, stupéfier par les regards d'autres animaux. Le regard d'un homme emporté, en colère, passionné, peut produire, par ses éjaculations, de fortes impressions sur celui qui fixe ses yeux sur les siens.

(64) Ces révélations, ces mariages mystiques se trouvent dans toutes les religions. Sainte Catherine de Sienne voyoit la Vierge face à face : elle avoit épousé Jésus-Christ, et portoit des stigmates, comme le séraphique François d'Assise. Certains moines quiétistes du mont Athos, en appuyant leur barbe sur la poitrine, et contemplant leur nombril, voyoient la lumière du Thabor, et cette lumière, selon eux, étoit increéée.

(65) Blanche de Castille, mère de saint Louis, dans pareille circonstance, se conduisit de même, en disant : « Quoi ! souffrirai-je qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu et de la nature » ?

(66) Caligula aimoit passionnément sa dernière femme, nommée Césonie; il lui disoit souvent, en la caressant : « Cette belle tête sera coupée aussitôt que

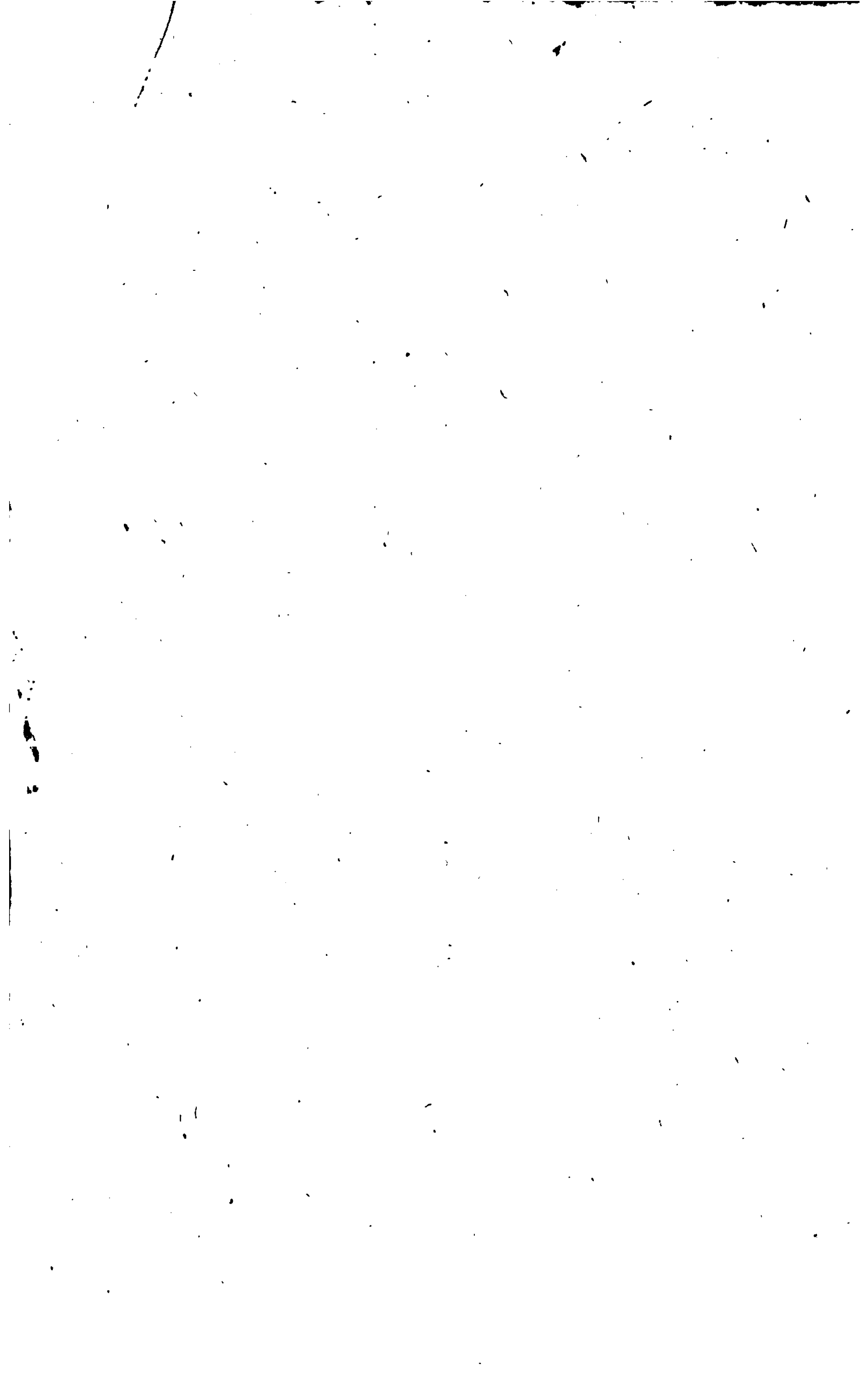
je l'aurai ordonné ». D'autres fois il lui disoit aussi : « Qu'il lui prenoit envie de lui faire donner la question, pour savoir d'elle pourquoi il l'aimoit si fort ». On prétend que, dans la fureur de ses débauches frénétiques, il prenoit plaisir à l'exposer nue aux yeux de ses favoris.

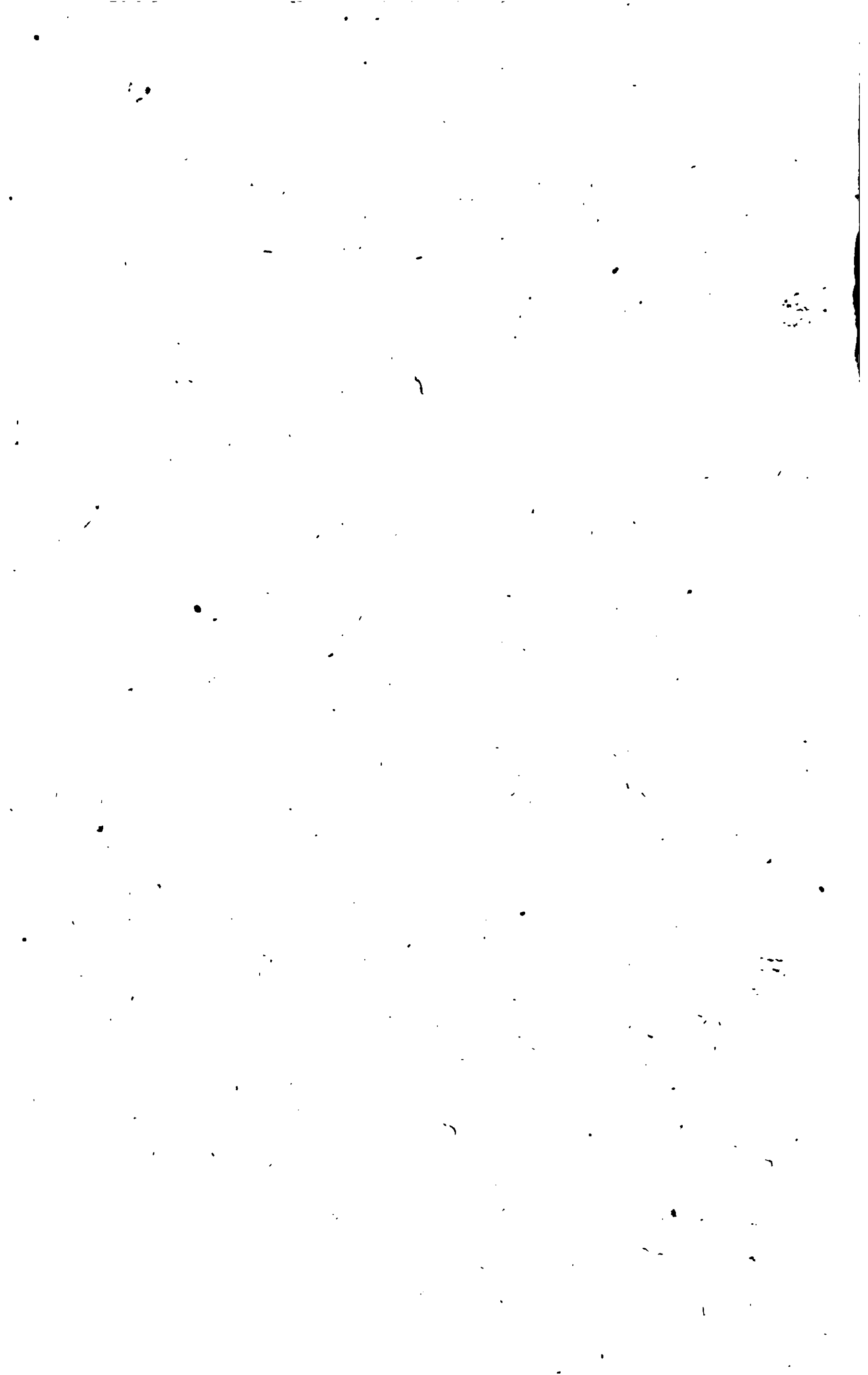
FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Premier Volume.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

